
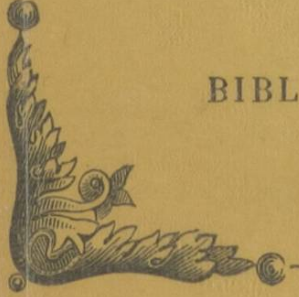




MAURICE MAETERLINCK

LE
SABLIER

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11



OUVRAGES DE MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (109 ^e mille) . . .	1 vol.
La Vie des Abeilles (179 ^e mille)	1 vol.
Le Temple Enseveli (38 ^e mille).	1 vol.
Le Double Jardin (31 ^e mille)	1 vol.
L'Intelligence des Fleurs (62 ^e mille). . . .	1 vol.
La Mort (70 ^e mille).	1 vol.
Les Débris de la Guerre (19 ^e mille)	1 vol.
L'Hôte inconnu (36 ^e mille).	1 vol.
Les Sentiers dans la Montagne (24 ^e mille).	1 vol.
Le Grand Secret (25 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Termites (100 ^e mille).	1 vol.
La Vie de l'Espace (50 ^e mille)	1 vol.
La Grande Féerie (30 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Fourmis (76 ^e mille)	1 vol.
L'Araignée de verre (40 ^e mille).	1 vol.
La Grande Loi (30 ^e mille).	1 vol.
Avant le grand Silence (25 ^e mille)	1 vol.

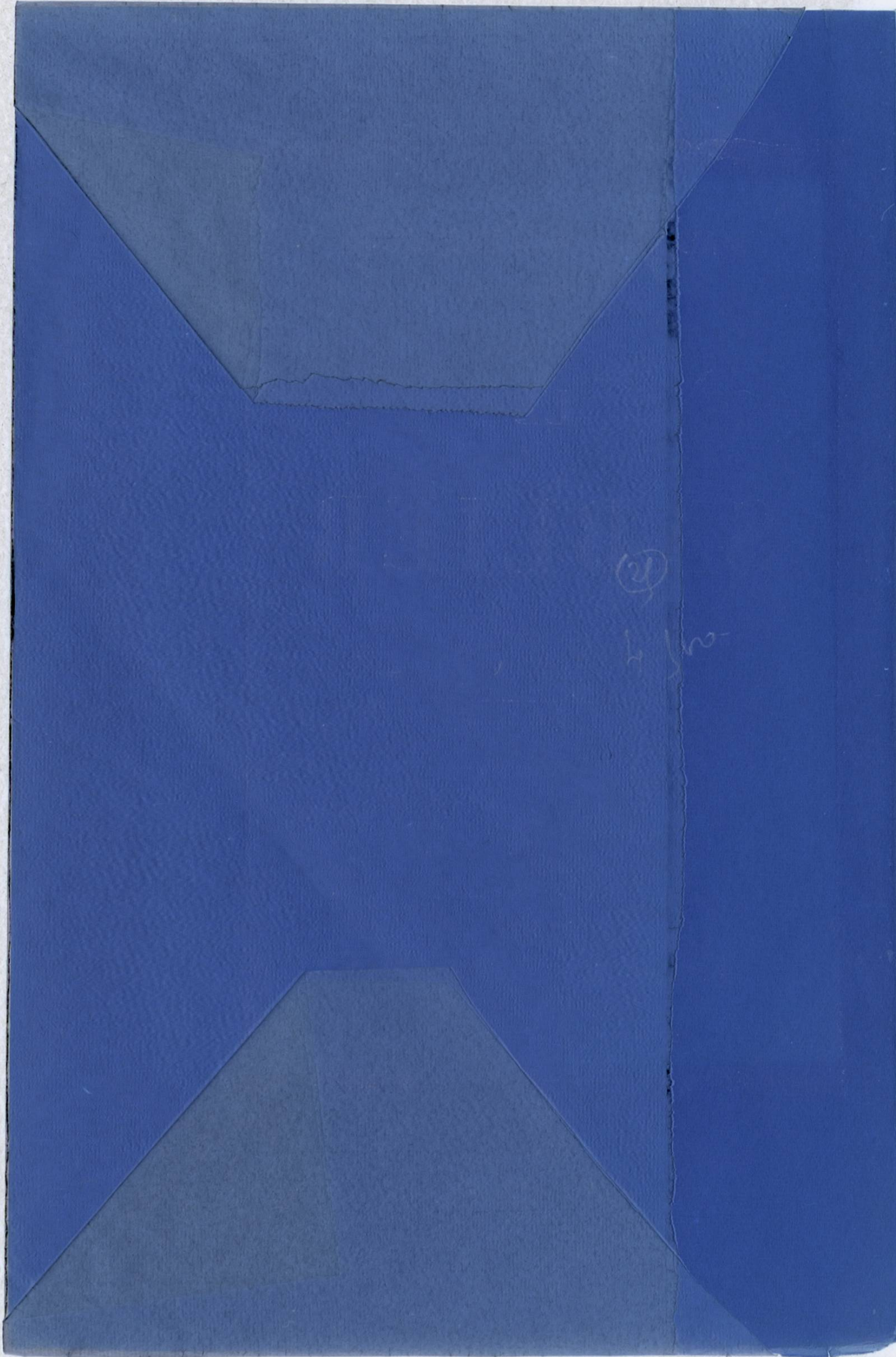
THÉÂTRE

Joyzelle, pièce en 5 actes (15 ^e mille)	1 vol.
L'Oiseau bleu, féerie en 6 actes et 12 tableaux (94 ^e mille).	1 vol.
La Tragédie de Macbeth, de SHAKESPEARE. Traduction nouvelle avec <i>Introduction</i> et <i>Notes</i> .	1 vol.
Marie-Magdeleine, drame en 3 actes	1 vol.
Monna Vanna, pièce en 3 actes (54 ^e mille) .	1 vol.
Monna Vanna, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. Musique de HENRY FÉVRIER (14 ^e mille).	1 broch.
Pelléas et Mélisande, drame lyrique en 5 actes (31 ^e mille)	1 broch.
Intérieur, pièce en un acte	1 broch.
La Mort de Tintagiles, drame lyrique en 5 actes. .	1 broch.
Ariane et Barbe-Bleue, conte en 3 actes . .	1 broch.
Le Miracle de Saint Antoine, farce en 2 act.	1 broch.
Théâtre. Tome I. — <i>La Princesse Maleine, L'In-</i> <i>truse, Les Aveugles</i>	1 vol.
Tome II. — <i>Pelléas et Mélisande</i> (1892), <i>Alladine et Palomides</i> (1894), <i>Intérieur</i> (1894), <i>La Mort de Tintagiles</i> (1894)	1 vol.
Tome III. — <i>Aglavaine et Sélysette</i> (1896), <i>Ariane et Barbe-Bleue</i> (1901), <i>Sœur Béatrice</i> (1901).	1 vol.
Le Bourgmestre de Stilmonde, suivi de Le Sel de la Vie.	1 vol.
La Princesse Isabelle, pièce en 20 tableaux.	1 vol.

37313. — A. MARETHEUX et L. PACTAT, imp., 1, rue Cassette, Paris. — 1936.



45-16.581



(21)
2/2
2/2

ML 2757/1

ML 2757/1

Samedi.

Mon cher ami.

Si vous publiez les 3
petits papiers on
pourrait penser
l'ordre que voici :

1^o Le Paradis perdu

2^o Les 2 arbres - u.

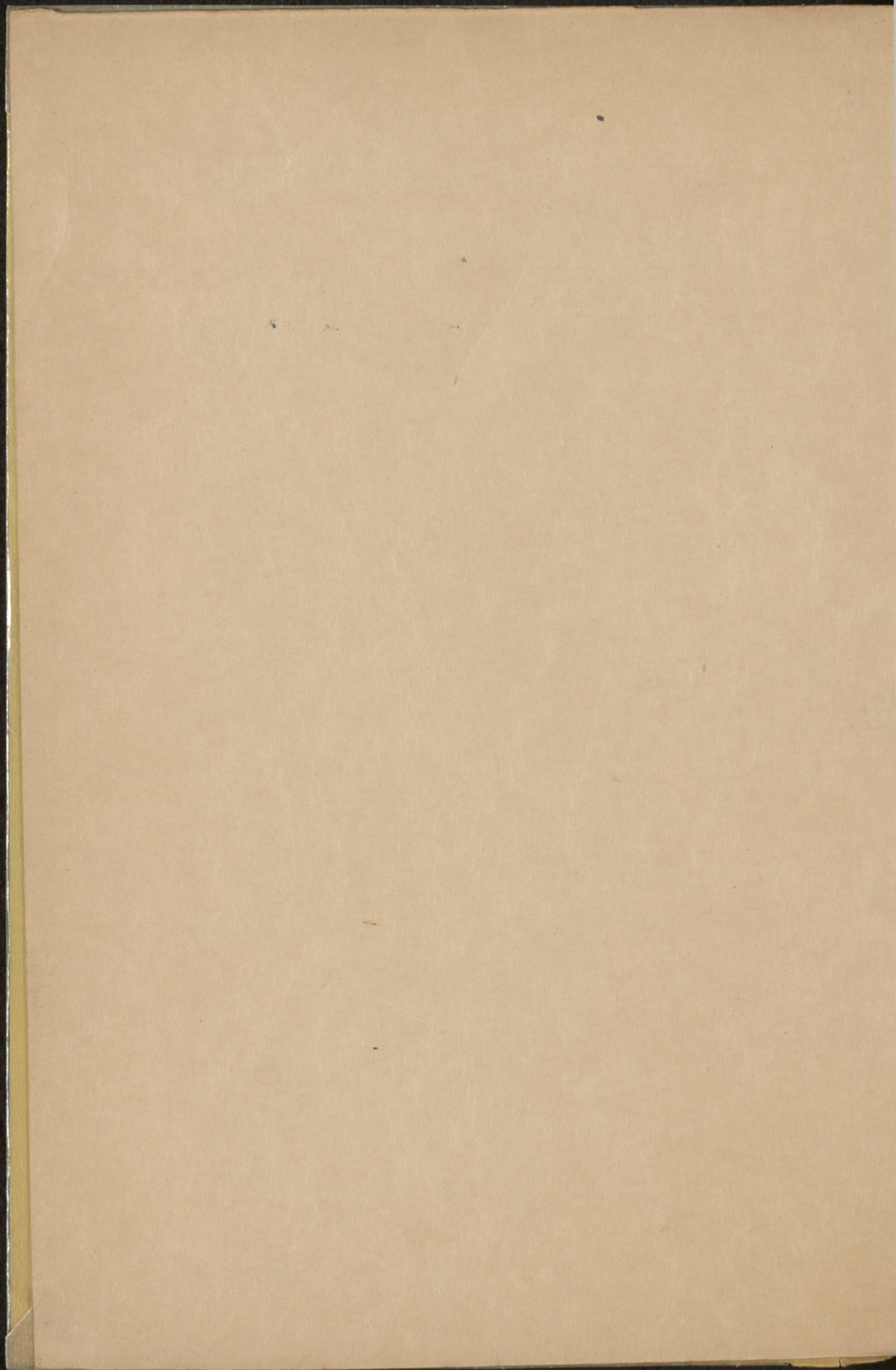
3^o Les Bons pâtis

(ou les bons Cuis, ad
libitum) [? mille

un fende bon sur
les fleurs.]

Encore grand merci

pour à vos - Messieurs



à J. S. Marchand

à notre cher et grand
ami.

Marseille

LE SABLIER

EXEMPLAIRE

sur

JAPON IMPÉRIAL

imprimé spécialement

pour

MONSIEUR J. S. MARCHAND

*avec les affectueux souhaits
de l'éditeur*

J. Courcier

MAURICE MAETERLINCK

LE
SABLIER

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

Tous droits réservés.
Copyright 1936, by FASQUELLE ÉDITEURS.

LE SABLIER

On m'a reproché les contradictions qui ne se dissimulaient pas dans *Avant le Grand Silence*. J'espère qu'on continuera d'en trouver dans ce livre. Si je prétendais savoir quelque chose, je n'aurais pas le droit de me contredire; mais j'avoue d'abord que je ne sais rien. Que celui qui croit tenir la vérité me dise ce qu'elle est, je l'accepterais avec reconnaissance si elle me paraissait acceptable. Jusqu'ici, je ne l'ai pas découverte; c'est pourquoi, je la cherche encore à droite et à gauche, devant et derrière moi, dans la lumière et dans les ténèbres. Un moment, par exemple, il me semble qu'elle se montre dans la matière; mais l'instant d'après, je remarque qu'elle se manifeste dans l'esprit. Aujourd'hui, je crois

qu'elle se cache dans le hasard; et demain, je constaterai qu'elle s'ensevelit dans une sorte de génie inimaginable. Je dis honnêtement ce que j'observe, sans parti pris, bien que j'eusse été fort heureux d'en prendre un. Je ne m'attriste pas parce qu'un nouvel effort détruira ce qui fut péniblement édifié et emportera les ruines dans l'inconnu. C'est tout ce que peut faire un homme de bonne foi; et je ne ferai pas autre chose jusqu'au jour où d'autres m'auront convaincu qu'ils ont raison.

*
* * *

On me dira peut-être : puisque vous avouez d'abord que vous ne savez rien, pourquoi entreprenez-vous de nous parler de ce que vous ne savez pas ? Il est vrai. Mais si tout le monde s'était tu et continuait de se taire, on ne saurait même pas qu'on ne sait rien et personne ne chercherait à sortir des ténèbres. Est-il nécessaire d'en sortir ? N'est-ce pas demander s'il est nécessaire de vivre ? Il n'y a pas, à ces deux questions, de réponses péremptoires. Mais dès que l'homme vit, il ne peut

s'empêcher de chercher les pourquoi de la vie. La recherche de ces pourquoi ou de la vérité, lui semble, quand il ouvre les yeux, le principal, le plus urgent des devoirs. On n'a pas découvert cette vérité : on ne la découvrira peut-être jamais, mais on peut remuer la terre qui recouvre le puits où l'on dit qu'elle se cache.

Puisse-t-elle ne pas s'y cacher jusqu'à la mort de notre globe, afin que le dernier de nos descendants sache enfin à quoi s'en tenir ! Nous nous en réjouissons dans ses lombes et dans notre tombe.

* * *

On me reprochera probablement aussi, comme on l'a fait à l'occasion du livre précédent, le désordre de ces réflexions. J'aurais, en effet, pu grouper sous diverses rubriques, les principales d'entre elles, par exemple : les morts, l'univers, l'infini, l'avenir, le destin, le souvenir, le temps, l'espace, etc. J'ai craint qu'il n'en résultât un certain air didactique, prétentieux et désagréable. C'est pourquoi j'ai

préféré les donner telles qu'elles naquirent, dans leur désordre naturel qui, après tout, n'est peut-être qu'une sorte d'ordre secret. Cette présentation ne les rend pas meilleures, mais plus aisément pardonnables.

Restent les redites. Elles sont inévitables dans des notes écrites au jour le jour, qui tournent autour des mêmes idées. Je leur ai fait la chasse; mais il en survit qui furent épargnées, soit par inadvertance, soit à cause de nuances peut-être discutables ou insignifiantes, soit par un regrettable aveuglement paternel. On voudra bien les excuser.

J'ajoute, pour résumer en trois mots, l'esprit de ce petit volume, que ma loi, ici plus que jamais, fut toujours d'aller honnêtement jusqu'au bout de toutes les questions, de toutes les réponses, sans souci des périls où elles mènent. D'avance, je remercie ceux qui trouveront d'autres bouts plus près des buts, plus rassurants que les miens que je n'ai pas l'outrecuidance de défendre.

Maintenant, agitions le van, l'antique van d'osier des Flandres, qui sépare du bon grain, la paille, la poussière et les impuretés.

*
* *
*

Nous rencontrerons souvent l'inconnaissable. Il n'est donc pas inutile de dire d'abord ce que nous entendons par ce mot. M. Henri Lambert, dans une remarquable étude intitulée : *Hypothèse sur l'évolution physique et métaphysique de l'énergie*, déclare fort justement que « La seule attitude réaliste, raisonnable, logique, à l'écart de tout mysticisme, de tout scepticisme, comme de tout cynisme est celle de l'homme qui, se heurtant à l'inconnu, ne songe pas un instant à admettre que cet inconnu soit inconnaissable, mais s'efforce, au contraire, de le connaître. »

Voilà notre inconnaissable. Le mot serait impropre et trop violent s'il n'était entendu que l'inconnaissable n'est jamais que personnel et provisoire. L'inconnaissable n'existe que par rapport à chacun de nous. Si le mot était pris au pied de la lettre, il emmurerait l'homme dans un mystère dont il n'aurait aucun espoir de sortir. Or, nous sortons tous les jours de mystères où l'on nous avait enfer-

més. L'inconnaissable n'est qu'un inconnu supérieur, un inconnu plus haut ou plus lointain que celui où nous nous aventurons sans crainte. En soi, il n'existe point, mais deviendra l'inconnu de demain. En luttant contre l'inconnu, nous reculons l'inconnaissable.

*
*
*

Aux questions les plus difficiles, les plus pressantes, c'est presque toujours durant la nuit que répond une sorte de voix sortie de l'ombre, qui n'est que la voix du collaborateur subconscient que nous possédons tous.

*
*
*

Un mort est privilégié. On oublie ses défauts, on ne retient que ce qui les excuse, on ne magnifie que ses qualités. Même la découverte posthume de fautes, de vices, de trahisons, de vilenies, passe presque inaperçue; et ce qui l'aurait confondu ne lui semble plus imputable. On ne commence d'aimer

sincèrement, fermement, profondément quelqu'un que lorsqu'il n'est plus.

Pourquoi n'agissons-nous pas envers les vivants comme envers les morts ? La vie serait belle, légère, amène et souriante. On ne l'a jamais fait. Il faut croire que c'est impossible.

* * *

Le temps est-il le néant de l'éternité ?
L'espace est-il le néant de l'infini ?

* * *

Quelles clartés le relativisme a-t-il projeté sur les grandes énigmes ? Aucune. Tout y dépend de la courbure de l'Univers. Cette courbure ne peut être que la courbure d'un univers, celui que voient ou que verrons nos derniers télescopes, dans l'Univers proprement dit, c'est-à-dire dans l'infini ; car la courbure de l'infini est absurde et inimaginable. Le mouvement des astres et tous les mouvements de la vie, n'auraient d'autre origine que cette

courbure partielle et hypothétique qui les obligerait de parcourir leurs orbites. Elle est moins acceptable que la gravitation newtonienne.

Quant à l'atome, noyau de l'énergie universelle, voici ce qu'en dit, dans ses *Gifford Lectures*, Eddington, le porte-parole et le grand docteur de la Physique mathématique : « Les théories atomiques se résument comme suit : dans l'atome, il y a quelque chose que nous ignorons, faisant quelque chose que nous ignorons. »

* * *

A-t-on démontré que l'intelligence humaine est incapable de dépasser je ne sais quel point dans l'espace intellectuel ? Ce point assurément existe, mais nous ne l'avons pas encore atteint ; nous ne l'atteindrons peut-être jamais.

Il n'y a pas de régions interdites à notre esprit ; mais on sent, sur certains points, une résistance anormale. D'où vient-elle ?

*
* *

« Quand tous les morts, grands et petits, comme dit l'Apocalypse, seront debout devant le Trône », que se passera-t-il ? Ce qui se passe tous les jours. Tous ceux qui vivent dans notre corps et dans notre esprit, ont toujours été, seront toujours debout devant le trône de l'éternité.

*
* *

On ne se doute pas comme la perte d'un ami qu'on n'aimait qu'en passant, creuse un vide que rien ne viendra plus combler.

On regrette toujours d'avoir connu trop peu ceux que l'on perd. Il semble qu'ils ne se montrent tels qu'ils furent qu'au moment qu'ils ne sont plus. Mais s'ils revenaient, ils perdraient à l'instant tout ce que la mort leur avait donné.

Au contraire des vivants, qui le perdent facilement, les morts gardent notre cœur jusqu'à notre propre fin.

*
* *

« Il n'est rien tel que la mort pour nous débarrasser de l'avenir », écrivait Lucile de Chateaubriand. Elle a raison; la mort est tout notre avenir. Le reste n'est déjà plus quand nous sommes encore; et quand elle est là, nous n'y sommes plus.

Mais le mot de l'énigmatique Lucile est trop incontestable. Il eût été plus juste de dire : il n'est rien tel que la pensée de la mort pour nous débarrasser de l'avenir.

*
* *

Si nous parvenions à envisager l'avenir comme nous envisageons le passé, ce qui n'est pas encore nous tourmenterait moins que ce qui n'est plus.

Pourquoi ne pas l'envisager ainsi? C'est une habitude que la vie apprend à acquérir. Leur influence sur le présent est à peu près pareille, et cette influence ne dépend que de nous.

* * *

A partir de l'enfance, les hommes passent leur vie à attendre on ne sait quoi qui, à leur gré, tarde trop à venir. Ils pressent les heures comme on les presse avant le premier rendez-vous d'un grand amour. Ce n'est qu'au dernier moment qu'ils s'aperçoivent que l'on ne sait quoi, le n'importe quoi tant désiré, n'est autre chose que la mort. Les uns l'attendent en ne faisant rien, les autres en ayant l'air de faire quelque chose, et ce sont les moins malheureux. Mais le fond de leur vie est le même.

* * *

Nous ne vivons réellement que durant les brefs moments où nous pensons, car la pensée est le seul point sensible de la vie. Or, toute pensée est fatalement triste, puisque le sort de l'homme sur cette terre n'est qu'une tragédie qui finit dans les larmes, la douleur et la mort. Mais, comme le dit un philosophe américain : « Mieux vaut être triste avec Platon, que d'être un cochon satisfait. »

*
* *
*

Supposons que notre univers organisé retombe au cahos (si le cahos était possible). De ce cahos sortirait nécessairement un nouvel ordre, sinon, il serait lui-même l'ordre. Ce nouvel ordre serait-il meilleur que l'ancien ? Pourquoi ? Cette amélioration, après destruction de l'ordre, et ensuite nouvel ordre, aurait eu des milliards de fois l'occasion de se produire durant l'éternité antérieure à notre moment. Et s'il y avait eu, ne fût-ce que d'insignifiantes améliorations successives, nous serions arrivés à la perfection. S'il n'en est pas ainsi, c'est que la perfection n'est pas possible, non seulement sur notre terre où il est certain qu'elle ne l'est pas, mais aussi dans tous les autres mondes. Car, si un seul de ces mondes était arrivé au parfait, qui impliquerait l'omniscience et l'omnipotence, il aurait essayé d'en faire profiter le reste de l'univers. Qui ou quoi aurait pu s'y opposer ?

Mais qu'appelons-nous le parfait ? Ne serait-ce point la fixité, l'immobilité, l'immutabilité

ou la mort ? Le désir du parfait n'est peut-être qu'une des plus misérables infirmités de notre cerveau.

* * *

A la rigueur, on pourrait imaginer une sorte de cahos dans l'Espace ; mais alors, il faudrait l'imaginer dans le Temps. Que serait le cahos dans le Temps ?

* * *

Se demander, dit Boodin, si Dieu est un ingénieur, un chimiste, un mécanicien, un mathématicien, un géomètre, c'est se demander s'il parle anglais ou français.

* * *

Ne jugeons, ne blâmons, ne condamnons jamais la nature ; c'est nous-mêmes que nous jugerions, blâmerions, condamnerions, car c'est elle qui nous fournit l'intelligence, les raisons et les armes avec lesquelles nous l'attaquons. Tout ce que nous diminuons en elle, c'est en nous que nous le diminuons.

* * *

Le Seigneur dit à Jérémie : « Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans les entrailles de votre mère. » (*Jérem.* Ch. I, 5.) C'est ce que nos cellules invisibles peuvent dire au sujet de tous nos enfants qui ne sont pas encore nés.

* * *

Si nos pensées nous survivent, il se peut qu'elles ne s'éloignent pas de la terre. Elles y sont liées par leur origine. Qu'iraient-elles faire ailleurs ? Mais est-il un ailleurs pour ce qui est partout ?

* * *

Tout ce que perd la matière est acquis par l'esprit; et tout ce qu'abandonne l'esprit retourne à la matière.

* * *

Inutile d'aller au loin interroger le Sphinx pour lui demander son secret. En nous, ce

secret se trouve bien plus vivant que dans le Sphinx, tout aussi grand, aussi inaccessible.

*
* *

Dès que notre œil regarde une étoile, fût-elle située à des millions d'années-lumière, il est en contact avec sa lumière, une communication, des relations s'établissent. Il ne nous reste plus qu'à les interpréter.

*
* *

Nous ne pouvons avoir l'espoir de nous immerger en Dieu, d'y rentrer en mourant. Nous y sommes déjà. Nous ne pouvons être autre part, ni trouver place hors de Lui. Mais nous ne savons pas encore que nous y sommes. Le saurons-nous jamais ? L'apprendrons-nous au moment de notre mort ? Tout est là.

*
* *

On s'endort enfant et l'on se réveille vieillard.

On fait le tour de son berceau et l'on se trouve au bord de sa tombe.

* * *

On est curieux de savoir ce que font les habitants de cette riante petite ville au flanc de la montagne. Que voulez-vous qu'ils fassent ? Ils attendent la mort, comme tout le monde.

Qu'on l'attende ou non, elle vient à son heure. Qui la choisit, cette heure ? Probablement nous-mêmes, sans nous en douter.

* * *

Pourquoi la lutte pour la vie, sur notre terre, est-elle le principe essentiel de toute la vie, c'est-à-dire la vie entretenue par la mort, dans tous les règnes, excepté dans le minéral dont nous ignorons encore les principaux secrets. N'eût-il pas été tout aussi facile d'imaginer un principe d'amour, de bonté, de bonheur où la vie ne s'entretiendrait que par la joie ou le plaisir ? N'est-ce pas une inquiétante indication ? Et pourquoi ce qui se passe

sur la terre, ne se passerait-il pas ailleurs ? Pourquoi la terre serait-elle spécialement, uniquement maudite ?

*
* *

Tout ce qui distingue l'élite intellectuelle de la masse qui grouille dans les bas fonds, c'est quelques observations, quelques réflexions, quelques hypothèses branlantes sur lesquelles, elle se hisse et se maintient à grand peine dans le grand vent de l'inconnu.

*
* *

Soyons toujours convaincus que nous sommes essentiellement divins, que nous ne pouvons être autre chose. Que serions-nous ? Diaboliques ? Mais le diable aussi, s'il pouvait exister, serait divin, sinon c'est Dieu qui n'existerait plus. Et si Dieu n'existait plus, il n'y aurait plus de diable, ou le diable serait Dieu et tout recommencerait comme devant.

*
* *

« Ils appelleront la mort à leur aide, mais la mort ne viendra pas, il n'y a plus de mort pour eux, plus de nuit, plus de repos! » dit l'Apocalypse Sybilline. L'immortalité aux yeux de Dieu, est donc le châtement suprême ?

*
* *

Dans les prémonitions, on remarque que l'avenir est fréquemment confondu avec le passé. N'est-ce pas la preuve qu'ils sont voisins, voire contigus et coexistent dans le présent ?

*
* *

Dieu d'après un vers de Bossuet : « Il est tout, il n'est rien de tout ce que je pense. »

*
* *

Si on avait écouté Cassandre, toute l'Iliade, toute l'histoire de Troie et une partie de

l'histoire grecque aurait été changée. Est-ce parce qu'on ne la croyait jamais qu'elle disait toujours la vérité, puisque sa vérité ne pouvait plus bouleverser l'ordre des événements préétablis ?

*
* *

Nous devons tout aux morts, non pas en tant que morts, mais par ce qu'ils vivent en nous, soit physiquement dans nos cellules, soit spirituellement dans notre souvenir. Nous n'avons pas de relations avec eux, mais seulement avec les vivants qu'ils furent, qu'ils sont encore et qu'ils seront. En tant que morts, ils n'existent plus et ne nous ont jamais donné signe de vie.

*
* *

On m'a demandé ce que j'entends par les cellules ou les germes invisibles qui gardent la mémoire de nos morts. Il s'agit de germes mystérieux de la génération qui se cachent dans la femme aussi bien que dans l'homme, chromosomes ou autres qui sont, comme le dit Jean Rostand, « le lieu spécifique de la

substance héréditaire ». Ils vivent en nous, transmis par nos plus lointains ancêtres, comme transmis par nous ils continueront de vivre en nos descendants les plus éloignés. Ils sont probablement ce qu'hier on appelait des âmes; mais ce sont des âmes qui ne sont plus tout à fait invisibles, ni hypothétiques. Parce que le microscope les entrevoit par moments, seraient-ils moins spirituels que le mystère à qui l'on donnait le nom d'un souffle ?

Ils accumulent en eux toutes les expériences, toutes les acquisitions, toutes les qualités et tous les défauts, tous les caractères physiques et moraux de ceux qui nous ont précédés, comme les accumuleront les cellules de ceux qui nous succéderont. Ils représentent tous les morts qui existent en nous, comme tous les enfants qui naîtront de nous. Ils sont tout le passé et tout l'avenir de l'humanité et de la race, auxquels s'ajouteront pour chacun de nous, noyés dans la masse léguée par l'espèce, les souvenirs personnels que nous ont laissés ceux que nous avons connus. Nous ne sommes qu'un moment de ces cellules qui subsisteront aussi longtemps que la terre et ne

meurent que lorsque nous mourons sans enfants. En elles s'entassent toute l'histoire, même préhistorique, et toutes annales futures de l'homme.

Remarquons qu'en ces parages, il ne s'agit pas seulement de l'homme, mais de tout ce qui vit sur la terre.

*
* *

Ces invisibles qui dirigent notre vie, j'avais tenté de les mettre en scène, il y a quelque vingt ans, dans une féerie intitulée *Les Fiançailles*, qui faisait suite à *L'Oiseau Bleu* et fut représentée en Angleterre et en Amérique.

La brochure des *Fiançailles*, tirée à petit nombre, étant à peu près introuvable, j'en rappelle ici l'argument.

Tyltyl est à l'aube de la puberté. Une nuit qu'il dort en rêvant à l'amour, la fée Bérylune le réveille, lui dit qu'il est temps de songer au mariage, et lui demande le nom de celle qu'il aime. Il répond qu'il ne connaît personne. — N'as-tu jamais regardé les jolies filles que tu rencontrais par les routes ? — Oui, peut-être,

des fois... (il les énumère) Mais elles ne me connaissent pas... — Ce n'est pas nécessaire, il suffit que tu les aies remarquées, elles viendront à toi si tu veux. Du reste, tu vas voir : un coup de ma baguette sur la fenêtre et toutes seront ici dans un instant.

En effet, par la porte, par la cheminée, à travers les murs, le plafond, les vitres, entrent six jeunes filles qui ont brusquement interrompu leur sommeil, leurs occupations, leurs plaisirs pour répondre à l'appel de Tytyl. Embarrassé, émerveillé, il déclare à la fée qu'il ne lui est pas possible de désigner tout de suite celle qu'il prendra pour femme. — Naturellement, répond la Fée, ce n'est pas toi qui choisiras, ce n'est pas ton affaire. — Comment ? Ce n'est pas mon affaire ? — Pas du tout et ça ne te regarde pas. Nous allons entreprendre un grand voyage afin de consulter tes grands-parents et ancêtres qui sont morts ; et ensuite tes enfants qui ne sont pas encore nés. C'est eux qui fixeront ton choix.

Abasourdi mais toujours docile, Tytyl renonce à réagir. Comme naguère, dans *l'Oiseau Bleu*, la caravane s'organise, guidée par la

Lumière qu'accompagne cette fois le Destin, cubique, énorme, inébranlable, bardé d'acier, monstrueux, et suivi des six jeunes filles bariolées, auxquelles au dernier moment, est venu se joindre une femme inconnue et muette, enveloppée d'un linceul qui couvre jusqu'à son visage pareil à celui d'une statue. A la vue de celle-ci, Tylyl fronce les sourcils, mais ne parvient pas à se rappeler qui elle est. Tous partent à la recherche des ancêtres.

Le cortège arrive au pays des aïeux. Tylyl y est accueilli avec enthousiasme par les grands-parents Tylyl qui étaient déjà morts au temps de *l'Oiseau Bleu*. Après les premières effusions, il leur présente les six jeunes filles et leur demande de lui désigner celle qu'ils lui conseillent de prendre pour femme. Ils examinent les fiancées, les interrogent, hésitent et finalement déclarent qu'aucun choix ne s'impose, qu'ils n'osent prendre seuls une décision d'une telle importance et qu'il faut convoquer tous les ancêtres qui sont encore dans le temps; parce que ceux qui datent de la préhistoire se trouvent déjà dans l'éternité et sont plus difficilement accessibles.

A l'appel mystérieux des grands-parents, les ancêtres sortent de leurs maisons qui ont naturellement le style de l'époque où ils les habitaient. Paraissent d'abord les plus jeunes, c'est-à-dire ceux qui sont morts le plus récemment, puis, en remontant d'âge en âge, jusqu'à l'aïeul des aïeux qui vit encore dans une caverne.

Ils s'assemblent sur la place autour de Tylyl, le reconnaissent comme s'ils l'avaient élevé, l'admirent, l'embrassent, le questionnent sur ce qui se passe parmi ceux qui n'ont pas encore le bonheur d'être morts.

Ils s'intéressent aux jeunes filles, les étudient, hochent la tête, discutent, chuchotent. Parfois, Tylyl tente de placer un mot, mais est sèchement rembaré par un péremptoire : « Tais-toi, ça ne te regarde pas, laisse-nous faire... » Ils ne peuvent se mettre d'accord et sont fort indécis. Tous regardent du côté de la caverne où dort le grand ancêtre dont ils attendent la venue.

Il sort enfin de son antre, vêtu de peaux de bêtes et la massue au poing, s'avance vers le groupe qui s'ouvre devant lui, passe en revue

les jeunes filles que, successivement, il écarte d'un revers de main dédaigneux, remarque la forme voilée et demande : « Qui est-ce ? » Tylyl répond qu'il ne sait pas, que personne ne le sait. L'ancêtre soulève le voile qui la couvre. Elle n'a pas de visage; c'est la face d'une statue inachevée. Personne ne la connaît.

*
* *

Les aïeux disparaissent et le décor s'effondre. Tylyl est consterné. La Lumière le console en lui disant qu'au fond, les ancêtres ont moins d'importance que les enfants qui ne sont pas encore nés et qu'ils vont visiter. La troupe se remet en marche, précédée du Destin dont la taille et la corpulence paraissent notablement diminuées.

Après quelques aventures qui ne se rapportent pas directement à l'objet du voyage, ils arrivent aux régions laiteuses où séjournent, en attendant l'heure de descendre sur terre, ceux qui vont naître.

A l'entrée des grandes salles ils sont salués par des enfants dont le plus âgé tend la main

à Tylyl en disant : bonjour grand-père ! On leur présente les jeunes filles qu'ils appellent déjà leurs bonnes-mamans et qu'ils trouvent adorables, mais l'aîné fait remarquer que seuls les plus petits, c'est-à-dire ceux qui naîtront avant eux, ont le droit de désigner leur mère.

Arrivent cinq bambins qui se tiennent par la main. Ils s'arrêtent en face des fiancées qu'ils regardent gravement une à une, mais ne découvrent point celle qui doit leur donner le jour. Tout le monde s'éloigne pour aller à la recherche du plus petit qui naîtra le premier.

Reste seule en scène la femme voilée. On voit alors s'avancer du fond des salles un enfant encore plus petit que le plus jeune des cinq petits. Il marche résolument. Arrivé aux colonnes du premier plan, il s'oriente, cherche à droite et à gauche, puis, tout d'un coup, d'un pas délibéré, va droit au fantôme voilé, et le saisissant par le bas de la robe : « C'est toi ? » lui dit-il. Le fantôme qui parle pour la première fois, d'une voix qui vient de très loin, répond : « Oui. » — Je savais, viens, murmure l'enfant. Je vais le dire aux autres. Il la fait

asseoir et l'installe sur un banc, la caresse et l'embrasse. — Maman, tu ne sais pas encore embrasser ? Le fantôme fait signe que non. — Non ? (il l'embrasse). Je t'apprendrai. Tu n'as plus froid ? — Non. — Tu vois, c'est déjà mieux. Tu ne dors plus ? Ils te cherchent encore, et moi je t'ai trouvée. Je savais, je savais, je ne pouvais pas me tromper. Je vais le dire aux autres... Ne cache plus ton visage... Ils ne te verraient pas... (Écartant le voile.) Oh ! maman ! tu es belle !... (Les cinq petits accourent.) — Où est-elle ? Où est-elle ? (Le plus petit se dressant sur le banc.) — Ici, ici !... Elle est ici !... C'est moi qui l'ai trouvée !... La mère veut se lever pour les embrasser, mais ils ne lui en laissent pas le temps, se jettent sur elle, l'accablent de caresses et de baisers, la forcent à se rasseoir, grimpent sur ses genoux, s'agitent, grouillent sur elle et parlent tous ensemble, pendant que, comme un souvenir qui se réveille, la vie remonte à son visage.

Le choix des invisibles et le mystère des prédestinations sont accomplis ; comme ils s'accomplissent en chacun de nous.

Ensuite, après le réveil et la rentrée dans l'existence quotidienne, c'est le mariage de Tylyl avec la forme voilée qui n'est autre que son premier amour qu'il avait oublié : la petite fille de la voisine à qui il avait donné *l'Oiseau Bleu*.

* * *

Bonheur et malheur, quel est le mystère de la prédestination ? Il faut dire comme les Évangiles, « personne n'en sait rien, pas même les anges. »

* * *

Comment l'intelligence née du cerveau qui est matériel, peut-elle résoudre des problèmes qui ne soient pas matériels ?

* * *

Que peut-il subsister d'une âme qu'alimentent seules les grandes misères et les petits plaisirs de notre corps ?

* * *

Pourquoi, lorsqu'un homme est mort, ne célébrons-nous plus l'anniversaire de sa naissance ? Célébrer l'anniversaire de sa mort, c'est déjà célébrer une autre naissance.

* * *

De l'âme du croyant au souvenir de l'incrédule, sous des vêtements qui ne sont pas les mêmes, la différence est bien moins grande qu'on ne croit.

* * *

Vivre c'est perdre le temps que l'on doit à la mort. Mais la mort étant éternelle, n'y perd rien.

* * *

Admettons l'âme, non point parce qu'il faut une illusion, mais parce qu'il est juste et raisonnable de se dire que si grande, si parfaite que vous l'imaginiez, elle ne sera jamais aussi grande, aussi parfaite, aussi omnisciente, aussi

puissante que celle qui régit l'univers; sinon l'univers n'existerait plus, ou plutôt n'aurait jamais existé.

Est-ce Dieu que je décris ainsi? Pourquoi pas? Nommez-le comme vous voudrez. Peu m'importe le nom; je ne fais que constater ce qui est.

Que Dieu s'appelle l'âme ou que l'âme s'appelle Dieu, ce sont des noms interchangeables et équivalents pour le Grand Inconnu.

* * *

Rien ne peut-être sans l'ordre. On devrait dire que l'ordre précède l'être, s'il était possible que n'importe quoi précédât quoi que ce soit dans l'éternel. Tout ce qui est, par le seul fait qu'il est, est de l'ordre, obéit à ses propres lois; sinon ce serait le cahos, c'est-à-dire le néant, l'impossible, puisque la seule certitude que nous ayons est que tout est, et que la plus petite parcelle de non-être ne pourrait trouver place dans l'être sans le détruire instantanément. S'il pouvait exister sans se nier, il

anéantirait tout, en l'absorbant avant que l'être pût se défendre.

Il est certain que tout aurait pu aussi bien n'être point; mais alors personne n'aurait été là pour le constater, en parler, y penser.

*
* *

Quelle différence entre l'être et le non-être ? Il n'est pas de comparaison possible entre tout et rien. Ce que nous appelons le non-être est de l'être que nous créons en disant qu'il n'est pas. Le non-être est impensable. En nous efforçant à le penser, nous le transformons en quelque chose qui est; sinon notre pensée n'aurait aucune prise. Nous ne pouvons affirmer son existence qu'en niant qu'il existe.

*
* *

On a soutenu que le non-être était l'esprit du mal, le démon, l'ennemi de Dieu. C'est dire que l'esprit du mal n'existe point, et c'est probablement la vérité. L'esprit du mal ne peut être que notre ignorance sinon c'est

l'univers qui n'existerait pas et n'aurait jamais existé; et si l'univers n'existait pas, qu'y aurait-il ? Impossible de l'imaginer : un trou, un vide, un abîme ? Mais un trou, un vide, un abîme se trouve toujours dans quelque chose. Ils sont nécessairement limités par des parois, sinon ils seraient l'espace sans limites que plus rien n'encombrerait. Du reste, Dieu ne peut avoir d'ennemi. Il ne serait plus Dieu s'il en avait un.

Le non-être est surtout un non sens, une insanité verbale.

Si nous n'avions d'autre ennemi que le non-être ou le néant, nous pourrions dormir bien tranquilles. Mais avons-nous d'autre ennemi que notre ignorance ? Cette ignorance est-elle définitive, sans issue, sans espoir ? L'huitre n'apprendra-t-elle jamais à lire ? Qui donc oserait l'affirmer ?

* * *

Dès que notre intelligence sommeille un instant, nous créons un Dieu; mais ce Dieu n'est pas digne de nous.

*
* *

Avons-nous intérêt à favoriser, à hâter autant que possible, l'ascension de l'humanité ? Ne constatons-nous pas que dès qu'un être atteint le sommet de sa courbe, il se flétrit, il tombe, il disparaît ?

*
* *

L'espace et le temps sont tous deux la présence de Dieu. C'est seulement par eux que nous pouvons nous faire une idée de cette universelle présence. Il n'est pas seulement au centre de l'espace et du temps, il est l'espace et le temps, ou plutôt l'infini et l'éternité mêmes. Il nous est impossible de lui imaginer un autre visage.

*
* *

Je ne sais plus qui a dit que nous pouvons, par la pensée, effacer toutes choses dans l'espace, mais non point l'espace même.

* * *

Il est aussi absurde de dire que Dieu a créé l'univers que d'affirmer que l'univers a créé Dieu. Ils ne sont qu'un et coexistent, incréés, depuis toujours.

* * *

Pourquoi compliquer le mystère ? Tout existe depuis toujours ; c'est inexplicable. Mais si rien n'était (et qu'est-ce que ce rien qui n'est pas ?) et si tout à coup de ce néant était sorti la création, serait-ce plus clair ? A quoi bon deux incompréhensibles au lieu d'un ?

* * *

Disons-nous bien que la vie c'est l'univers même ; s'il ne vivait pas, il ne serait pas. On peut, à la rigueur, imaginer un univers mort ; parce que notre imagination est anthropomorphe et ne sait pas ce qu'est la vie et la mort ; mais, un univers mort serait non point un univers immobile, mais un univers qui n'existerait point. Et jusqu'ici, il nous est

impossible de nous représenter ce qui n'existe pas.

* *

Pourquoi le monde a-t-il des lois ? Parce que, sans ces lois il n'existerait pas, comme un triangle n'existe pas sans ses trois angles. S'émerveiller que ces lois existent et qu'elles soient admirables, c'est s'émerveiller que l'univers existe ; ce qui semble tellement inévitable qu'on n'a plus le droit de s'en étonner.

* *

En tout cas, dans la nature que nous connaissons, nous trouvons nombre et mesure, c'est-à-dire nos nombres et nos mesures. C'est quelque chose, mais ce n'est peut-être pas tout.

* *

Tout est mouvement. Ce qui importe, ce n'est pas les effets du mouvement, mais le mouvement même. Deux mouvements qui semblent se contrarier et se neutraliser, devien-

nent autre chose ou prennent une autre direction. Mais tout cela doit faire une confusion sans fin ? Pourquoi ? Cette confusion n'est qu'un ordre que nous n'apercevons pas. Rien ne se perd, rien ne se gagne, puisque tout se passe dans un vase clos par son infini même. Rien n'en peut sortir de ce qui n'a pas d'issue ; rien ne peut pénétrer dans ce qui n'a pas d'entrée.

* * *

Nous nous représentons difficilement que rien ne se perd, puisque pour nous, tout est extérieur, tout tombe hors de nous. Au lieu que dans l'univers, tout se passe à l'intérieur, tout tombe en dedans.

* * *

Rien n'a un but, puisque le seul but imaginable serait l'immobilité ou l'arrivée dans le néant qui ne pourrait exister sans se détruire lui-même.

*
* *

« Nous nous retrouverons », disons-nous à nos morts ; et c'est fort possible. Les milliards de combinaisons ont des milliards d'années pour se reformer telles qu'elles sont aujourd'hui. Qu'importent ces milliards puisque, dans le long sommeil que nous appelons la mort, elles passent comme un clin d'œil. Il n'est donc pas insensé de dire « au revoir » à nos morts, « à bientôt », « à demain », puisque pour ceux qui ne vivent plus, le temps ne vit plus non plus.

Et si nous ne les retrouvons pas hors de nous, c'est en nous, où ils se sont réfugiés, qu'il faut leur donner rendez-vous.

*
* *

Mais après quelques siècles ou quelques décades, à quoi bon retrouver la plupart de nos morts ? Quand nous rencontrons un ami, après trente ou quarante ans d'absence, nous ne le reconnaissons plus. Nous n'avons presque rien à lui dire. Il nous est devenu plus

indifférent, plus étranger que le voisin à qui nous n'avons jamais adressé la parole, mais que nous voyons deux ou trois fois par mois.

*
* *

Selon J. B. S. Haldane, les dimensions de l'organisme humain tiennent le milieu entre l'électron et l'étoile. Ce qui est pittoresque mais, au fond, ne dit pas grand'chose.

*
* *

Peut-être le plus alarmant des mystères est-il la disproportion de l'univers à nous. Mais y a-t-il disproportion puisque l'infini ne peut être comparé au fini ? A moins que, sans nous en douter, nous ne soyons nous-mêmes infinis ; ce qui est presque certain.

*
* *

On ne s'occupe que de la psychologie des vivants, et presque exclusivement de leur psychologie sexuelle. Pourquoi ne s'occupe-

t-on jamais de la psychologie des morts qui vivent en nous, tels qu'ils existent indubitablement au fond de nos moelles, dans nos souvenirs ataviques. Ont-ils encore un sexe ? S'aiment-ils ou semblent-ils s'aimer entre eux ; ne s'intéressent-ils qu'au passé ? Évoluent-ils en nous, ou est-ce nous qui évoluons par rapport à eux ? Que pensent-ils, que font-ils ? A quels moments agissent-ils en notre nom ? Au bout de combien de temps les reconnaissons-nous ? Quand nous sentons-nous libres, au fond de notre petit présent, entre nos ascendants qui prennent tout le passé et nos descendants, encore plus impérieux, plus actifs et plus égoïstes qui s'emparent de tout l'avenir ?

Cette vie des morts en nous, est une épreuve obtenue au moyen de rayons invisibles, des profondeurs les plus secrètes de notre psychologie.

Une autre épreuve, prise à l'aide d'autres rayons, nous révélerait les mystères de notre psychologie telle qu'elle agit déjà sous l'influence de ceux qui ne sont pas encore nés.

*
* *

Les uns et les autres, s'ils ne vivent pas en nous, vivent-ils encore ou déjà dans un autre monde ? Rien, jusqu'ici, ne permet de le supposer. Mais y a-t-il un autre monde ? Pourquoi pas ? Il ne pourrait être qu'un monde que nous ne voyons pas encore ; mais ne pas être vu ne veut pas dire qu'il n'existe point.

*
* *

Les morts agissent-ils en nous et sur nous ? Assurément puisqu'ils vivent en nous et que nous ne sommes qu'eux. Il est bien entendu que nos ascendants seuls jouent ce rôle. Quand il est question d'un mort étranger, d'un mort qui n'est pas de notre sang, il ne peut agir que par son souvenir ou son exemple que nous évoquons.

*
* *

Quand ils étaient encore en nous, à l'état de germes invisibles, nos futurs descendant

recueillaient déjà l'écho de toutes nos pensées, le fruit de toutes nos expériences, de toutes nos douleurs et se préparaient, dans l'ombre prénatale, à en tirer profit, cependant que nos ascendants, en d'autres cellules, également invisibles, se réjouissaient en silence des acquisitions et des conquêtes nouvelles de l'être immortel que nous sommes.

*
* *

Il est certain que nos descendants sauront et comprendront bien des choses que nous ignorons, que nous ne comprenons pas. Ils savent déjà en nous, dans les ténèbres de notre être, ce qu'ils apprendront, ce qu'ils connaîtront un jour, au grand jour, quand ils paraîtront à leur tour sur la terre.

Il est fort possible que, par moments, nous prenions quelque part à ce qu'ils sauront, à ce qu'ils comprendront, car, nous sommes déjà ce qu'ils seront; en même temps, que nous sommes encore ce que furent nos pères.

*
* *

La principale prérogative de l'homme de génie, c'est qu'il sait mieux qu'un autre, écouter ce que murmurent en lui, ses ancêtres et ses descendants. Apprenons à nous rapprocher d'eux.

*
* *

On peut dire qu'à l'insu de notre conscience, de notre intelligence, dans notre instinct, dans notre vie réelle et profonde, nous vivons déjà la vie que vivront nos enfants et les enfants de nos enfants. Nous prenons part à leur existence, comme nous prenons encore part à celle de nos parents. Sortant du passé, nous entrons dans l'avenir, tout en restant dans le présent.

Hier et demain seront là, tant que nous serons là. Et quand nous n'y serons plus, nous deviendrons hier, tout en restant demain.

*
* *

J'ai supposé dans mon dernier livre, *Avant*

le Grand Silence, que les morts que nous avons connus et qui furent de notre sang, viennent nous visiter, comme si nous les avions invités à déjeuner. On pourrait imaginer la même scène renversée, dont les acteurs, cette fois, seraient ceux qui déjà vivent en nous, mais ne sont pas encore nés. Nos futurs enfants appartenant à cinq ou six générations qui attendent dans l'avenir le moment de paraître sur la terre, frapperaient à notre porte et envahiraient notre salle à manger. Stupeur, effarement, affolement et peut-être épouvante d'avoir engendré ce qui prendra place autour de notre table et d'être déjà ce qu'ils seront!... Quels ingénieurs, quels chimistes, quels inventeurs, quels aventuriers, quels héros, quels thérapeutes, quels malfaiteurs ou peut-être quels esclaves, quels malheureux, quels restes d'une humanité qui se meurt, serons-nous devenus? Verrons-nous des géants ou des nains, des santés magnifiques ou d'incurables déchéances? Au tournant des sciences biologiques et médicales où nous sommes arrivés, que pouvons-nous craindre ou espérer?

Et ceux qui nous représenteront dans un

millier d'années ? Que dirait le père préhistorique dont nous sommes issus, si nous descendions de notre auto ou de notre avion devant sa caverne pour le convier à notre pique-nique ? La surprise qui nous attendra dans cinq ou six siècles ne sera-t-elle pas plus grande, puisque notre évolution semble bien plus rapide et que nous nous trouvons dans les parages critiques ?

Il faudrait ici des dons prophétiques que nul homme ne posséda jamais, car, lorsqu'on étudie sérieusement la question, il faut bien reconnaître qu'il n'y eut jamais de prophète au sens authentique et étymologique du mot. Laissons à chacun, dans le silence et le secret de son cœur, le soin de se représenter ce qui naîtra de lui, ce qu'il mérite, ce qui sera sa récompense ou son châtiment.

*
* *
*

Dès que nous serons morts, nous cesserons de faire bande à part dans l'univers.

* * *

Si l'on pouvait vivre sa vie par tranches de vingt ans, l'interrompre durant quatre lustres, puis la reprendre comme si le temps n'avait pas coulé, c'est-à-dire à l'âge qu'on avait en s'endormant, qui de nous, après un certain nombre de réveils dans un monde de plus en plus étranger et qu'il comprendrait de moins en moins, ne préférerait le sommeil définitif ?

* * *

Qu'y avait-il avant l'instant zéro, s'est-on demandé ? C'est se demander quel néant avant le néant, quel rien du tout avant rien du tout ? Comment quelque chose est-il survenu où il n'y avait rien ? Parce que ce que vous appelez rien, était déjà quelque chose.

* * *

Rien n'est plus curieux que les soubresauts de notre psychologie, selon qu'il s'agit de vivants ou de morts.

* * *

De même que l'anémone de mer ne peut communiquer avec nous, ni nous avec elle, de même un ange ou un pur esprit, s'il existe, ne peut nous atteindre, ni se faire entendre.

* * *

Rien ne peut détruire l'univers, puisque sa destruction ne serait qu'une construction nouvelle.

* * *

Si un seul atome, un seul électron n'obéissait pas aux grandes lois, l'univers cesserait d'être l'univers.

* * *

L'espace est plus important, plus réel, plus vivant que la matière. Celle-ci ne sert qu'à marquer çà et là, l'étendue de l'espace, qui est probablement le corps et l'esprit de Dieu.

*
* *

L'espace-temps est, à ce jour, la traduction du nom de Dieu la plus acceptable. Dieu est tout l'espace comme il est tout le temps.

*
* *

Ce sont les seuls noms qui ne soient pas des abstractions mortes dès leur naissance, mais des abstractions qui vivent, des abstractions en mouvement ou dans lesquelles tout se meut et qui représentent le commencement de quelque chose qu'on peut commencer de comprendre.

*
* *

Nous ne sommes que des morts qui remuent.

*
* *

Le choix apparent que peut faire la matière ou l'esprit est toujours une prédétermination.

* * *

Il est assez probable que nous apprendrons à communiquer avec nos ancêtres qui vivent dans nos cellules invisibles, à profiter de leurs expériences, de leurs acquisitions. Leur trésor est inépuisable, car leur mémoire, nous nous en rendons compte dans les réminiscences ataviques de l'instinct, qui remontent aux âges préhistoriques, doit être immortelle.

En fait, nous communiquons sans cesse avec eux, mais uniquement dans les régions obscures de la subconscience ou de la surconscience. Il est même étonnant que nous n'ayons pas encore réussi à élever ces communications au plan de la volonté et de l'intelligence.

* * *

Certaines parties des mathématiques d'aujourd'hui sont aussi imaginaires que certaines parties de la scholastique médiévale, et y correspondent exactement.

* * *

Au moment de la mort, nous perdrons notre conscience intellectuelle. Mais l'autre, notre subconscience qui soutient et dirige toute notre vie, qui accomplit tous les actes essentiels et prodigieusement compliqués de notre existence animale et même cérébrale, la perdrons-nous parce que nous perdrons notre corps ? N'existe-t-elle pas depuis toujours et pour toujours et n'est-elle pas la vraie conscience, qui n'a plus de souvenirs temporels et personnels, mais les souvenirs éternels et universels de la race, de l'espèce et des électrons ?

* * *

Pour tenir en échec notre anthropomorphisme, tâchons de nous représenter Dieu sous la forme de l'espace et du temps infinis. Notre théologie sera, de fond en comble, modifiée.

* * *

En somme, nous ne vivons qu'un jour, et

c'est toujours le même. Que nous en parcourions dix ou vingt-cinq mille, il n'y a guère de différence. Que le cloporte fasse dix pas ou vingt-cinq pas, il ne rencontrera jamais que des joies ou des peines de cloporte.

* * *

Ne perdons jamais de vue que tous les hommes ne sont que des aspects, des mouvements de nous-mêmes. C'est la vérité foncière de notre vie, d'où naîtra un jour la seule morale acceptable. « Il ne faut pas considérer, a dit un curieux philosophe ou essayiste anglais, H. C. Hoskier, il ne faut pas considérer les autres comme des entités distinctes et séparées, ils sont nous-mêmes. »

* * *

Une bulle de savon est une sphère parfaite, parce que l'air où elle flotte et qu'elle contient, la presse également et simultanément de tous les côtés. Pourquoi tous les astres sont-ils également sphériques ? (Compte tenu de leur

aplatissement aux pôles et du renflement à l'équateur, dûs à leur rotation sur eux-mêmes, c'est-à-dire à la force centrifuge.) Parce qu'ils sont également et simultanément pressés de tous côtés par on ne sait quoi, qui n'est plus l'air et ne peut être le vide qui, loin de les presser, les aspirerait et les ferait éclater. On donne, provisoirement, au je ne sais quoi qui les presse, le nom d'espace ou d'éther.

* * *

Sa pression doit être supérieure à celle de l'air. Si elle a arrondi tous les mondes quand ils étaient encore gazeux ou liquides, elle les a maintenus sphériques quand ils se solidifiaient. Or, la pression de l'air n'aurait plus aucune influence sur une bulle qui commencerait à se solidifier. Jusqu'ici, on ne connaît aucun astre qui soit carré, oblong, ovale ou triangulaire.

* * *

Si la forme sphérique que prennent tous les mondes, n'est pas due aux pressions de l'espace ou de l'éther, serait-elle une conséquence de

l'appel intérieur de la masse; appel centralisé dans son noyau ?

* * *

A la gravitation, on essaye de substituer la pression universelle. Mais comment expliquer que la pression autour d'un astre gazeux ou liquide soit la même qu'autour d'une étoile incomparablement plus dense que le platine ou le diamant, autour d'une Naine Blanche, par exemple ? La force d'attraction du satellite de Sirius ou d'une étoile jaune ou rouge doit être des milliers, voire des millions de fois supérieure à celle d'une nébuleuse. Néanmoins, la pression de l'espace ne serait-elle pas la même ? Cette pression n'aurait-elle pas empêché la nébuleuse de se former, ne l'aurait-elle pas écrasée, aplatie dès l'origine ? N'est-ce pas la preuve que l'attraction de la masse, c'est-à-dire l'attraction newtonienne, est seule en cause ?

* * *

Pression de l'espace ou de l'éther ? Pourquoi pas celle du temps ?

*
* *

Pourquoi la sphère est-elle la forme universelle ? A-t-elle d'autres causes que celles que nous connaissons ?

*
* *

Est-ce l'espace qui prête à la matière la force qu'il lui faut pour se mouvoir ? Est-ce la matière qui, par son mouvement centripète, donne à l'espace conscience de son infini ?

*
* *

De même qu'une bulle de savon ou un astre ne peut subsister un instant dans le vide, de même la liberté humaine ne peut se maintenir que sous la pression de toutes les volontés qui l'entourent et entre lesquelles elle a d'autant moins le choix qu'elle ne les connaît point.

*
* *

Le mouvement, l'espace, la matière ne sont

qu'un. Il y a coexistence, comme dans la Trinité divine. De là, l'inconcevable rapidité de certaines transmissions.

*
*
*

Une hypothèse nouvelle affirme qu'il n'y a ni attraction ni pression, mais projection universelle. Dans la recherche des causes premières, elle ne donne plus le rôle principal à la masse, mais à l'origine de la masse place le mouvement. Dans sa *Théorie de l'Inertie interuniverselle* : « Il n'y a, dit Georges Bonnal, qu'une différence de degré entre l'inertie centripète et l'inertie centrifuge, entre la projection vers le centre et la projection hors du centre. Augmentons simplement la vitesse de rotation de la terre, la gravité terrestre s'en trouvera modifiée et si l'augmentation de vitesse atteint le coefficient 17, l'inertie centripète actuelle se transformera en inertie centrifuge et le globe sera détruit par dispersion. »

Oui, mais de quel droit augmenter cette vitesse pour justifier la théorie ? Il faudrait donc croire que ne subsistent dans l'univers

que les astres dont la vitesse de rotation s'est maintenue exactement proportionnelle à leur force centripète, et que tous les autres ont été dispersés dans l'espace ? Toute rotation n'est-elle pas centrifuge et d'où viendrait la force centripète, sinon de la masse qui nous ramène à l'attraction ?

Qui donc, dans tout ce que nous voyons, aurait, une fois pour toutes, équilibré la force centrifuge à la centripète ; et si cet équilibre n'existait pas, que resterait-il de l'univers tel que nous l'apercevons ?

« Il est vrai, comme le fait remarquer Georges Bonnal, que les notions expérimentales acquises depuis Newton, nous permettent d'enchaîner le mouvement planétaire, seul connu de lui, au mouvement solaire, enchaîné lui-même à celui de l'amas local, à celui de la Galaxie, et à envisager la possibilité de l'enchaînement du mouvement de la Galaxie à celui d'un Archipel d'Univers ou Métagalaxie de Shapley, enchaîné à son tour à d'autres mouvements d'ensemble dont il est impossible de fixer la limite. »

C'est défendable. Au demeurant, que la

source de la force qui mène les mondes, soit dans la masse, dans l'espace ou dans le mouvement coéternel à tous deux, peu importe, les trois hypothèses sont plausibles et leurs énigmes sont également insolubles.

De ces discussions on ne peut, pour l'instant, tirer d'autre profit qu'une grandiose leçon d'humilité.

* * *

Vivre, c'est oublier qu'on est mort; et mourir, c'est oublier qu'on vit.

* * *

La mort est immortelle parce qu'elle est la vie.

* * *

Cette nuit, j'ai vu très clairement en rêve, la présence de ma mère qui se substituait à moi pour assumer un malheur, le détourner ou l'amortir. C'est, je pense, plus fréquent qu'on ne croit et bien des vies, plus heureuses qu'elles ne le méritent, sont peut-être ainsi

protégées sans qu'elles le méritent. Est-ce souvenir ou présence réelle en nous ou hors de nous ? Le souvenir suffirait-il à expliquer la prescience, la puissance de ces interventions ?

On ne sait rien au sujet des pressentiments des vivants, comment saurait-on quelque chose quand il s'agit de ceux des morts ?

*
* *

N'oublions pas que notre Dieu, c'est nous qui le créons, qu'il est tel que nous sommes, tel que nous aspirons à être. Il dépend de nous bien plus que nous ne dépendons de lui. Si nous lui faisons des reproches, c'est sur nous qu'ils retombent. S'il nous paraît inexplicable, c'est que nous n'avons pas encore développé jusqu'au point qu'il a fixé, l'intelligence qui pourra l'expliquer. Il sera aussi parfait que nous quand nous serons parfaits. Est-il possible de l'approcher ? Pourquoi pas, puisqu'il est en nous ? Quand nous passons à côté de lui, sans le voir, c'est que nous sommes aveugles. Quand nous disons qu'il est trop grand, c'est que nous sommes trop petits, quand nous disons

qu'il est trop haut, c'est que nous sommes trop bas.

* * *

L'univers est-il gouverné par l'esprit ? Quel esprit ? Analogue au nôtre ? De quel droit le présumer ? L'univers est esprit.

* * *

On a dit que le panthéisme n'est qu'un athéisme poli. Ne serait-ce pas plutôt un déisme trop grand ? Mais il est impossible que Dieu soit trop grand.

* * *

Il faudrait chercher à comprendre les lois du chaos avant de le confondre avec le néant.

Le néant est-il l'incrée ou le non-être ? Le non-être et l'incrée n'existent pas plus que le néant.

* * *

La plupart des hommes ne jouissent de la vie qu'en oubliant qu'ils vivent.

*
* *

L'esprit intervient-il dans le monde physique ? Il intervient partout, puisqu'il n'est qu'un aspect, ou plutôt l'aspect essentiel de la vie de la matière. Cet esprit, appelez-le Dieu, si vous voulez ; mais si on vous l'accorde, vous en inférez à l'instant que c'est votre Dieu, le Christ si vous êtes chrétien, Allah si vous êtes musulman, Bouddha si vous êtes bouddhiste, etc. Et voilà que nous ne sommes plus d'accord, nous ne parlons pas la même langue et ne pouvons plus nous entendre.

*
* *

Si les morts nous regardent, de quoi pourraient-ils nous blâmer qu'ils n'eussent fait comme nous ?

*
* *

Les croyants n'ont à nous proposer que des niaiseries, et les meilleurs de ceux qui ne croient pas n'ont rien à nous dire.

*
* *

Notre temps n'est qu'un petit jardin imaginaire que nous cultivons dans le désert sans fin de l'éternité.

*
* *

Pour reprendre la même scène avec d'autres acteurs, au lieu de convier les morts ou ceux qui ne sont pas encore nés, invitons-nous nous-mêmes à notre table, c'est-à-dire tels que nous fûmes à diverses dates de notre vie. Voyez-vous le bébé pleurard et malpropre, le gamin turbulent ou sournois, l'adolescent taciturne ou verbeux mais toujours agressif, le jeune homme infatué, livresque et méprisant, et tous ceux qui, de lustre en lustre, lui succédèrent dans l'existence, jusqu'à l'âge où l'homme se soit à peu près stabilisé ? Nous ne reconnâtrions personne. Nous serions étonnés, parfois souriants, mais le plus souvent consternés et nous ne penserions qu'à quitter notre salle à manger le plus courtoisement mais le plus promptement possible...

*
* *

Les vivants sont ainsi faits qu'ils ne comprennent rien tant que la mort n'est pas sur leurs épaules.

*
* *

Y a-t-il une évolution extrêmement lente des lois naturelles ? Si l'humanité vit quelques milliers de siècles, elle pourra peut-être la constater. Mais on se demande où tendrait cette évolution, vers quel but elle irait qu'elle n'ait pas encore atteint ?

L'univers ne se développe point, n'évolue point dans le temps. Il est dans le présent, c'est-à-dire dans l'éternité.

*
* *

Puisqu'il est possible qu'il y ait en l'homme une partie, l'esprit, qui ne soit pas soumise au déterminisme, il doit y en avoir partout, sinon elle ne serait pas en l'homme qui n'est pas, qui ne peut-être une exception, car il n'y a pas d'exceptions dans la nature.

*
* *

Croyez-vous qu'un ange, ou un pur esprit, puisse s'intéresser à la beauté d'un corps, d'un visage, d'une forme, d'un édifice, d'un paysage ? Tout cela doit lui être aussi indifférent, lui paraître aussi misérable que la poupée de carton d'un enfant pauvre.

*
* *

Dans l'hérédité d'un chien, surtout d'un chien de race, plus nettement encore que dans l'homme, il y a toutes les particularités psychologiques, tous les caractères moraux (affection générale, habitudes, vertus, manies, honnêteté, fierté, sentiment du devoir) des ascendants. Une fois de plus, où commence l'esprit, où finit la matière ? Le spermatozoïde canin n'est-il pas aussi chargé d'âme que le nôtre ? Où est la différence ?

*
* *

Il y a ce qu'on appelle le *futur nécessaire* et le *futur libre*. Il est aussi difficile de voir

clairement ce que serait un futur libre, que de voir clairement ce que pourrait être Dieu.

*
* *

Pourquoi l'esprit ne serait-il pas omniprésent, puisque des vibrations que nous produisons à volonté atteignent, à l'instant même où elles sont émises, toutes les limites de l'espace que nous pouvons contrôler ?

*
* *

Le génie, c'est l'inconscient, c'est-à-dire la vie de tous et de tout, la vie universelle qui, durant un millième de seconde, monte à la surface de la conscience.

*
* *

Il est à peu près certain que, sans nous en douter, nos pensées et nos actes agissent constamment sur notre être invisible, sur notre être hérité et dont on héritera, sur notre être

immortel, par conséquent sur notre destinée et sur les destinées de ceux qui nous suivront.

*
* *

Rien ne peut empêcher que mon père, ma mère, mes grands-parents et ceux qui les ont précédés, ne vivent en moi. Ils ne sont pas seulement dans mon sang et mes moelles, mes instincts et mes pensées, ils sont mon sang, mes moelles, mes instincts, mes pensées. Le germe ou l'invisible dont je suis né était porteur de milliers d'invisibles qui tous vivent dans mon corps et dans mon esprit, que je transmettrai à ceux qui me suivront, qui, à leur tour, les transmettront à leurs enfants et aux enfants de leurs petits-enfants, et ainsi indéfiniment, jusqu'à l'extinction de la race ou la mort de la terre. Et pourquoi tout cela s'arrêterait-il à la mort de la terre ?

*
* *

Le même invisible qui contient l'avenir, renferme également les ancêtres et se ramifie

dans le passé aussi loin que dans l'avenir. Tout, pêle-mêle, passé et avenir, s'agite en moi en attendant son tour. Croyez-vous que dans cette cohabitation perpétuelle, dans cette vie commune au fond de nos ténèbres intérieures, les porteurs de ce qui fut et les porteurs de ce qui sera n'agissent pas les uns sur les autres; et qu'éprouvant les contre-coups de tout ce que nous faisons, de tout ce que nous pensons, ils ne soient pas marqués par une existence à laquelle ils prennent part et que fort probablement ils peuvent influencer ?

* * *

N'est-ce pas un de mes aïeux, mort il y a trois siècles, qui me dicte aujourd'hui cette pensée ? N'est-ce pas un arrière-petit-fils qui peut-être ne naîtra point mais déjà existe en moi, qui demain me fera faire ce que je n'aurais pas fait sans son conseil ?

Chaque homme n'est que le total provisoire d'un passé et d'un avenir qui se perd dans l'infini qui le précède et dans l'infini qui le suit.

* * *

Notre volonté pourra-t-elle, un jour, directement et efficacement agir sur ces invisibles ? Pourquoi pas ? Mais comment ? C'est le secret de demain.

* * *

Vous direz que ces invisibles ne peuvent avoir aucune intelligence. Ne perdons pas de vue que, ce que nous appelons intelligence n'a pas nécessairement la forme qu'il prend dans notre cerveau adulte. Sous un autre aspect, ils doivent être aussi intelligents que nous puisque nous ne serons qu'eux. Si l'invisible est idiot, l'homme qui en sortira sera pareillement idiot. L'invisible du chien ne formera qu'un chien. C'est en eux que se trouve l'intelligence que nous aurons et celle que nos successeurs auront à leur tour. Et si nous développons ou croyons avoir développé cette intelligence, c'est encore à eux que nous devons l'idée, le désir et la force de la développer.

*
* *
*

Il en est d'eux comme des animaux. Peut-on dire que ceux-ci ne sont pas intelligents parce que l'instinct pense et agit pour eux ? Sur tels points vitaux et essentiels, ils n'ont pas besoin d'intelligence personnelle puisque l'intelligence universelle les anime, les dirige. Ils n'ont pas d'intelligence individuelle, mais possèdent des récepteurs qui captent automatiquement et, presque malgré eux, ce qui leur est nécessaire pour maintenir leur vie, tout ce que notre cerveau a tant de mal à découvrir, à mettre en ordre, à pratiquer.

*
* *
*

L'enfant qui vient de naître cache déjà dans son crâne qui n'est pas encore fermé, le film où se trouve imprimé, *ne varietur*, tout ce qu'il fera, tout ce qu'il dira, tout ce qu'il éprouvera, tout ce qu'il pensera. Rien ne lui adviendra qui n'y soit préfiguré et il le déroulera sur l'écran du temps, dût-il vivre cente-

naire, jusqu'à la dernière seconde de sa vieillesse.

Qui tourne la manivelle ? Nous ne le savons pas encore. Probablement nous-mêmes ou plutôt ce super-nous que nous appelons notre destin.

*
* *

Quand nous parlons de nous-mêmes au singulier, quand nous disons « Je » ou « Moi », nous nous trompons. A notre insu, nous sommes toujours plusieurs.

*
* *

Fixer *ad æternum* l'heure la plus heureuse de notre vie ? Qui le voudrait ? Et d'abord, quelle est votre heure la plus heureuse ? Qui pourrait la retrouver ? Une heure n'est jamais heureuse jusqu'au bout. Elle n'est jamais heureuse que vue de très loin. On ne serait heureux que s'il était possible d'oublier que presque personne ne l'est.

*
* *

La surprise réservée à tout ce qui restera, en

nos descendants, des hommes que nous sommes aujourd'hui, ne l'éprouvons-nous pas quelquefois ?

*
* *

L'espace — temps. *L'espace d'un matin*, disait Malherbe. *Longum aevi spatium*. Toujours le pressentiment de l'identité.

*
* *

Que tout le génie des hommes se concentre en une tête, et que cette tête, avec un peu de terre, un peu d'air et un peu de soleil essaie de faire ce que font tous les jours quelques feuilles et quelques racines : une grappe de raisins, une pêche, une mandarine.

*
* *

L'humanité aura fait un grand pas quand elle se sera débarrassée des politiciens. Mais comme ce seraient forcément d'autres politiciens qui l'en débarrasseraient, en fin de compte, elle n'aurait rien gagné ; et tout serait,

sans cesse, comme en toutes choses, à recommencer.

*
* *

Après la mort, si Dieu me laisse mon intelligence, et qu'il me prouve que cette intelligence a eu tort, je lui dirai que j'ai tiré ce que j'ai pu de ce qu'il m'avait donné. S'il me l'enlève, je ne serai plus moi et tout ce qu'il pourra faire ne m'atteindra plus.

*
* *

Si le Christ avait été Dieu, n'aurait-il pas dit autre chose que ce qu'il a dit ? Un Dieu, pour se faire comprendre, n'aurait pas besoin de beaucoup de mots.

*
* *

« Le souvenir est le point d'intersection entre l'esprit et la matière », dit Bergson. C'est juste du point de vue humain, mais au fond ne dit rien, puisque l'esprit et la matière n'étant qu'un, n'ont pas d'intersection. L'esprit, c'est

de la matière qui se souvient; et la matière, c'est de l'esprit qui oublie.

* * *

Tout est prédéterminé, mais le libre arbitre a peut-être été inclus, Dieu sait quand, dans la prédétermination et a pu l'influencer.

Mais ces questions n'existent que pour nous et ne devraient pas être posées, si, par exemple, nous approchions d'un ange.

* * *

Ne rien demander, ne rien espérer, n'attendre que le pire et l'accueillir en silence.

* * *

*« L'âge s'évanouit au deçà de la barque
Et ne suit pas les morts. »*
dit Malherbe.

* * *

Il est surprenant que le Christ, venu sur la

terre pour sauver l'humanité, n'ait pas commencé par améliorer le corps de l'homme, puisqu'il en éprouvait tous les inconvénients, toutes les malfaçons, toutes les misères et toutes les turpitudes.

*
* *

L'absence que laisse un mort n'est pas la même que celle d'un vivant. Celle-ci n'est qu'un trou où l'on jette n'importe quoi; l'autre est une urne où l'on ne dépose que de nobles et tendres pensées.

*
* *

A l'heure de la mort, ce qui était périssable n'est plus. Mais ce que les croyants appellent l'âme et à quoi nous donnons le nom de souvenir, souvenir que nous transmettrons à ceux qui viendront après nous, ne périt pas en même temps. Le souvenir est une âme que n'opprime, que ne rétrécit aucun dogme; une âme que n'ose contester aucune incrédulité. Au fond de nous, il nous est plus proche et plus réel que n'était la réalité. Du vivant de celui ou de celle que nous aimions, nos yeux possé-

daient son image, mais cette image se trouvait encore hors de nous. Lorsque, par le chemin de la mort, elle est entrée dans la mémoire de notre cœur, c'est en nous qu'elle agit, qu'elle grandit, qu'elle s'épure. Elle s'ennoblit de toutes les vertus que nous découvrons en ceux que nous pleurons; et ces vertus deviennent nos vertus. C'est le privilège des grands morts d'élever à leur propre hauteur les pensées et les sentiments de ceux qui leur sont fidèles et de prolonger ainsi, avec plus d'efficace, par delà le tombeau, le bien qu'ils firent durant leur passage sur la terre.

*
* *
*

Le 17 février 1934, après une matinée consacrée aux devoirs de sa charge, au bonheur de son peuple, après avoir, sur son palais et sa ville qu'il quittait pour toujours, jeté un regard qui était un regard d'adieu, le Roi Albert montait dans sa voiture pour rejoindre la mort. Elle lui avait donné rendez-vous, parmi des rochers déserts, à soixantedix kilomètres de sa demeure.

Il y allait seul, symboliquement seul, pour nous montrer que nous sommes toujours seuls quand nous allons au-devant d'elle. Il y allait sans savoir qui l'appelait, sans se douter que l'ombre éternelle l'enveloppait déjà. Il y allait, comme nous y allons tous, aveuglément obéissants; car bien que nous portions en nous notre destin que nous devrions connaître puisqu'il est tout nous-même; au bout de notre existence et de notre expérience, nous ignorons ce destin aussi profondément que l'enfant qui va naître ignore qu'il s'approche de la vie.

A l'heure dite, le Roi était là. La Mort aussi. Qu'il s'agisse d'un souverain ou d'un bûcheron, elle n'admet pas qu'on lui désobéisse ni qu'on soit en retard. Que se passa-t-il entre eux? Quand nous saurons ce qui se passe entre la mort et l'homme, nous ne serons plus capables de le dire.

Au tomber de la nuit, le drame secret s'accomplissait et, si nous avions le droit de parler de justice sur une terre dont nous ignorons presque toutes les lois, ce qu'il faudrait appeler la plus grande injustice de ces temps

sans justice, était commise dans les ténèbres, comme si ces lois inexcusables avaient eu honte de prévariquer à la clarté du jour.

L'un des héros les plus purs de l'histoire était pris au piège que l'avenir lui avait tendu dès avant sa naissance, et sa chute ébranlait le monde.

* * *

Cette mort, comme toutes les morts tragiques ou accidentelles, pose d'étranges problèmes qui, ici, à cause de la grandeur de la victime prennent un relief et une ampleur qu'ils n'ont pas dans la vie ordinaire où, généralement, ils passent inaperçus.

Supposons qu'une « voyante » interrogée par le Roi, quelques jours avant son voyage fatal, lui eût conseillé de se méfier et de ne pas faire l'excursion ou l'ascension projetée. Elle aurait aperçu, plus ou moins clairement, dans l'avenir, la catastrophe de Marche-les-Dames. On ne peut pas dire que ce soit impossible; et les recueils métapsychiques relatent certains cas analogues dont quelques-uns paraissent

très sévèrement contrôlés. A regarder les choses d'assez haut, il devrait être aussi naturel de prévoir l'avenir que de revoir le passé. L'avenir existe au même titre que le passé. Il est le contrepoids du passé dans l'éternel présent. Ce qui sera, ce qui se fera, attend déjà quelque part, le moment de se dérouler sous nos yeux.

Voilà une théorie très acceptable; et les objections qu'on y pourrait faire, ne vaudraient pas mieux qu'elle. Mais dans la pratique, les difficultés s'amoncellent. Ou bien la victime passe outre, et douze fois sur treize l'accident ne se produit pas. Mais il peut se faire que la treizième fois, la voyante ait vu clair et que le malheur annoncé se réalise. Je le sais, le cas est extrêmement rare; mais on en a des exemples qui permettent de prendre au sérieux la théorie de l'avenir préétabli.

Ou bien, la victime, impressionnée par la prédiction, renonce à ses projets. Quelle sera la situation de la « voyante »? Peut-elle prévoir, c'est-à-dire voir d'avance, un événement qui ne se produira pas parce qu'elle l'a prévu? Dans sa prévision, elle doit savoir que

la victime virtuelle suivra son conseil, ne se mettra pas en route et qu'il ne se passera rien. Dès lors, comment verrait-elle d'avance un événement qui n'aura pas lieu ? Ne voit-elle l'avenir qu'à condition qu'on ne tienne pas compte de sa vision ? Est-ce pourquoi Cassandre prédisait toujours sans se tromper, puisque Appolon avait décrété que les hommes ne croiraient pas ses prophéties et se moqueraient de ses prédictions ?

Mais toutes celles qui lisent dans l'avenir ne sont pas maudites comme la fille de Priam. Si notre « voyante » avait donné l'avertissement, l'événement en suspens dans le futur, ne serait-il pas descendu sur la terre ? Elle aurait donc, faible femme, le pouvoir de modifier le destin ou le préétabli ? Faut-il croire que la souveraine puissance, Dieu, la nature, la pensée inconnue, le génie de l'univers, ou ce que vous voudrez, après avoir soigneusement préparé un événement, en avoir disposé le décor, les détails et les péripéties, se plaise à détruire tous ces préparatifs par une clairvoyance que lui-même accorde à sa voyante ? Aux dépens de qui s'amuse-t-on ?

Qui répondra à ces questions et à d'autres que nous ne poserons pas aujourd'hui ?

* * *

Afin de mieux apercevoir l'accident mystérieux, mettons-le à notre mesure, transposons-le à notre portée, dans notre milieu et réfléchissons.

* * *

Endormons-nous ce soir et réveillons-nous dans un million de siècles, ce qui ne représente pas un clin d'œil dans l'éternité. Quelques étoiles se seront déplacées de cinq ou six millimètres, seront un peu plus jaunes, un peu plus rouges. Nous aurons peut-être un autre soleil et probablement perdu la lune. La Voie lactée n'aura pas bougé ; et par delà toutes les Galaxies et Méta-Galaxies, l'univers sera toujours l'univers, c'est-à-dire toujours semblable à lui-même, soumis aux mêmes lois, n'ayant rien innové, rien inventé, puisque tout existait déjà en même temps que lui-même. Ce qui nous semblerait insolite, ne serait que de

l'immuable que nous n'aurions pas remarqué ou compris. Il n'aura pas vieilli d'une minute. Il sera aussi jeune qu'aujourd'hui parce qu'il ne vit pas dans le temps.

* * *

Ne dites pas : rien de nouveau sous le soleil. C'est relatif et trop petit. Dites : rien de nouveau dans l'univers. S'il pouvait y avoir quelque chose qui ne s'y trouvait pas de toute éternité, il ne s'agirait pas de l'univers, mais d'un mot qui ne le représente point.

* * *

L'invisible n'existe pas. Tout doit être visible. C'est une question d'œil ou de lentille. Si l'homme vit encore quelques siècles, il verra ce que nous appelons l'âme ou l'esprit. Il verra peut-être Dieu. En attendant, il commence à entrevoir les ondes, les vibrations, les atomes et les électrons.

* * *

Quand l'homme meurt, des millions d'invisibles entrent avec lui dans la tombe. Qu'y deviennent-ils ? Que deviennent les milliers de glands du chêne, les milliers de graines de cyprès, de sauge ou de mouron qui ne germent pas ? Rien ne se perd, tout se retrouve et tout se vaut. Il n'y a pas de hiérarchie dans la nature. Il ne lui est pas plus difficile de former une cellule qui contient l'homme et toutes ses merveilles, que de créer un grain de poussière qui, du reste, contient d'autres merveilles. Nous n'y comprenons rien, c'est entendu ; mais si nous y comprenions quelque chose, nous ne serions plus hommes.

* * *

Il est fort possible que nos invisibles qui nous rattachent au passé et à l'avenir, savent déjà ce qu'ils verront dans quelques siècles et qu'ils ne veulent ou ne peuvent nous le dire. C'est par eux que nous prenons part à la vie

universelle qui n'est qu'un éternel présent. De là certaines intuitions inexplicables qui parfois se font jour chez quelques êtres privilégiés.

* * *

En tout cas, ce qu'ils éprouveront, ce qu'ils apercevront, se trouve déjà en eux, c'est-à-dire en nous.

Tâchons de nous rapprocher d'eux, de communiquer avec eux. Nous avons tout sous la main, ou plutôt en nous. Il s'agit de le saisir. Ce sera la grande découverte, la grande invention, la seule qui comptera dans l'histoire de l'homme. Peut-être est-elle moins loin de nous qu'on ne le croit.

* * *

Les métapsychistes qui sont les meilleurs explorateurs de l'inconnu spirituel, poussent aujourd'hui leurs recherches du côté de ces communications avec le subconscient. Ils ont éprouvé de graves mécomptes dans le domaine du spiritisme et même de la télépathie. Mais

ces mécomptes que les plus savants d'entre eux proclament loyalement, ont très utilement débroussaillé un terrain où l'on s'égarait.

Ils viennent de trouver le moyen d'agir sur le subconscient par une hypnose renforcée obtenue à l'aide du Scopochloralose, mélange de deux narcotiques, la Scopolamine et le Chloralose, qui produit un sommeil somnambulique permettant d'introduire et de fixer dans le subconscient des suggestions qui guérissent définitivement le sujet.

C'est ainsi, par exemple, que le Dr Kleinberger, en deux séances, enlève à un jeune homme de vingt-six ans d'incorrigibles habitudes pédérastiques contractées aux colonies. D'autres docteurs, en sept séances, rendent normale l'élocution d'un bègue, corrigent en cinq séances les regrettables pratiques d'une jeune fille de seize ans, guérissent définitivement un alcoolique invétéré, des agités, des impuissants, des neurasthéniques, etc.

On n'avait jamais obtenu de résultats durables avec le sommeil hypnotique provoqué par les procédés habituels.

Je renvoie les lecteurs que la question inté-

resse à l'excellente étude publiée par M. E. Pascal dans le numéro septembre-octobre de *La Revue Métapsychique* magistralement dirigée par le Dr E. Osty. Le seul danger de cette invention, comme de toutes les inventions, c'est qu'on peut la diriger vers le mal comme vers le bien et qu'on réussirait probablement à fixer un subconscient criminel.

*
* *

Nous pouvons espérer qu'un jour, nous parviendrons à tirer parti de tout ce qui existe, par le seul fait qu'il existe et que nous existons. En attendant, étendons-nous de tous côtés dans l'invisible.

*
* *

Car nous ne sommes qu'un tissu d'invisibles qui, à force de s'accumuler perdent leur transparence et deviennent opaques. L'invisible immortel, celui dont nous sommes nés et que révèle le microscope, est lui-même issu d'un invisible que le microscope n'atteint plus. Cantonné dans nos organes les plus

mystérieux, dans nos organes qui ne s'intéressent qu'à notre immortalité, il vit, grandit, se développe en nous, se nourrit de notre chair et de notre esprit. *Le Germe* des biologistes, comme le dit très justement Pierre-Jean, dans sa remarquable étude : *Dieu ou la Physique*, est un être sans corps qui fait chaque fois un corps qui mourra, quand il aura sauté à la génération suivante. Il est immobile, il ne naît pas, il se continue. Sa mémoire apprend depuis que la vie existe. »

Oui, mais je ne crois pas que *le Germe*, soit un être sans corps. Jusqu'ici, nous n'en connaissons pas.

* * *

L'invisible dont nous naissons, vient à peine d'ébaucher le corps de ce qui sera son homme, qu'il le comble de millions d'invisibles issus de lui et semblables à lui, tous chargés des mêmes destins, de la même vie spirituelle et matérielle qui, à leur tour, proliféreront dans le même corps. jusqu'à la mort de celui-ci.

*
* *

Dans ce que nous appelons notre mémoire consciente, il y a peut-être deux tiers de mémoire héréditaire, c'est-à-dire inconsciente, et « l'inconscience, comme le dit Pierre-Jean, c'est de la conscience oubliée ». C'est vrai, mais c'est, en outre, de la conscience qui n'est pas encore née.

*
* *

La vraie mémoire, la seule qui compte et qui soit indispensable à la vie, c'est la mémoire héréditaire. L'animal inférieur, le mollusque, l'amphioxus qui n'a pas de cerveau, l'hydre d'eau douce qui n'est qu'un tube, même les amibes végétales, la possèdent comme nous.

Rechercher, dépister partout la mémoire ancestrale, voilà la grande voie qui ne mène pas au but, puisqu'il n'y a pas de but, mais à un carrefour où changera peut-être la destinée de l'homme.

* * *

Et si le *Germen* par excellence, le prince de nos invisibles, ni aucun des invisibles qui l'entourent, dont il est le père ou devient le frère, ne voit la lumière du jour, en d'autres termes si nous mourons sans postérité ? Qu'importe, c'est une exception monstrueuse que la nature n'envisage même pas. Ils agissent en nous et sur nous comme s'ils devaient naître et n'en renferment pas moins, comme s'ils étaient promis à la vie immortelle, tout l'avenir qu'ils ne vivront pas. Cet avenir a existé en eux et c'est peut-être suffisant.

* * *

Et puis, vus d'assez haut, tels que peut-être nous les verrons un jour, tous les enfants des hommes sont nos enfants. Chacun de nous n'est pas seulement un homme, il est l'humanité entière. Nous le sentons parfois obscurément. C'est cette pensée, sur le point de devenir sentiment qui devrait, comme chez les abeilles,

les termites et les fourmis, à cet égard plus avancées que nous, dominer notre vie.

*
* *

Ce qui est remarquable dans le souvenir des morts, c'est qu'en général, nous ne les appelons pas. Ils viennent à nous à l'improviste, spontanément, souvent au moment le moins opportun, comme s'ils avaient une vie tout à fait indépendante de la nôtre. Les souvenirs des vivants nous font parfois de semblables surprises, mais ils passent plus vite, n'insistent pas, ou plutôt, c'est nous, qui ne les accueillons point comme nous accueillons ceux des morts.

*
* *

Quand nous ne comprenons plus rien à tout ce qui se passe en nous et autour de nous, quand nous ne trouvons plus d'excuse acceptable, nous disons que la nature est folle. Il faut bien admettre qu'elle ne l'est point, sinon rien n'aurait commencé, ou depuis longtemps tout aurait mal fini et nous n'exis-

terions plus. C'est donc nous qui sommes fous quand nous trouvons qu'elle a tort ? Non, nous ne sommes même pas capables ni dignes d'être fous. Nous ne savons rien, nous ne comprenons encore rien. Le fou se trompe, mais il sait quelque chose qu'il interprète mal. Nous ne pouvons qu'interpréter notre ignorance et notre néant. Interpréter, c'est presque toujours se tromper ; mais c'est encore préférable à fermer les yeux et à ne rien chercher.

* * *

Si l'homme parvenait à prolonger sa vie jusqu'à la mort de la terre, se serait-il rapproché de Dieu ? Le comprendrait-il mieux ou de moins en moins ?

* * *

Un ami est mort. Il n'est pas entré dans ma chambre, comme le croient ou l'affirment trop facilement les spirites, bien qu'à mon avis, ce ne soit pas impossible, mais *il a remué dans ma mémoire*, comme jamais ne le fit un ami vivant. Est-ce miraculeux ? Si vous voulez ;

en ce sens que tout est miraculeux, l'œil qui voit, la fleur qui s'ouvre, l'oiseau qui chante, l'eau qui coule, etc. Ce n'est pas un miracle, mais un fait qui n'est pas encore expliqué.

* * *

A peine le malheureux est-il heureux, qu'il devient digne de tous les maux qu'auparavant, il n'avait pas mérités.

* * *

La mort peut devenir un sujet de méditation si intéressant qu'on s'ennuie quand on n'y pense plus.

* * *

Un souvenir ne meurt jamais, il s'endort simplement. Il ne peut pas mourir avant nous; et fort rarement doit mourir après nous. Comme le dit Pierre-Jean : « Ce n'est pas un cliché qui s'efface, c'est la vie qui continue. C'est pour cela que nos souvenirs se datent, que les vieux souvenirs savent que beaucoup de

temps a passé après eux, tel autre leur a succédé.
Des influx nerveux n'auraient pas d'âge.
Ils n'auraient pas de mélancolie. »

*
* *

Du reste, quand nous disons « influx nerveux », ou autres mots analogues, ce n'est que l'essai d'interprétation matérielle d'un fait beaucoup plus mystérieux qu'un influx, une onde, une vibration, un rayonnement, etc. Il s'agit d'un fait qui appartient à la vie, c'est-à-dire à l'esprit aussi bien qu'à la matière, au temps comme à l'éternité, en un mot à tout ce que nous ignorons.

*
* *

Représentez-vous notre germe invisible porteur de toutes les maladies, de tous les maux de nos ancêtres, succombant sous le poids des défaites, mais relevant une tête couronnée d'épines et de lauriers au souvenir de toutes les guérisons, c'est-à-dire de toutes les victoires remportées sur la mort.

Pour arriver où ? Il doit le savoir, mais bien qu'il soit l'être même de notre être, il ne le dit jamais.

*
* *

N'oublions pas que tout invisible qu'il est, si fabuleux que soit le nombre d'idées, de souvenirs, d'expériences, de qualités et de tares, de vertus et de vices qui forment son entité spirituelle, cette entité a toujours un support matériel.

*
* *

Nous sommes conduits par nos invisibles de l'avenir qui savent déjà tout ce que nous ne savons pas encore, et tendent la main aux invisibles du passé qui savent encore ce que nous ne savons plus.

*
* *

Comme l'âme des croyants, le souvenir est immortel. Comme l'âme, il a ses bonheurs et ses malheurs, ses récompenses et ses châtements, ses ennemis et ses protecteurs. Comme

l'âme, il s'élève et s'épure, descend et s'avilit. S'il pouvait disparaître, ce serait pour rentrer dans l'oubli qui n'est pas le néant, mais l'infini de la mémoire, comme l'âme ne pourrait disparaître qu'en Dieu.

* * *

C'est à la qualité de vos souvenirs que vous apprécierez la qualité de votre vie. Les plus purs, les plus beaux, les meilleurs ne se réveilleront que lorsque vous serez digne d'eux. Ceux des morts ne descendront plus jusqu'à vous si vous tombez trop bas; car les morts furent ceux qui les déshonorent et n'osent plus penser à leur père, à leur mère.

* * *

Toujours aller, toujours agir, toujours penser, toujours se souvenir au delà, au-dessus de soi-même; car c'est là, malgré les apparences, que nous vivons réellement.

* *

Quand nous pensons à l'avenir, c'est le plus souvent du souvenir que nous transposons, du souvenir projeté devant nous. Son ombre, au lieu de nous suivre nous précède, parce que la lumière vient d'un autre côté. Sans nos souvenirs, notre avenir n'aurait pas de formes. Une fois de plus, comme pour nous préparer à l'éternité, le passé et le futur deviennent du présent.

* *

Les pressentiments sont peut-être les ressouvenirs d'un futur que vivent déjà, qu'ont déjà vécu nos invisibles. N'ayant pas eu l'armature matérielle qui porte les souvenirs proprement dits, ils montent plus rarement, plus difficilement à la surface de notre conscience.

* *

Sur le corps transparent de l'avenir, nous ne sommes qu'un tissu de souvenirs. Enlevez le tissu, nous ne voyons plus rien, nous ne

trouvons plus que le vide, nous sommes devant nous comme devant l'homme invisible de Hinton ou de Wells, nous nous perdons à la recherche de nous-mêmes.

*
* *

Quand on étudie le souvenir, rien, au premier abord, ne semble plus mystérieux, plus incompréhensible, plus extraordinaire que cette vie d'un passé qui devrait être mort et qui prolonge en nous, depuis nos premiers mois (car nous avons des réminiscences qui datent des premiers mois. Interrogez-vous) jusqu'à notre dernière heure, un présent qui n'est plus. Mais avant de nous enorgueillir, rappelons-nous que les animaux, depuis le chien, le chat, le singe et le cheval, jusqu'aux unicellulaires, et que les plantes même participent au miracle.

*
* *

Le souvenir, comme la pensée, est une des plus curieuses manifestations spirituelles de la matière. Il ne peut y avoir de souvenir là où

il n'y a pas de matière. De même, il ne peut y avoir pressentiment ou anticipation sans support matériel. Mais dans nos pressentiments, ce support ne fait pas défaut. Si le germe est invisible, même au microscope, il est incontestablement matériel. La matière ne devient pas esprit parce que nos yeux, nos télescopes, nos microscopes ne l'aperçoivent plus. Ou alors tout est esprit, ce qui d'ailleurs est aussi défendable que de dire que tout est matière, puisqu'on ignore pareillement ce qu'ils sont l'un et l'autre.

*
* *

Notre imagination peut vivre d'avance un événement qu'elle prévoit et garder le souvenir de cet événement imaginaire comme si elle l'avait vécu. Pourquoi notre invisible n'en pourrait-il faire autant ? Avec cette différence que lui, pour qui le passé et l'avenir se confondent, comme ils semblent se confondre chez certaines « voyantes », il a déjà vécu ce que vivra plus tard le corps qu'il formera. Ce que nous appelons « anticipations » sont des souvenirs de l'avenir.

*
* *

Pourquoi dire qu'il a déjà vécu ce que vivra ce corps ? Parce qu'il vit depuis toujours, qu'il vivra toujours et que son avenir et son passé se confondent, comme ceux de Dieu, dans un éternel présent.

Je le sais, cela n'emporte pas conviction. Mais n'est-ce pas aussi défendable que ce que nous affirment les meilleures religions ? Si, dans tout ce qu'en tâtonnant, les hommes essayent d'expliquer, il n'y avait que de l'irréfutable, ils ne seraient plus des hommes, mais des dieux.

*
* *

Dépouillez notre vie de ses souvenirs, de ses anticipations, de sa mort. Que lui restera-t-il ? Elle n'aura plus d'air, plus d'espace et mourra asphyxiée dans sa cellule.

*
* *

Quand les souvenirs s'affaiblissent, c'est que le niveau de la vie baisse sensiblement. Prenez

garde, la mort n'est plus loin. L'homme qui a tout oublié, la sent déjà peser sur ses épaules.

*
* *

Quel est le secret de Pascal ? Toute son œuvre le proclame malgré lui : il ne croit pas, il cherche en gémissant la possibilité de croire, il *veut* croire ; et les magnifiques convulsions de ses pensées, prouvent qu'il ne peut pas.

*
* *

Vous devez vous rendre à Londres pour une affaire importante et urgente. Vous avez retenu votre place dans l'avion postal. Au moment de monter dans la carlingue, brusquement, sans raison, vous renoncez au voyage. L'avion sombre, corps et biens, dans la Manche. Autour de vous l'on s'écrie : pressentiment, prémonition, intuition, miracle ! Pas du tout. Vous n'avez pas été prévenu, mais vous ne pouviez pas partir. Votre renonciation était inscrite dans votre destin, comme le départ de l'avion était inscrit dans le destin du pilote.

Et le libre arbitre, dira-t-on, qu'en faites-vous, il n'existe pas ? Si, il existait au moment où vous décidiez d'aller à Londres; mais en même temps, dans une autre zone, une zone plus profonde de votre être, vous décidiez de ne point partir. Deux choix semblaient faits librement, l'un était provisoire, l'autre définitif; et le définitif était antérieur au provisoire. Jusqu'au dernier moment vous avez cru pouvoir changer d'idée, mais l'idée à laquelle vous alliez vous arrêter était prévue avant de naître en vous, était fixée par vous-même avant votre naissance. Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir une volonté avant votre naissance, puisque, tel que vous êtes aujourd'hui, vous existiez déjà tout entier dans votre germe et que le Dieu ou la nature qui vous créa, vous y voyait déjà tout entier ?

Il faut bien se dire que ces hésitations et ces résolutions de la minute décisive, que nous croyons providentielles et auxquelles nous attachons une solennelle et tragique importance, étaient enregistrées et que les émotions qu'elles provoquent ne forment qu'un peu d'écume autour d'un roc.

Deux volontés également libres, étaient donc en conflit : l'une que vous connaissiez, dont vous parliez à vos amis, l'autre que vous ne connaissiez point, muette au fond de vous, mais déjà pétrifiée dans un avenir aussi indestructible que le passé.

Vous aviez librement aliéné votre liberté. Nous avons des libres arbitres successifs qui se superposent. Nous avons presque toujours l'air d'être libres; mais c'est en déchaînant notre liberté que nous enchaînons notre sort. C'est notre libre arbitre qui forme notre prédestination. A quelqu'un qui lirait trois jours ou trois ans avant nous dans notre avenir, nous semblerions tous prisonniers de notre volonté ou esclaves de notre liberté.

* * *

Et, soit dit en passant, puisqu'il y a des hommes qui voient plus loin que nous dans l'espace, pourquoi n'y en a-t-il pas qui voient plus avant dans le temps ? Est-ce parce que nous avons plus ou moins exploré et asservi

l'espace, au lieu que le temps nous demeure complètement inconnu ?

En augmentant la vitesse de notre auto ou de notre avion, nous croyons vaincre l'espace. Mais en accélérant le mouvement de nos horloges, nous savons bien que nous ne gagnons rien sur le temps réel.

*
* *

Mais qui habite, qui anime la seconde zone ? Notre destin ? Tout dépend du sens que vous attachez à ce mot. Notre destin occupe tout notre être, est tout nous-même, y compris notre volonté ou notre libre arbitre qui s'y trouve incorporé ; et dans ce cas est-il encore notre destin ? Est-ce l'invisible immortel dont je suis né ? Mais si c'était lui, il me sauverait toujours et je ne périrais jamais. Or, en bien des occurrences analogues à celle dont nous parlons, il ne manifeste rien et laisse périr le corps qu'il a formé. Observez que, particulièrement ici, il a intérêt à ne pas disparaître au fond des mers où il perd sa chance d'immortalité. Mais je doute qu'il sache qu'il l'y perd.

Il se sent immortel parce qu'il est présent en d'innombrables descendants qui à leur tour en essaieront d'autres aussi innombrables que les siens et qui tous ne sont pas seulement identiques à lui, mais spécifiquement lui-même. Il est un en mille et mille en un. Pour lui tant que subsistera quelqu'un, je ne dis pas sorti de ses flancs, puisqu'il n'en a pas, mais sorti de son invisible, de même que pour les unicellulaires, la mort n'existe pas. Il paraît savoir bien des choses que nous ne savons plus; mais comme le poisson qui passe le long de la frayère, il ignore ce que deviennent les existences qu'il répand. Ayant suivi les lois de la nature, il est convaincu que tout ce qu'il a semé vit, prend sa place, est lui-même, prolifère et le continue. Voilà une erreur qui explique peut-être celles que nous imputons aux destinées.

Il porte le passé, il porte l'avenir; et puisqu'il les porte, il semble qu'il doive plus ou moins les connaître. Mais dans le présent, il est complètement aveugle, et aveuglément s'élance dans la mort où nos ruses ou nos folies l'égarent.

*
* *

Enfin, n'oublions pas qu'aux yeux de Dieu ou de ce qui prend sa place dans notre conception de l'univers, il n'y a pas plus de différence entre le passé et l'avenir qu'entre le dessus et le dessous d'une sphère de cristal.

*
* *

L'évolution ou l'ascension de Dieu suit exactement celle des plus intelligents, des meilleurs, des plus grands d'entre nous. Pour les autres, cette ascension est toujours en retard de plusieurs centaines, voire de plusieurs milliers d'années.

*
* *

A un certain âge, quand le prisme du désir s'est brisé, le jugement que l'on porte sur la beauté des femmes est presque toujours et malgré soi, cruel.

*
* * *

Que fait mon chien, que fait mon chat ?
Il dort les trois quarts de sa vie pour oublier
qu'il vit ou qu'il se rapproche de la mort.
Est-ce un exemple ? Est-ce une leçon ?

*
* * *

Les discussions au sujet de la réincarnation
sont assez vaines. En réalité tout est réincar-
nation ou plus exactement réapparition sous
une autre forme, puisque rien ne périt et que
l'esprit et la moindre pensée, non plus que
le moindre grain de poussière ne peuvent être
anéantis, c'est-à-dire condamnés à n'avoir pas
été et à n'être plus.

*
* * *

Il est assez surprenant qu'un être nettement
supérieur à l'homme, qui spirituellement serait
à l'homme ce que l'homme est au singe, n'ait
pas encore fait son apparition sur cette terre.
Il n'y a aucune raison pour que nous soyons

l'aboutissement de notre effort planétaire. Nous en avons d'ailleurs le pressentiment, puisque nous avons imaginé les dieux et les anges. Il est vrai que l'évolution de la nature est des milliers de fois plus lente qu'on le croit. Il est fort possible que cet être se prépare dans l'ombre; et que déjà il se manifeste çà et là, sans que notre attention s'éveille.

*
* *

Se développera-t-il lentement, graduellement, en nous éliminant à notre insu ? Ou bien par mutation brusque, surgira-t-il tout d'un coup, plus fort, plus intelligent, plus impitoyable que nous ? Nous traitera-t-il comme nous avons traité les animaux, nous domptant, nous apprivoisant, nous asservissant si nous lui sommes utiles ou nous massacrant, comme nous avons massacré sans remords et même en en faisant vanité, la plupart des bêtes sauvages ? Plus intelligent que nous, puisqu'il nous réduira à merci, aura-t-il une morale différente de la nôtre ? Quelle influence l'intelligence peut-elle avoir sur la morale ? A

intelligence égale, les hommes ont eu des morales qui n'avaient rien de commun. Intellectuellement l'Athènes païenne valait la Rome chrétienne et mesurez l'abîme qui sépare les deux religions. Ce qui ne veut pas dire que la morale païenne soit inférieure à la morale chrétienne. C'est une question que nous n'aborderons pas ici.

Notons, en marge, que les animaux les plus intelligents ne sont pas nécessairement ceux qui l'emportent dans la lutte pour l'existence. Les castors, par exemple, disparaissent et les abeilles survivraient difficilement si l'homme ne les prenait sous sa protection.

* * *

Nous attendons donc la venue d'un surhomme qui complétera et mettra définitivement au point, en physique, en chimie, en biologie, en cosmologie, en science du passé et de l'avenir, tout ce que nous commençons à peine d'entrevoir. Mais ce surhomme, ce pur esprit, ce démiurge omniscient et omnipotent, auquel nous avons jusqu'ici donné le nom de Dieu,

existe depuis longtemps, depuis toujours autour de nous. Il se cache dans tout ce que fait la nature et nous l'y découvrons peu à peu. Se révélera-t-il un jour tout entier ? C'est peu probable, car si nous le connaissions, nous disparaîtrions dans l'infini.

*
* *

Nous ne commencerons à vivre que lorsque la mort n'existera plus, c'est-à-dire quand nous l'aurons comprise. La comprendrons-nous avant d'être morts ? Pourquoi pas ? C'est peut-être beaucoup plus simple qu'on ne croit ; et la première chose que nous apprendra le successeur que nous attendons.

*
* *

Les hommes ne disent la vérité qu'aux morts parce qu'ils croient qu'ils la savent déjà, parce qu'ils sont convaincus qu'ils voient tout et qu'il est inutile de leur mentir ; sinon ils les tromperaient aussi naturellement qu'ils trompent les vivants.

* * *

Que font les morts ? Comme très probablement ils n'existent plus que dans nos souvenirs ataviques, d'un côté, et personnels de l'autre, ils font ce que nous faisons. Ils participent à la plupart de nos actes et de nos pensées. Il y a là de quoi les occuper et les distraire autant que s'ils se trouvaient encore dans ce que nous appelons la vie réelle. Somme toute leur bonheur ou leur malheur dépend de nous autant que notre bonheur ou notre malheur dépend d'eux, car ils sont responsables de presque tout ce que nous faisons.

* * *

Les morts, s'ils parlaient entre eux diraient d'un agonisant que les médecins ou les chirurgiens vont peut-être sauver : « *Il est en danger de vie !* » et s'efforceraient de l'aider à mourir. Ne serait-ce pas le véritable drame de notre fin ?

*
* *

Peut-être est-ce une erreur de croire que les morts (s'il y a des morts), sont plus intelligents que nous et que s'ils nous jugent, ils nous jugent autrement, de plus haut et mieux que s'ils vivaient encore. Il est possible que leur esprit, leurs pensées, portent jusqu'à la fin des temps, le souvenir des entraves de la chair. Qu'est-ce qui permet de supposer que l'imbécile, s'il survit dans la mort, devienne intelligent ? S'il est différent de la matière, pourquoi l'esprit n'aurait-il pas formé le corps autant que le corps aurait formé l'esprit ? Et s'ils sont une seule et même chose, pourquoi réussiraient-ils à faire du mort ce qu'ils n'ont pu faire du vivant ? Si vous ne pouvez séparer la matière de l'esprit — et comment le feriez-vous ? la mort même n'y parvient pas — rien ne permet de supposer que l'esprit soit plus intelligent que la matière.

*
* *

Tout est parce que n'être pas est impossible.

Que serait-ce que n'être pas ? Comment se représenter ce qui n'existe point ? Si vous pouviez ne rien voir, ce rien que vous ne verriez pas serait déjà quelque chose.

* * *

Pourquoi la force centrifuge serait-elle plus inexplicable que la centripète ? Dans l'hypothèse newtonienne, la matière attire la matière. Mais pourquoi ? L'explication est aussi extraordinaire, aussi arbitraire que celle qui attribue la force centrifuge ou transversale, en vertu de laquelle la matière fuit la matière, à une impulsion initiale, « au bras de Dieu » comme disait Newton. Pour rester dans les mêmes régions, ne faudrait-il pas affirmer que la force centripète part du pied de Dieu ?

* * *

Comment et pourquoi ce mouvement initial de la force centrifuge peut-il être éternel ? Mais pourquoi et comment celui de la force

centripète l'est-il aussi ? Pour les mêmes raisons inconnues.

*
* *

Soyons heureux de nous trouver dans cet univers inexplicable. Plus nous le sonderons, plus nous l'admirerons, plus nous existerons. Et disons-nous que quoiqu'il lui arrive, quoiqu'il nous arrive, nous en ferons toujours partie.

*
* *

Serons-nous un jour le chien du surhomme ? Je plaindrais le surhomme. Il fera mieux de s'en tenir à notre chien qui depuis des milliers d'années a fait ses preuves.

*
* *

Note sur l'instinct : J'ai chez moi des pigeons et des poules. Tout ce monde, livré aux soins du jardinier qui en profite seul, est, en mon absence, assez mal nourri. Les poules qui, dans le jardin, mangent n'importe quoi, insectes, herbes, déchets de toutes

sortes, s'en tirent en grattant infatigablement le sol où elles trouvent d'inépuisables trésors. Les pigeons, exclusivement granivores, claquent du bec quand on les oublie et n'ont plus de quoi nourrir leurs petits. Malgré l'exemple des poules qui leur montrent qu'on trouve ce qu'on veut en remuant la terre, l'idée ne leur viendrait pas de les imiter. Ils mourraient d'inanition sur un lit de maïs, de féverolles ou de millet que recouvriraient deux millimètres de sable. Leur instinct, par ailleurs génial, notamment dans l'orientation, se comporte ici, dans une question de vie et de mort, comme le dernier des idiots.

*
* *

Je ne sais s'ils sont tous ainsi, mais les morts que j'évoque volontairement ou qui reviennent spontanément dans mes souvenirs ne s'y montrent jamais qu'en des scènes ou des moments de douceur, de résignation, de tendresse. Ils ont toujours un sourire indulgent dans une sorte de pénombre affectueusement attristée. Je n'ai jamais rencontré un mort mécontent,

agressif, revendicateur, en colère, menaçant ou tragique. On dirait que la mort ne laisse vivre que la bonté des hommes. Peut-être sont-ils las d'avoir vécu ? C'est après la mort qu'on doit sentir tout le poids de la vie.

* * *

Tâchons de vivre comme si nous voulions vivre dans la mémoire de nos morts plutôt que dans la mémoire de ceux qui vivent avec nous ou vivront après nous.

* * *

Les certitudes les plus évidentes étant aussi incertaines que les autres, il faut, en attendant mieux, admettre les hypothèses les plus ingénieuses, les plus scientifiques et, si possible, les plus consolantes ou les moins cruelles.

Nous ne saurons rien, car si nous savions quelque chose nous ne serions plus ce que nous sommes. Nous nous trouvons toujours au point de Pascal : « Quel sujet de joie de ne plus attendre que des misères sans ressources !

Quelle consolation dans le désespoir de tout consolateur! »

* * *

Si par impossible, le Dieu de Pascal, ce Dieu extravagant, féroce et puéril, existait réellement; doué d'un peu d'humour, de quel sourire amusé, il excuserait et accueillerait ceux qui ne crurent pas en lui! Je suis sûr qu'au lieu de les précipiter au fond de ses enfers, il les féliciterait, leur réserverait une place à part, un coin privilégié dans l'intimité de ses cieux éternels.

* * *

« La religion des chrétiens est une sottise, *stultitiam* », avoue Pascal. « S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. » Que nous faut-il de plus ?

* * *

Le fameux, le misérable, le mercantile pari de Pascal dégoûterait de tout acte de foi.

Qu'est-ce que ce marchandage de vieux juif ? L'Église est-elle la boutique de Dieu ? N'est-ce pas l'aveu désespéré de celui d'entre les croyants qui eut le plus incontestable génie ?

* * *

Dans les dernières recherches de la science, on parle du *libre arbitre* de la matière. Pourquoi s'en étonner si l'on admet le libre arbitre de l'esprit ? Mais toutes les sciences seraient à reviser.

* * *

Un film éclairant, révélant tout ce que sont réellement les gens, à leur insu, dans le temps, l'espace et l'éternité. Qui le fera ?

* * *

Le Dieu que nous imaginons voit dans le même instant toute l'histoire du monde, mais ne peut apercevoir son commencement ni sa fin, puisque le monde n'en a pas. Il n'y a pas d'instant zéro, il n'y a pas de point zéro.

*
* *

Ce qu'on aime, le suivre dans la tombe.
A quoi bon ? On l'y rejoindra avant même,
puisqu'il a perdu la notion du temps, qu'il
sache ou se soit aperçu qu'on n'est plus là.

*
* *

« Parler comme les anges », disent les poètes
et même, à présent, les savants. Mais les anges
ne parlent pas, sinon ils ne seraient plus des
anges. La parole est la grande infirmité de
l'homme.

Un ange ou son équivalent, sous n'importe
quel autre nom, est-il possible, sinon sur cette
terre, du moins en d'autres mondes ? Pourquoi
pas ? Cinq ou six fois plus intelligents, nous
nous rapprocherions de ce qu'ils sont. La
matière et l'esprit ne sont qu'un ; mais il est
fort admissible que, de même qu'ici-bas on ne
voit que la matière, là-haut ou n'importe où,
on ne voit que l'esprit. Question d'éclairage,
de mise au point ou de dosages.

* *

Il faut se dire qu'avec la matière-esprit ou l'esprit-matière, toutes les combinaisons, par conséquent, toutes les créations sont possibles.

Matière, esprit, c'est de l'eau bleue ou de l'eau rouge. La couleur diffère, mais c'est toujours de l'eau.

* *

« Y a-t-il un champ psychique extérieur créateur du monde ? » se demandent les savants de la dernière heure. C'est façon nouvelle de se demander s'il y a un Dieu. Évidemment, il y a un Dieu, il n'y a même pas autre chose. S'il n'y avait pas de Dieu, il n'y aurait rien, ce qui ne fut jamais possible. Mais il s'agit de ne pas rapetisser le Dieu à la taille que lui prêtent les religions positives.

* *

Cherchons partout et toujours, mais sans perdre de vue que c'est en nous que se trouve la clef du mystère.

*
* *

Il ne faut pas humilier, mépriser la matière. Il faut lui faire comprendre qu'elle est l'esprit qui sommeille, qui s'ignore et qui attend son tour; la traiter comme une sœur qui deviendra princesse.

*
* *

Rassurons-nous, la mort ne peut rien nous réserver de plus fâcheux que la vie. Elle n'est qu'une vie sans malheurs, sans tristesse, sans souffrances. Où elle passe, tout peut être gagné, plus rien ne peut se perdre.

*
* *

Il est probable que les morts ne vivent pas seulement en nous, où leur survivance est certaine, mais encore en d'autres lieux. La mort est une vie qui change de place, une vie qui se rend ailleurs où elle trouvera un autre support physique. Mais a-t-elle besoin d'un support physique? Ce n'est pas certain. Quand nous croyons que l'esprit ne peut vivre hors de la

matière, indépendamment de la matière, c'est que nous perdons de vue que la matière et l'esprit sont deux aspects de la même substance, de la même existence, de la même énergie.

* * *

Il y a des heures dans la vie où il semble qu'on entende les premiers craquements de l'éternité.

* * *

Dieu ou l'univers. Le nom seul diffère. Que l'univers ait toujours existé ou que Dieu ait toujours existé, l'inexplicable est pareil. Que ce Dieu ait créé l'univers ou que l'univers existât en même temps que Dieu, que m'importe ? Je ne comprends pas, je constate, j'admets et je passe. Rien dans ma morale, dans le sens que je donne à ma vie, ne sera modifié. Je ne commence à discuter qu'au moment où vous me dites que vous savez exactement ce qu'est Dieu. Pourquoi, comment le savez-vous ? Parce que lui-même vous l'a dit ? Où ? Quand ? etc. Libre à vous de sortir

de la raison pour entrer dans la fable; mais permettez-moi de n'y pas entrer avec vous.

*
* *

La douleur, les souffrances, au contraire de ce qu'affirme une morale dérivée du christianisme, ne développent pas l'intelligence. Elles font peut-être réfléchir, un instant, ceux qui ne réfléchissaient jamais. Mais les autres n'ont pas besoin d'avoir mal aux dents pour rentrer en eux-mêmes, s'interroger, comparer, essayer de comprendre.

*
* *

Plus je m'approche de la mort, plus je la considère comme un événement qui n'aurait aucune importance s'il n'était le dernier.

Puisqu'il s'endort chaque nuit, pourquoi l'homme ne pourrait-il mourir plus d'une fois ?

*
* *

*« J'appelle en vain le jour et la mort je supplie,
Mais elle fait la sourde et ne veut pas venir. »*

(Vers dictés par Ronsard, le jour même de sa mort.)

* * *

Nous ne mourrons vraiment que lorsqu'en nous, nous avons tué tous nos morts. Et nous tuons nos morts quand nous ne sommes plus ce qu'ils furent.

* * *

Il est étrange et inquiétant de constater que la plupart des hommes sont inférieurs à leurs morts. Ces morts qui, presque toujours, partis d'assez bas, avaient, de génération en génération, monté jusqu'où ils se trouvaient en nous, voilà qu'à mesure que nous descendons, nous les faisons descendre avec nous. Quels morts laisserons-nous à nos enfants ?

Les seuls morts qui ne ressusciteront plus, sont ceux que nous tuons en nous. Ils sont perdus pour tous ; et ceux qui viendront après nous ne les retrouveront plus. Car l'homme qui a tué ses morts laisse entre les générations un vide que rien ne comblera.

*
* *

Si l'esprit, dans l'homme, l'emportait nettement sur la matière, il est probable que l'homme se volatiliserait. Ce qui ne veut pas dire qu'il périrait, se disperserait ou disparaîtrait. La mort, du reste, n'est peut-être que le triomphe de l'esprit sur la matière.

*
* *

Vivre dans le présent. Le présent a-t-il un visage ? Comment le voyons-nous ? Le visage de la vie se révèle-t-il seulement dans le passé et l'avenir ?

*
* *

Quand on commence à connaître l'influence qu'ont sur nos décisions le passé et l'avenir que nous portons en nous, on fait plus facilement son choix. Si je sens qu'une force, venue je ne sais d'où, veut me contraindre à faire ce que je n'approuve pas, j'interpelle le passé : « C'est toi, là-bas, du fond des âges, qui voudrais

m'entraîner, ou bien toi, de l'autre côté, du bout de l'avenir ? Je ne les écoute pas. Peu à peu, ils perdent l'habitude des mauvais conseils et je n'entends plus que les bons. Ils se trompent parfois, mais sont toujours honnêtes. Malheureusement, les mauvais conseils ont plus d'assurance, font plus de bruit que les bons.

* * *

Avec un peu d'expérience, d'attention, d'imagination, nous finirions par discerner assez nettement nos ancêtres et nos descendants. Nous les réunirions dans une sorte de concile intérieur, non plus instinctivement, mais sciemment. A droite, voilà les vieux, les passés. A gauche, voici les jeunes, les futurs. Nous leur exposerions nos tergiversations. Nous remarquerions, par exemple, que dans les questions d'intérêt, dans nos difficultés, nos pressentiments ou nos intuitions, scientifiques, mécaniques, artistiques ou pratiques, ce seraient presque toujours ceux de l'avenir qu'il faudrait consulter; et que, d'autre part, pour ce qui

concerne la morale, le devoir et l'honneur, il conviendrait d'écouter de préférence, les représentants du passé. Après ces délibérations que nous provoquerions de plus en plus facilement, nous constaterions que nous nous trompons moins souvent et que nous devenons plus sages que nous n'avions osé l'espérer.

*
* *

Notre vie intellectuelle et morale se développe grâce à deux opérations. Par la première, nous accumulons dans l'inconscient, toutes les acquisitions de la pensée, des sentiments, de l'expérience. Elles y mûrissent, y fructifient et s'incorporent à l'organisme. Par la seconde, nous ramenons à la hauteur de la conscience ce qui a mûri et fructifié, souvent depuis plusieurs générations, dans les fécondes ténèbres de l'instinct; et nous en faisons profiter la raison ou l'intelligence qui recommence la première opération, et ainsi de suite et indéfiniment, au bénéfice de la race future.

*
* *

Il est probable que l'humanité s'élèverait plus rapidement si ces deux opérations qui, aujourd'hui, ne se pratiquent qu'à notre insu et presque malgré nous, pouvaient être faites méthodiquement.

*
* *

Tous les hommes ont de bons et de mauvais instincts ataviques ou antégéniques, c'est-à-dire fournis par nos ancêtres ou nos futurs descendants. Si nous donnons la préférence aux mauvais, nous tournons mal et perdons notre vie. Mais la volonté intelligente qui doit guider notre choix, jusqu'à quel point est-elle influencée ou maîtrisée par ces instincts qu'il lui faut départager à chaque carrefour de notre route ? Est-ce un cercle vicieux ? En tout cas, c'est une grande partie de l'énigme du destin ; et cette énigme serait le plus souvent résolue en faveur du meilleur ou du mieux si notre volonté intelligente et morale était suffisamment cultivée.

*
* *

Le surnaturel n'est qu'un naturel plus profond, et par conséquent, moins facile à comprendre.

*
* *

Qui, parmi nos invisibles du passé et nos invisibles du futur, aurait donc intérêt à nous pousser vers le malheur ? Il est certain qu'il en est qui paraissent animés de mauvaises intentions. Mais pourquoi ? S'ils nous précipitent dans le désastre, n'en seront-ils pas victimes avec nous ? Il serait logique que les uns et les autres, des deux côtés de la barricade du présent, s'unissent pour nous défendre et faire notre bonheur qui, au fond, est encore et sera toujours le leur. On ne comprend pas. Agissent-ils comme ces millionnaires imbéciles qui prodiguent leurs millions à encourager, à subventionner ceux qui les leur enlèveront ? Continuent-ils à faire les bêtises qu'ils faisaient avant de mourir ou amorcent-ils déjà celles qu'ils feront après leur naissance ? Tout est

possible dès qu'il s'agit de l'homme; et leurs folies et leurs stupidités sont peut-être aussi normales dans le passé et l'avenir que les nôtres dans le présent.

Il est vrai qu'ils ne sont pas toujours responsables et que, bien souvent, nous appelons bonheur ou malheur ce qui n'est que le déroulement naturel et inévitable de la vie.

*
* *

Si l'homme avait été intelligent et raisonnable dès son apparition sur cette terre, à quels sommets ne serions-nous pas aujourd'hui? Faut-il croire qu'il y ait des sommets qui nous soient à jamais interdits? Mais par quoi ou par qui? Peut-être par nous-mêmes?

*
* *

Si l'univers pouvait être anéanti, rien n'existerait plus, direz-vous. Mais rien, ayant absorbé tout, deviendrait tout; et tout serait à recommencer. Un univers détruit serait simplement

différent en apparence de celui que nous connaissons.

* * *

Pouvons-nous imaginer un univers qui serait l'envers du nôtre ? Un univers où tout ce qui est positif deviendrait négatif, tout ce qui est lumière, ténèbre, ce qui est relief, creux, ce qui est rond, carré, ce qui est bonheur, malheur, et réciproquement, etc ? Au fond, ne serait-ce pas le même ? Nous ne pouvons rien nous représenter qui ne soit ce qui est. Comme des indigents qui se déguisent en rois de carnaval, mais restent indigents, nous modifions et transposons pauvrement ce que nous voyons.

* * *

Étrange imagination de l'homme. Il sait qu'il est petit, que l'univers n'a pas de bornes, qu'aucun au delà n'est possible, puisque cet au delà resterait toujours le centre de tout ; mais ne peut s'empêcher de rêver d'un monde d'où il pourrait s'évader. Pour aller où ? Est-ce grandeur d'âme, aspiration sublime,

mégalomane spirituelle, pressentiment de l'infini ? Pas du tout : simple stupidité.

*
*
*

Imaginez aujourd'hui votre paradis, rêvez-le aussi délicieux, aussi magnifique que possible. Supposez qu'un Dieu le réalise et vous y installez; vous en voudrez sortir l'année prochaine et voyager pour voir si ailleurs vous ne seriez pas mieux.

*
*
*

Si Dieu n'existait pas, nous dit-on; il faudrait l'inventer. Il serait plus vrai de dire que s'il n'existait pas, nous n'existerions pas non plus. Il faut que tout ait existé depuis toujours pour que nous puissions exister une seule minute aujourd'hui.

*
*
*

N'oublions jamais que notre cerveau est un organe double. Il a deux lobes qui, à l'état normal, fonctionnent plus ou moins d'accord, comme nos yeux et nos oreilles, mais qui

peuvent être dissociées. Ajoutez-y le système nerveux sympathique sur lequel nous n'avons aucune prise et nous voilà trois, sans compter les innombrables invisibles, pour mener à la mort, aussi misérablement que possible, le drame de notre existence.

* * *

Connais-toi toi-même, c'est-à-dire connais ton ignorance.

* * *

Par rapport à Dieu, nous devons être ce qu'est, par rapport à l'homme, le pourceau. Qu'on lui noue une corde à la patte de derrière, immédiatement il veut aller en avant; qu'on lui noue la corde à la patte de devant, à l'instant il veut aller en arrière.

* * *

De même que nous avons récemment découvert et appris à discipliner, à asservir et à utiliser un certain nombre de radiations invi-

sibles, il est permis d'espérer que nous parviendrons un jour à asservir et à utiliser les forces et les connaissances accumulées dans nos cellules ataviques et antégéniques. Il est probable qu'à partir de ce jour, toute notre morale, toutes nos responsabilités, toutes nos espérances, seront, de fond en comble, bouleversées.

*
* *

Ne prions pas *pour les morts*. Ne renversons point les rôles et les devoirs. *Prions les morts*. Ils ont à nous donner beaucoup plus que nous n'avons à leur offrir.

*
* *

Si Pascal avait eu le temps de mener à bien la grande apologie qu'il ébauchait, il est probable que personne ne la lirait aujourd'hui. Il aurait dû sacrifier à l'ambiance grisâtre d'un traité méthodique, aux nécessités du style interstitiel, au tissu conjonctif, tous les raccourcis, tous les traits de génie, tous les éclairs, tous les coups de foudre qui font de ses *Pensées*,

l'un des plus grands livres de l'humanité. Bien des livres sont mort-nés, parce que leurs auteurs eurent le loisir de les achever et de les mettre au point.

*
* *

A cause que nous vivons, nous croyons jouir de la vie. Mais d'abord, combien d'heures dans l'année en jouissons-nous réellement ? D'autre part, nous nous imaginons que c'est le plus grand bien qu'on puisse découvrir dans l'univers. Est-ce tout à fait certain ? Qui nous dit que les morts, qui probablement ne meurent pas, ne sont pas plus heureux que nous ? En tout cas, ils n'ont plus rien à craindre. Et s'ils ne savent même pas qu'ils sont heureux, n'est-ce pas le seul bonheur qui puisse être éternel ?

*
* *

Les morts voudraient-ils ressusciter ? Pourquoi ? A quoi bon ? Qu'y gagneraient-ils, puisqu'ils ne sont pas morts et qu'en tout cas, ils vivent encore en nous ? (Mais savent-ils

qu'ils y vivent?) Ils ne sont plus responsables, ils ne peuvent plus souffrir. Tous les maux de la terre retombent sur ceux qui les remplacent. Quant aux joies, ne suffit-il pas de les avoir connues comme ils les connurent pour ne pas les regretter sérieusement ?

* * *

Si après la mort, nous continuons de vivre comme de purs esprits — ce qui est possible bien que nous ne puissions nous le représenter — passerons-nous notre éternité à flotter parmi les magnificences sidérales, serons-nous curieux de visiter les mondes et d'aller voir ce qui se passe au fond d'astres où la température atteint des milliers ou des millions de degrés ? Je ne le crois pas. Tout cela n'est qu'une pincée de matière dans l'infini. Nous nous intéresserons à autre chose dans des régions spirituelles. Mais à quoi ? Tant que nous serons sur cette terre, nous ne pourrons nous en faire aucune idée. Mais ce n'est pas une raison pour n'y jamais penser.

* *
* *

Supposons que l'esprit de Platon, de Newton, de Pascal, leur survive, continuera-t-il d'évoluer, de se développer ? Que serait un esprit qui n'évoluerait plus ? Ne serait-il pas un esprit mort ? Mais l'esprit de Newton, devenu fou avant la fin de sa vie, était déjà mort avant que le corps mourût. Quant à Pascal, encore que le fameux abîme du pont de Neuilly « n'appartienne pas à l'histoire », comme l'affirment les encyclopédies, son équilibre mental ne semble pas avoir été, jusqu'à la fin, inébranlable. On n'a pas de détails sur la vieillesse de Platon. Mais la liste serait longue de tous les génies qui sombrèrent dans la démence ou le gâtisme. N'affirmons pas témérairement que l'esprit qui n'a pu résister aux petits chocs de la vie surmontera l'effroyable secousse de la mort. Il est possible que, débarrassé du corps qui l'affolait, il en émerge pur et intact ; mais il est également possible qu'il disparaisse avec lui.

* * *

Pourquoi la Nature a-t-elle créé tant d'animaux qui, manifestement, ne sont pas dignes de vivre ? Quelle était son idée ? Mais la Nature a-t-elle des idées ? Si elle n'en avait pas, en aurions-nous ?

* * *

Les événements futurs nous paraissent toujours indéterminés, mais en fait ne le sont jamais puisque le futur, sur le plan éternel qui est le seul absolu, par conséquent le seul réel, ne peut exister et que tout est, quelque part, dans le présent.

* * *

Ne désespérons jamais, sinon il faudrait admettre que l'univers fut créé par une puissance ennemie de Dieu (c'est-à-dire de ce qui est, car Dieu *est ce qui est*), une force diabolique, démoniaque, mauvaise, négative, en

d'autres termes par le non-être, qui ne peut exister et, à plus forte raison, créer qu'à condition de n'exister point et de se détruire avant que d'avoir été. Cette puissance négative ne pourrait vouloir que le néant ou le malheur de tout; mais le malheur de la plus infinitésimale partie de ce tout ne saurait être que son propre malheur éternel, lequel, à son tour, ne saurait être que l'éternel néant, essentiellement impossible puisque nous sommes ou fûmes hors du néant, ne serait-ce ou n'eût-ce été qu'un instant. Or, un instant d'existence anéantit le néant dans le passé comme dans l'avenir et représente l'éternité qui n'a pas commencé et qui ne finira jamais et tout ce qu'elle contient.

Le seul fait d'être implique d'avoir été, d'être toujours, car il est aussi impossible de se représenter le commencement de l'être que d'en imaginer la fin. Que serait le commencement de l'être? La sortie de rien? Et sa fin? La rentrée dans rien? Essayez de vous le figurer, vous n'aboutirez qu'à ce qui ne peut exister.

*
* *
*

Fortune, infortune, inégalités, injustices du destin chez les hommes, les animaux, les plantes et même les rochers.

J'ai connu douze jeunes cyprès de même âge, de même taille, achetés le même jour, chez le même horticulteur. Six furent plantés chez moi, presque au bord de la mer (à tort, mais le paysage l'exigeait) dans une terre pierreuse. Tourmentés par le vent, brûlés par l'embrun, deux d'entre eux renoncèrent à vivre. Les quatre autres, rabougris, appauvris, grisonnants, haillonneux, se maintinrent comme ils purent, sans se plaindre, car rien ne se tait plus fièrement qu'un arbre.

Leur six frères du même lot, qui eurent la chance d'être choisis par mon ami, logés au creux d'un vallon tiède, entourés d'un magnifique jardin où la brise ne passait qu'en repliant ses ailes, les racines plongées dans un humus moelleux, profond, arrosé d'eaux vives, connurent l'inimitable sort des arbres bienheureux. Je les revis cinq ou six ans plus tard.

Trois fois plus hauts que les miens, d'un vert lisse, lustré, touffu, presque tendre, ils balançaient leurs fuseaux vers le ciel dans un tel élan d'allégresse qu'on ne pouvait s'empêcher de sourire en les voyant heureux. On prenait part à leur bonheur comme si l'homme se souvenait d'avoir eu la même origine ou sentait confusément qu'il est encore pareil à eux dans les profondeurs de son inconscient, dans l'arbre, entre tous mystérieux, du grand sympathique.

Et voilà l'image d'une injustice aussi inexplicable que celles qui nous accablent et nous déconcertent. Il ne suffit pas d'être innocent, de se tenir immobile et de se taire pour y échapper.

*
* *

Tâchons de comprendre que rien n'existe dans le temps, mais que tout existe en même temps; ou plutôt que le temps n'existe pas. Il est, au demeurant, très difficile de nier le temps sans se servir de mots qui semblent le créer.

Tout est dans l'éternité, dans le présent,

dans le maintenant, dans le *Nunc et Semper*, dans une seconde, toujours la même, aussi immobile que l'espace ou l'infini. L'éternité n'est que l'espace, ou ce que nous croyons voir de l'infini, considéré sous le rapport de la durée, qui n'est elle-même qu'une chimère à face humaine.

A la rigueur, nous comprenons que l'infini soit immobile. Nous ne voyons pas comment il pourrait se mouvoir, puisque ce serait se déplacer dans un autre infini et que deux infinis n'en peuvent former qu'un. Nous croyons voir le temps se déplacer dans l'éternité comme les astres dans l'espace. Mais le temps n'est que l'ombre imaginaire de ces astres sur l'écran d'une dimension qui n'existe qu'à cause d'une infirmité de notre intelligence. Cette intelligence appelle éternité la face de l'infini qu'elle a le plus de peine à comprendre puisqu'il s'agit d'une face chimérique.

L'éternité contient l'espace infini, comme l'espace infini contient l'éternité. Instant ou étendue sans commencement ni fin. Voilà Dieu ou l'univers.

*
* *

Tout a toujours été. Mais pourquoi quelque chose est-il ? Et si tout est, pourquoi tout n'est-il pas heureux ? Voilà les trois points capitaux de l'énigme.

*
* *

La nature qui a épargné à la plante l'horrible système digestif et intestinal, a-t-elle cru progresser en l'infligeant plus tard à tout le règne animal, depuis l'insecte jusqu'à l'homme ?

*
* *

Supposons les grands arbres doués d'une intelligence analogue à la nôtre — ce qui n'est pas impossible et existe peut-être sur d'autres mondes — quelle serait la psychologie de cette humanité à jamais condamnée à l'immobilité ? Que feraient, que penseraient Philémon changé en chêne, Baucis en tilleul et Daphné en laurier ? Comment comprendraient-ils, accep-

teraient-ils la vie et quels seraient leurs dieux ? Car c'est par le choix du dieu ou de Dieu que se résolvent, dans le silence, les grands problèmes.

*
* *

Par suite de quels malentendus, de quelles aberrations, les peuples qui mènent le monde sont-ils, presque tous, dominés par les plus médiocres des hommes, par des *minus habentes*, par des dégénérés qui ne voient pas plus loin que le bout de leur mangeoire ? Assurément, la guerre qui a fauché les élites y est pour beaucoup. Presque tous les déchets survécurent ; ces déchets élisent des déchets, nous n'avons pas encore payé la rançon de la folie collective et cette rançon est si lourde que nous nous épuisons à la verser ; mais cela ne suffit pas à expliquer complètement l'infériorité, également collective, d'à présent.

*
* *

Ne dites pas que le passé, l'avenir et tout le reste, matière, esprit, destinée, ne peut

s'entasser dans une sorte de tétard microscopique dont plusieurs milliers ne pèsent pas un milligramme. L'expérience de toutes les vies prouve que tout s'y cache, s'y accumule depuis toujours. Tout insensé que paraît le phénomène, c'est un fait incontestable, devant lequel il faut bien s'incliner. Il n'y a pas, en physiologie, de certitude plus grande que celle-ci. Incroyable miracle, si l'on veut, mais auquel il est impossible de ne pas croire, comme on croit, sans y rien comprendre, au miracle de la lumière solaire.

*
* *

Si Dieu créa l'univers, l'univers a un commencement. Mais Dieu qui le créa n'en a point. L'inexpliqué, l'inexplicable sont reculés d'un cran mais restent exactement pareils. Pourquoi choisir ceux du second cran ?

*
* *

N'oublions jamais que l'invisible est roi de tout ce que nous voyons.

*
* *

Pensez aux morts absorbés par la terre depuis la naissance de l'homme. Quelles foules, quelle puissance accumulées qui devraient tout surmonter, renverser tous les obstacles et venir à notre aide ! Quel poids de chairs et d'esprits presque égal à celui de la terre !... Rien n'a jamais bougé. Aucun frisson n'est sorti de ces masses. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils ont pu faire, c'est en nous qu'ils le font, c'est en nous qu'ils l'ont fait, parce que c'est nous qui le faisons.

Si ces morts ne survivent pas ailleurs, ils ne sont plus ; et s'ils survivent, ils ne sont pas morts. Il est donc vrai qu'il n'y a pas de morts ? Ils n'ont jamais pu séjourner qu'en nous et s'y trouvent aussi vivants que nous. Où iraient-ils, où seraient-ils ? Ils ne l'ont jamais fait connaître, mais ne cessent de se manifester en nous. La mort serait donc rayée de nos pensées ? Il ne resterait que la vie ?

*
*
*

S'il y avait eu un prophète véritable, n'est-il pas probable qu'il aurait tout vu, tout su et nous aurait tout appris, en telle sorte que nous ne serions plus hommes ?

Il est vraisemblable que celui qui verrait quelque chose verrait sinon tout, du moins certaines choses qui lui apprendraient à voir plus outre.

Il est du reste étonnant qu'il n'y ait pas eu de prophètes, attendu que le futur doit être étalé devant nous comme le présent et le passé. Il n'y aurait qu'à le lire si nous avions des yeux adaptés au temps ou plutôt à l'éternité.

Cela n'a été, jusqu'ici, donné à aucun homme; car il faut, à cause d'interpolations incontestables et d'anticipations *post factum*, étrangement se méfier des grandes prophéties juives qui sont les seules que nous connaissons. Depuis, nous n'avons eu que des vaticinateurs du genre Nostradamus, discutables ou suspects.

* *

Le Totémisme, tel que l'entendaient ses adeptes les plus intelligents, notamment les Égyptiens, partait d'une idée très juste, à savoir que, si l'individu est mortel, l'espèce à laquelle il appartient est — du moins en apparence et provisoirement — impérissable. L'individu jouissait ainsi d'une sorte d'immortalité par substitution ou procuration, dont il s'habituaît à se contenter. Nous voyons ainsi que toute croyance ou tout acte religieux, (même quand il s'agit des religions les plus hautes qui sont l'orgueil du genre humain), selon l'angle sous lequel on les considère est tout ensemble ingénieux, respectable et plus ou moins absurde.

* *

La seule prière digne de l'homme, la seule qui ait quelque chance d'être exaucée, c'est la recherche, l'étude passionnée de l'inconnu.

*
* * *

Qui de nous n'a frôlé la mort ? Pour moi, dans mon enfance, je crois l'avoir vue d'aussi près qu'il se peut, sans être sa proie... J'espère la retrouver aussi clémente, aussi prompte, aussi douce.

Notre maison de campagne à Oostacker, où nous passions sept ou huit mois de l'année, était située le long du canal de Terneuzen qui relie le port de Gand à l'estuaire de l'Escaut, en Zélande. De ce canal à peu près rectiligne, large d'une centaine de mètres et ombragé de vieux ormes, le jardin n'était séparé que par le chemin de halage. Attirés par l'eau, comme tous les enfants, nous rôdions sans cesse au bord de la nappe liquide qui représentait l'infini et baignait pour ainsi dire le seuil de notre porte. Une après-midi de juillet, ma sœur, mon frère et moi y prenions nos ébats en compagnie d'un ami de mon âge. J'étais l'aîné de la bande. J'avais dix ou douze ans. Je nageais passablement. Mon ami beaucoup mieux. Quant à ma sœur et à mon frère, ils

barbotaient parmi les roseaux de la berge. M'aventurant assez loin de cette berge, je suis pris d'une crampe, pousse un cri et coule à pic. Mon ami se précipite à mon secours. Sous l'eau, je saisis sa jambe, la tire à moi, sens que tout cède et la lâche. Avais-je l'obscur pensée qu'il était inutile d'entraîner mon ami dans la mort ? Si improbable que ce soit, je le crois. En tout cas, j'ai l'idée de regagner la rive en rampant le long de la pente ; puis tout s'effondre, s'abolit, je perds connaissance et ne sais plus ce qui se passe.

Mon père, du haut d'une tour en construction dont il voulait orner sa maison, entouré de charpentiers et de maçons, voit se dérouler le drame et s'écrie : « Il se noie!... — Pas du tout, dit un maçon, vous voyez bien qu'ils jouent! — Non, non, il se noie!... » Il s'élance pour descendre. Un jeune charpentier, plus agile, le devance. Il n'y avait pas encore d'escalier, mais une complication d'échafaudages, d'échelles, de paliers. Le charpentier se jette dans le canal, m'agrippe et me ramène sur la rive. Je reviens à moi dans mon lit, étonné, un peu malade, ayant avalé et rendu pas mal

d'eau; mais pour le reste en assez bon point.

Je fus donc à peu près mort. Je crois que si je l'avais été tout à fait, je n'aurais pas éprouvé autre chose. J'avais franchi la grande porte sans m'en apercevoir. J'avais vu, un moment, une sorte de ruissellement prodigieux. Aucune souffrance, pas le temps d'une angoisse. Les yeux se ferment, les bras s'agitent et l'on n'existe plus.

Est-ce cela la mort ? Pourquoi pas ? Ou bien y a-t-il autre chose après la perte totale de la conscience ? Que voulez-vous qu'il y ait ? La conscience, c'est notre moi. Elle perdue, que reste-t-il ? Il faudrait qu'elle se réveillât sous une autre forme. Est-ce possible sans le corps ? Question fondamentale à laquelle on n'a pas encore répondu.

*
* *

Prenons à peu près au hasard, n'importe quel insecte, ou, plus généralement, si vous le préférez, n'importe quel phénomène biologique. Profitons, par exemple de la belle étude que Jean Rostand vient de consacrer aux Odonates, pour admirer l'effarante complication

de l'appareil visuel de notre vulgaire libellule. Nous avons tous constaté qu'elle possède d'abord, de chaque côté de la tête, deux magnifiques yeux proéminents, composés, selon l'espèce, de dix, vingt ou trente mille yeux élémentaires ou ommatidies, qui assurent la vision lointaine et de trois petits yeux simples ou ocelles, qui ne servent qu'à la vision proche. Entrer dans les détails du fonctionnement des ommatidies, des ocelles et de la vision mosaïquée qui déconcerte encore les spécialistes, nous entraînerait trop loin. Ces détails sont à la disposition de tout homme de bonne volonté.

Admirons ensuite la perfection technique de son appareil de locomotion aérienne. Jean Rostand fait très justement remarquer que si l'homme réussissait à fabriquer une machine aussi économique que la « machine libellule », il suffirait d'un moteur de quatre chevaux pour enlever une centaine de kilos.

Voyons aussi le bizarre agencement du système génital où le pénis est placé à une grande distance du réservoir séminal, en telle sorte que le mâle pour accomplir l'acte d'amour doit commencer par se féconder lui-même,

ayant imaginé bien avant l'homme, une espèce de fécondation artificielle que pratiquent également certaines araignées qui pompent d'abord leur semence à l'orifice séminal, la projettent ensuite sur une petite toile spécialement tissée à cet effet et la boivent à l'aide du palpe sexuel, organe fécondateur placé près de la bouche.

Observons la même libellule à l'état de arve. Elle a agencé un appareil préhensif d'une conformation si extraordinaire que, comme le dit Jean Rostand, « on n'en trouve pas d'équivalent dans tout le règne animal ». On l'appelle « le bras mentonnier » ou « le masque ». C'est un véritable bras articulé qui est en même temps l'épervier du pêcheur ou le filet du rétiaire. Il est replié contre le thorax et couvre presque la totalité du visage. Lorsqu'une proie passe à portée, il se déclenche et se déploie avec une rapidité extraordinaire, la saisit et la porte à la bouche.

Ajouterons-nous que, faisant preuve d'une originalité excessive, elles logent leurs branchies dans un rectum à 24.000 papilles ? Quant aux excentricités de son système digestif avec ses dents inutiles et ses membranes détachables

où, à chaque exonération, elles enveloppent soigneusement, dans un petit sac bien fermé, bien étanche, les résidus alimentaires; elles semblent une gageure carnavalesque qui déconcerte toutes les lois habituelles de la physiologie.

Le plus curieux c'est que ces trouvailles biscornues sont admirablement étudiées, merveilleusement mises au point et fonctionnent aussi impeccablement que les dispositifs les plus simples, les plus normaux.

Observons, en outre, que de la plupart de ces inventions larvaires, plus ou moins géniales, il ne reste pas trace chez les adultes après les dernières mues (il y en a douze ou quinze chez les Odonates). C'est donc une dépense purement somptuaire, un effort prodigieux dans le vide, un coup de génie provisoire qui devient tout à fait inutile.

Sans aller plus avant, on se demande avec stupéfaction qui donc imagine tout ceci. On se demande à qui on a affaire. Est-ce un ingénieur, un médecin, un chirurgien, un physicien, un chimiste, un charlatan, un mécanicien,

un horloger qui s'amuse ? Joue-t-il ainsi comme un enfant, pour rien, pour multiplier des expériences cent fois faites et toujours superflues ? Est-ce pour le plaisir ou la douleur, cette douleur que tout le travail de l'homme, depuis qu'il existe, n'a tendu qu'à diminuer ? Est-ce afin de passer le temps ? Il n'a donc pas d'occupations plus sérieuses ? Est-ce afin de s'instruire ? Mais où voit-on qu'il ait profité de ce qu'il apprend ? Qui n'a l'impression que dans la plupart de ces miracles déraisonnables, un esprit moins puissant, moins fécond, moins subtil, mais plus simple, plus heureux, aurait fait beaucoup mieux, aurait trouvé des solutions plus nettes, plus promptes, plus logiques et débarrassées de ces complications injustifiables, presque toujours cruelles ou, à tout le moins, désagréables ?

Et si le génie universel, le génie de la vie, la nature, Dieu, ou ce qu'il vous plaira, ne l'a pas fait, qu'est-ce que cela signifie ? Ne savait-il pas encore ce qu'il faisait, où il allait ? S'il ne savait pas tout, comment savait-il quelque chose ? Où puisait-il ce qu'il savait ? Il n'est donc pas le génie universel et éternel qui doit

tout connaître depuis toujours, *mais seulement le génie de la Terre*, ce qui serait assez grave, car nous serions isolés du reste de l'univers. Comment s'en assurer, puisque l'intelligence qui le critique, c'est à lui que nous la devons, et qu'elle ne peut nous rendre et nous apprendre que ce qu'il y a mis ?

L'univers prodigieusement intelligent, manquerait-il de bon sens ? Nous avons déjà constaté qu'il manque de justice, de pitié, de bonté. Aurions-nous inventé ces notions ? Seraient-elles contraires aux grandes lois ? Mais de qui, sinon de lui, pourrions-nous les tenir ?

Il importe d'être fixés, de connaître approximativement la psychologie du génie souverain. Ne croyons pas que ce soient de vaines questions. La réponse, si nous pouvions l'atteindre ou l'entendre, nous plongerait-elle dans le désespoir ou la joie ? Tout cela nous regarde de très près, nous touche dans la chair et l'esprit, s'étale devant nous comme s'il s'agissait de nous seuls ; puisque jusqu'ici, semble-t-il, nous sommes seuls à pouvoir juger et critiquer, sans la comprendre, la grande

puissance qui nous créa, en même temps que ce qui nous entoure.

Comprendre, commencer de comprendre quelque chose, c'est tout ce que nous demandons.

* * *

L'Univers, le Temps, l'Éternité, l'Espace, l'Infini, Dieu, ne sont jamais, ne peuvent jamais être pour nous que ce que nous en pensons. Ce que nous appelons objectif, c'est-à-dire ce qui est dans l'objet, n'existe pas pour nous. Nous ne possédons que le subjectif, c'est-à-dire ce qui est en nous, ce que l'objet devient en nous. C'est pourquoi, tout ce que nous disons, tout ce que nous pensons, n'a aucune importance extérieure, ne touche, ne regarde, n'intéresse que nous.

* * *

Tout est depuis toujours, répétons-le sans cesse, puisque c'est le commencement de toute vérité. Il ne pourrait y avoir du nouveau que

s'il sortait du néant. Mais le néant n'eut jamais d'autre existence que son impossibilité.

* * *

Ce qui est souvent plus important que les paroles, c'est le silence qui les entoure. On ne parle à Dieu qu'en se taisant, disent les mystiques.

* * *

Si la vie est un rêve, la mort est le réveil. C'est vrai sans doute, mais le réveil dans une réalité que nous ne connaissons pas comme nous connaissons le rêve où nous sommes ? C'est le grand secret de la mort.

* * *

Le vide interstellaire occupe à peu près la totalité de l'infini. Est-ce le vide ? Il aspirerait, il volatiliserait tout. Il se remplirait de tout ce qu'il rencontrerait. Pour qu'il n'absorbe pas tout, il faut qu'il soit aussi plein, aussi

consistant, aussi résistant. aussi réel que ce tout ou qu'il soit autre chose.

* * *

Si le créateur ne pouvait prévenir, éviter, empêcher l'injustice, le malheur, la douleur pourquoi ne s'est-il pas abstenu ? Pourquoi nous a-t-il donné des nerfs qui ne servent qu'à souffrir ? Était-il obligé de créer ? Et si tout avait été créé depuis toujours, la question reste la même. « Toujours » aurait les mêmes responsabilités et devrait répondre aux mêmes questions que le Créateur.

* * *

Si rien n'existait de tout ce que nous voyons, sentons, entendons, ce ne serait pas le vide ou le néant ; mais autre chose pour quoi nous n'avons pas encore de nom et qui, probablement, existe ailleurs et peut-être en nous et autour de nous sans que nous nous en doutions.

*
* *

Représentons-nous la famille de la Conscience, notre mère à tous. Elle tient par la main sa petite-fille, la Métaconscience, assez insignifiante, dont on ne parle pas encore; et la Paraconscience, trop jeune aussi, qui ne pense qu'à vagabonder le long de la route. L'Hyperconscience, assez vaniteuse et toujours énermée, est restée à la maison. Elles portent toutes trois des noms prétentieux et mal composés, puisque le grec s'y mêle au latin; mais si on les appelait autrement on ne les reconnaîtrait point et elles-mêmes ne sauraient pas qu'elles existent.

Mais voici la Subconscience ou la Subliminale, parfois plus grande et toujours plus sérieuse que sa mère. Elle ne sourit, ne plaisante jamais. Elle est très discrète, très silencieuse, très active, très vigilante et accomplit toutes les besognes utiles, tous les travaux indispensables, sans rien dire. Elle sait beaucoup de choses dont sa mère n'a pas la moindre idée, et ne parle qu'à voix basse, de préférence

la nuit, ou lorsqu'on apprend à l'interroger d'une certaine façon qui la met en confiance. Elle ne se trompe pas, mais ne dit jamais tout ce qu'elle sait. On se demande pourquoi. Elle a une mémoire qui porte loin dans le passé et des yeux qui regardent fort avant dans l'avenir. On écoute rarement ce qu'elle murmure.

Enfin, voici l'Inconscience, la plus grande des filles, à moins qu'elle ne soit la mère de la mère, toujours voilée de voiles transparents qui la rendent invisible; dont on ne sait rien sinon qu'on n'existe plus quand on la connaît. Elle détient probablement tous les secrets de la famille, mais nul, jusqu'ici, n'entendit le son de sa voix.

*
* *

Le Temps tue la Mort, ou du moins les effrois de la mort. Un mort âgé de quelques années, ne nous inspire plus aucune crainte et nous ne pensons plus à le pleurer. Il devient une vieille connaissance. Ce qui est mort disparaît et n'est plus que le souvenir de la vie. Ce que nous appelons nos morts ne sont que des

vivants dont nous nous souvenons. Même quand nous les vîmes sur leur lit funèbre, comme j'y vis ma mère et mon père, nous ne les voyons jamais morts, maist oujours vivants. On dirait que le souvenir fuit la mort, qu'il ne veut, qu'il ne peut pas vivre avec elle.

Le Temps est le maître de la Mort qui n'essaie pas de lui résister. Il l'efface, l'annule, l'anéantit, fait qu'elle n'existe plus, qu'elle n'exista jamais. Que sont toutes les morts, tous les morts devant lui ? Interrogez les siècles, il n'en reste que le souvenir de la vie.

La Mort, si terrible de près, lorsqu'on l'a sous les yeux ; au bout de quelques semaines, quand on ne la voit plus, n'a plus d'efficace. Elle efface les regrets, essuie les larmes et les transforme en souvenirs. Elle n'attaque pas directement les souvenirs, mais les déplace, les fait descendre en une région plus noble et plus secrète où ils apprennent à prendre part à une vie qui n'aura plus de fin, puisqu'elle sera transmise à tout ce qui nous survivra. Le Sablier et la Faux sont inséparables et devraient marquer de leur signe, toutes les demeures humaines.

*
* *

Puisque les morts ne disent rien, ne se lèvent pas, ne sortent pas de leurs cimetières, c'est qu'ils sont satisfaits, ou bien qu'ils sont ailleurs ou qu'ils n'existent plus. De toutes façons, il n'y a plus de douleurs, de regrets, de malheurs dans les tombes. Il n'y a que ce que nous y mettons.

*
* *

La notion de la mort est le premier, le plus impardonnable contresens que nous faisons en essayant de traduire le livre de la nature. Il est vrai que nous n'avons pas encore trouvé l'interprétation authentique et définitive de n'importe quelle page de ce texte difficile.

*
* *

Du jour où nos parents sont morts, il n'y a plus rien entre nous et l'inconnu. Nous nous sentons exposés sans défense non seulement

aux dangers de cette terre, mais surtout aux dangers invisibles d'un autre monde. Nous sommes au premier rang en face de la mort et de ce qui l'escorte; nous sommes nus devant l'éternité.

* *

On arrive à la mort sans savoir qu'on y est. Ce n'est pas elle qui vient à nous. Elle ne bouge pas. C'est nous qui allons à elle, en nous efforçant d'oublier que nous ne pouvons aller ailleurs.

* *

Mourir ce n'est pas ne plus être, mais ne plus être ce que nous sommes en ce moment; c'est être autre chose que nous ne connaissons pas encore.

On n'ose y penser quand on la craint, et on ne la craint plus quand on prend l'habitude d'y penser.

Pourquoi rentrer, non pas dans le néant qui n'existe point, mais dans la vie universelle ou dans l'éternité ou l'infini, ne serait-il pas la même chose que de rentrer en Dieu? Si vous

croyez que ce n'est pas la même chose, c'est que votre Dieu est encore un homme.

* * *

Chaque homme n'a que le Dieu qu'il mérite. Tous les malheurs que votre Dieu vous envoie, c'est vous qui les avez pensés.

* * *

Le jour où nous saurons ce qu'est Dieu, nous serons Dieu nous-mêmes.

* * *

L'éternité c'est le temps immobile dans l'espace qui ne peut pas bouger parce qu'il est infini et ne peut donc se déplacer, puisqu'au-dessus, au-dessous et autour de lui, il n'est rien qu'il ne soit déjà.

Jusqu'à notre mort, c'est du reste en nous seuls que se trouvent le temps et l'éternité, l'espace et l'infini.

* * *

Si Dieu est en nous comme le disent les mystiques, pourquoi n'en sort-il pas quand nous le dégoûtons ? Et que devient un homme que son Dieu a quitté ?

* * *

Qu'entendrions-nous si les planètes et les étoiles n'étaient pas silencieuses ? Quel bruit font les mondes en traversant l'éther ? Les purs esprits s'ils existent, peuvent-ils le percevoir ? Pourquoi d'autres oreilles que les nôtres ne l'entendraient-elles point ?

* * *

Ce n'est pas la Terre, mais le Feu, l'esprit de la terre le plus proche de notre esprit qui, à la fin de notre vie, est digne de nous rendre invisible.

Être invisible, est-ce dire que nous ne serons plus parce que nous serons partout ? Pour

quelques-uns ne sera-ce pas commencer d'exister ? Les chances seront-elles aussi inégales que dans le visible ? L'invisible ne s'étend-il pas bien plus loin que le visible dans l'espace et le temps ? Est-il aussi injuste que le visible ? Est-il soumis aux mêmes lois ?

*
* *

Nous n'avons encore rien trouvé pour consoler ceux qui pleurent une mère, un enfant, une femme, un ami. Nous n'avons rien à leur dire qui ne soit misérable. Mais le temps les console sans parler. Ne pouvons-nous faire ce qu'il fait, en attendant que nous ayons trouvé le mot qui séchera les larmes ? Que fait le temps pour consoler ? Rien. Il passe en silence et c'est assez.

*
* *

Ce n'est pas chez les morts que nous trouverons les secrets d'outre-tombe. Malgré l'amour et les promesses des mères, des amants, des enfants, ils n'en ont pas livré un seul. Ces

secrets n'existent-ils que dans notre imagination ? Ou sommes-nous incapables de les entendre, de les comprendre ? Mais est-il possible qu'existe un secret dont nous n'ayons même pas la moindre idée ? Est-ce celui des grandes initiations : ténèbres, rien parce que tout ?

* * *

Si vous ne savez rien, vous n'avez rien à me dire. Pourquoi écrivez-vous ? Je peux toujours vous dire pourquoi je ne sais rien. A mesure que nous croyons apprendre, creusons d'autant notre ignorance.

* * *

Rien est impensable et du reste absurde puisqu'il suffit que nous existions pour qu'il n'existe plus. *Tout*, quoique infini et irréprésentable, ne répugne pas à notre imagination. Nous sommes donc contraints de choisir *Tout* ; et de ce choix découle le reste.

Vous ne pouvez imaginer *Rien*, qu'à condi-

tion de ne rien imaginer. Et ne rien imaginer, c'est ne plus imaginer. Tout ce que vous pourrez vous représenter sera du blanc, du noir, du vide, du transparent, mais sera toujours quelque chose.

*
* *

Nos rêves nocturnes nous montrent que notre vie intellectuelle et morale peut obéir à des lois totalement différentes de celles qui nous gouvernent durant le jour. Et si les rêves continuaient sans réveil durant un certain nombre d'années, nous trouverions ces lois nocturnes tout aussi raisonnables, tout aussi respectables que les nôtres. Nous les étudierions, nous les codifierions et, ne connaissant qu'elles, nous en serions, somme toute, fort satisfaits, convaincus qu'il n'y a pas mieux dans l'univers et que nous occupons les plus hauts sommets de l'intelligence cosmique. Toutes nos lois morales et sociales ne sont que la codification de nécessités qui ne nous semblent justes et logiques que parce qu'elles sont inéluctables.

* * *

Combien d'hommes meurent sans être nés ?

* * *

Il est des jours où nous croyons que tout veut notre perte, nous attaque, nous trahit, où les êtres et les choses se donnent le mot, se concertent, se liguent pour nous accabler, où la fatalité semble nous remarquer, fondre sur nous comme elle fondit sur Job, et déchaîner, dans le même moment, tout ce qui peut pousser un homme au désespoir. Illusion. Rien ni personne ne s'intéresse particulièrement à nous pour le bien ou le mal. Tout nous ignore. Le monde et ce qui nous entoure sont pareils à ce qu'ils furent toujours. Les gens et la nature n'ont pas le temps de s'occuper de nous. Il n'y a qu'une neutralité, une indifférence générales où chacun n'a souci que de soi.

C'est en nous seuls qu'il y a changement. Nous n'y voyons plus clair ou sommes plus

sensibles parce que nous sommes plus faibles ou, comme disent les médecins, en état de moindre résistance. C'est notre attention qui diffère. Laissons passer l'orage intérieur, et nous reverrons le ciel gris de la vie quotidienne.

*
* *

Parallèlement, il est des heures où nous nous sentons entraînés par un heureux destin; où tout vient au-devant de nous apporté par des fées ou des anges. Est-il vrai que ces heures ou ces jours bienheureux seront bientôt compensés par des malheurs équivalents ou plus lourds, car le malheur semble toujours plus lourd que le bonheur? Il est certain que tout finit mal en un monde où la mort est regardée comme le plus grand des maux. Mais on voit trop souvent, dans ce monde sans justice, que le malheur, par de nouveaux malheurs, se paie plus cher que le bonheur.

*
* *

Ce qui brise dans les grands échecs de la vie — et qui n'en a connu? — c'est bien moins

leurs conséquences matérielles, parfois très graves, que l'infidélité de notre destin. Il nous a trahis devant l'ennemi. La foi que nous avons en notre étoile est ébranlée; et cette étoile n'aura plus le même éclat, ne se trouvera plus à la même place dans notre ciel.

* * *

Qui connaîtra l'histoire de ceux qui ne sont pas nés ? Sur un million de germes qui périssent dans les gaspillages insensés de la nature, un seul voit la lumière du jour. A chaque génération, des milliards d'individus qui auraient pu se vêtir de chair, qui attendaient, qui existaient déjà, n'ont pas fait leur apparition sur cette terre. Qui sait si dans ces foules innombrables qui ne sont pas sorties de l'ombre prénatale, ne se trouvait pas l'homme plus grand que ceux que nous avons connus, le surhomme que nous avons frôlé, qui eût transfiguré le sort de notre espèce, et peut-être de notre planète, se fût rapproché de Dieu, eût trouvé le mot de l'énigme, le secret de l'éternité ?

Il n'est pas trop tard; il n'est jamais trop tard. Ce qui n'eut jamais lieu, peut avoir lieu demain. C'est à nous de recommencer et d'espérer.

*
* *

Non seulement nous sommes éternellement seuls dans la vie, mais nous n'y sommes même pas avec nous-mêmes, puisque nous ne nous connaissons point, et changeons de lustre en lustre, d'année en année, sinon de jour en jour.

Pour ne plus être seul, me serait-il agréable de passer le reste de ma vie avec l'enfant ou le jeune homme que je fus ?

*
* *

Ce que l'homme ne comprendra jamais, c'est que, devant celui qui le créa, il puisse être responsable de quelque chose.

*
* *

Pourquoi consentons-nous à naître ? Pourquoi à vivre ? Pourquoi à mourir ? Parce qu'on

ne nous demande pas notre avis. Mais pourquoi et de quel droit ne nous le demande-t-on pas ? Dès qu'on nous a fait vivre, on nous doit des comptes.

* * *

Finirons-nous par comprendre que nous ne comprenons rien, que nous ne comprendrons jamais rien et que c'est tout ce que nous pouvons comprendre ?

* * *

Vaut-il mieux ne pas insister ? Pourquoi fermer les yeux ? Est-ce à cela que tout aboutit ?

* * *

Les morts en nous sont nos morts. Quand nous pensons à eux, c'est à nous que nous pensons ; sinon l'idée ne nous viendrait pas d'y penser, ni qu'ils existent.

Mais ceux qui sont hors de nous, que nous ne connaissons pas, existent-ils ? Que deviennent-ils ?

* * *

Les morts devraient vivre. Il est incompréhensible qu'ils soient morts. Et pourtant...

* * *

Pourquoi ce que nous avons oublié ne serait-il pas aussi important que ce que nous nous rappelons ? Quelle est la loi qui garde ou élimine nos souvenirs ? Pourquoi l'un meurt-il au lieu que l'autre survit qui ne valait pas mieux ? Quelle influence le souvenir mort a-t-il sur notre vie ? N'est-ce pas lui qui, à certains moments, nous fait prendre des décisions, accomplir des actes que nous ne comprenons pas, qui nous déconcertent, qui nous semblent étrangers ? N'est-ce pas l'une des grandes inconnues de notre destinée ?

* * *

Qu'y a-t-il après la perte de la conscience ? Est-il possible qu'il y ait quelque chose ? Tout est là. Et s'il n'y a rien, pourquoi se

plaindre ? N'est-ce pas mieux que s'il y avait quelque chose ? Du reste, ce que nous appelons *rien* est *tout*, c'est-à-dire ce que d'autres qui n'en savent pas plus que nous appellent Dieu.

Mais quel visage a ce rien ou ce tout ? *Tout* peut-il avoir un visage quand *rien*, son synonyme inévitable, n'en a point ?

* * *

Si les morts ne reviennent pas chez nous, nous revenons chez les morts. Ne nous craignent-ils pas autant que nous les redoutons ?

* * *

Et parmi les morts, la crainte de ressusciter, si la chose avait jamais été possible, ne serait-elle pas aussi grande que, chez nous, la crainte de mourir ?

* * *

La nature se trompe, nous l'admettons et le constatons volontiers. Ses erreurs ne nous

affolent pas. Mais si, comme l'affirment les religions, la nature n'est qu'un des noms familiers que nous donnons à Dieu; ce n'est plus la même chose. Dieu, d'après ce que nous en pensons, d'après ce que les théologiens nous en disent, s'il s'était jamais trompé, n'eût-ce été qu'une seule fois, se fût anéanti.

* * *

Apprenons à toujours espérer sans espoir; c'est le secret de tout héroïsme.

Les plus heureux, sans qu'ils s'en doutent, passent leur vie au bord du malheur, au bord de la mort.

* * *

On vous tire d'un profond et bienfaisant sommeil pour vous replonger dans les tourments de la vie, comme on réveille le condamné pour le plonger dans la mort. Pourquoi m'avez-vous réveillé? dirait le mort qu'on ressusciterait...

*
* *

Dire que la Puissance suprême qui dirige l'univers est une énergie sans intelligence et sans âme, c'est dire que son intelligence ou son âme n'est pas pareille à la nôtre, ce qui est assez probable, car si elle était aussi petite, aussi bornée, elle n'aurait pu faire ce qu'elle fît, ce qu'elle fait.

*
* *

Dieu ne peut être différent de l'univers qu'il a créé. Il est cet univers même. Il est tout ce qui est, et ne peut être ce qui n'est point. Que serait l'univers s'il n'était pas Dieu ? Une création de Dieu ? Mais une création n'est qu'un mouvement de Dieu.

*
* *

Nous vivons parmi des invisibles, c'est-à-dire parmi des êtres que nous ne voyons plus, que nous ne voyons pas encore, que nous ne

verrons jamais. Il faudrait, de temps en temps, rajeunir ses yeux ou leur rappeler qu'ils sont aveugles; sinon la vie se passe dans le vide ou à côté des réalités.

* * *

Comme on l'a dit très justement, ceux qui visitent les cimetières sont des revenants pour les morts.

Que dirions-nous si les morts étaient aussi indiscrets que nous et nous importunaient autant que nous les importunons ?

* * *

Nous ne connaissons de douleurs réelles que par le corps; toutes les autres étant imaginaires et cette imagination même ne pouvant naître que du corps. Comment un Dieu vindicatif pourrait-il éternellement torturer un corps qui n'est plus rien et une âme qui n'a péché que par un corps ou à cause d'un corps qui n'est qu'une poignée de poussière ? En reformant ce corps, comme dit le catéchisme ? Mais qu'au-

rait-il de commun avec mon corps d'aujourd'hui ? Y serais-je encore moi ?

*
* *

On ne meurt pas, on disparaît, on va ailleurs. Où ? un jour on le saura. On pourrait même dire qu'on commence à le savoir.

*
* *

Ne dites pas que la nature a horreur du vide. La nature n'a horreur de rien, puisque tout ce qui est n'est qu'elle-même. Elle ne pourrait qu'avoir horreur des idées que nous nous faisons d'elle. Mais ces idées n'existant pas, elle ne peut se douter qu'elles croient exister.

*
* *

Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne veut pas comprendre qu'il n'est qu'un passant. Il ne renoncera jamais au rêve irréalisable d'être un passant qui ne passerait pas...

LE PARADIS POUR TOUS

Un saint prêtre, dont je tairai le nom afin de ne pas lui attirer d'ennuis, un prêtre parfaitement orthodoxe, car il a l'*Imprimatur* de son Vicaire Général, dans une pieuse circulaire qui célèbre les bienfaits de la Messe, écrit ceci :

« Ne désespérons du salut de personne. Tel être cher est mort dans une impénitence apparente. C'est une raison de plus de multiplier nos prières, car notre prière d'aujourd'hui peut avoir empêché, hier ou il y a dix ans, l'âme d'aller en enfer.

« Comment cela ?

« Tout simplement parce que pour Dieu il n'y a ni passé ni avenir, et que tout lui est

présent. Ces prières, ces messes que vous offrez aujourd'hui pour le salut d'un être cher, mort il y a vingt ans, Dieu les a vues et entendues de toute éternité; il a donc pu les exaucer d'avance en inspirant au mourant un éclair de repentir. »

Ce prêtre raisonne fort bien et je suis tout à fait de son avis. Mais voyons les conséquences.

Si je fais dire aujourd'hui une messe pour mon grand-père maternel, voltairien endurci, mort avant ma naissance, dans l'impénitence finale, il est à peu près certain que cette messe célébrée soixante-dix-huit ans après son décès, (le temps ne comptant plus dans l'éternel présent) l'aura sauvé et précipité malgré lui dans un ciel dont il ne voulait pas entendre parler. Si vous me répondez que ce n'est pas sûr, vous mettez en doute l'efficace de la messe qui doit être péremptoire, infaillible, irrésistible, étant divine. Quelle que soit l'indignité de qui la paie ou de qui la célèbre, une messe est une messe, c'est-à-dire le sacrifice inouï que Dieu fait de soi à soi-même, en faveur du pécheur à qui on la dédie; sacrifice qui doit tout emporter, tout submerger dans un acte

d'amour admirable et si grand qu'il demeure incompréhensible.

Un de ces jours, je vais vider l'enfer. Il est même probable qu'une seule messe y suffira, car sa vertu étant divine, donc infinie, ne s'épuise jamais et réside tout entière en chacune de ses parties.

Mais tout dépendant ainsi d'une messe qu'à chaque instant, n'importe qui peut envoyer dans le passé pour en faire table rase, tout étant toujours en suspens, comment Dieu s'y prend-il pour stabiliser sa justice et juger définitivement ? Où trouve-t-il son point d'appui ? Il est vrai qu'il n'en a nul besoin puisqu'il connaît d'avance toutes les interventions futures. Mais que fait-il en les attendant ? Où remise-t-il les réprouvés conditionnels et provisoires ? Peut-il les torturer durant l'entr'acte ? Est-ce la raison pourquoi l'Église a inventé le Purgatoire, ou, plus simplement, détruit-il en eux toute notion du temps qui n'est qu'une illusion humaine ?

Dieu doit savoir qu'un jour tout finira nécessairement par une grand'messe pontificale ou épiscopale, générale et relaxatrice. Mais puis-

qu'il le sait depuis que les siècles illusoires commencèrent leurs cours, pourquoi ne met-il pas, tout de suite, tout le monde en Paradis ? Vraisemblablement parce que, dans sa bonté, infinie comme le reste — car que serait un Dieu qui ne serait pas bon ? — tout le monde, en principe, sans qu'il s'en doute, y est déjà. Pourquoi n'y serions-nous point, à notre insu, malgré les traverses de la vie, sur un autre plan ?

Il est certain qu'en tout ceci, se trouve quelqu'un qui n'est pas libre ; Dieu ou moi. Mais Dieu sera toujours libre puisqu'il est la liberté même ; qu'il prévoit et qu'il peut empêcher, même au dernier moment ce qu'il avait prévu, ayant prévu qu'il l'empêcherait. Si ce n'est lui, c'est donc moi. Je m'en étais toujours douté, et si je ne suis pas libre, comment serais-je responsable ?

*
* * *

« Singulière utilité de la vie humaine, dit Joseph Le Boucher, de n'être utile qu'à des êtres inutiles ».

“ LE VRAY MISTÈRE DE LA PASSION ”

Il fut représenté, au début de juillet, à Orcival, par la même troupe et avec la même figuration qu'au parvis de Notre-Dame.

Orcival, à une vingtaine de kilomètres de Clermont-Ferrand, est un petit village auvergnat de deux cents habitants, qui a le bonheur de posséder une des plus grandes, des plus magnifiques églises romanes du XII^e siècle; une église à la taille d'une ville de cinq ou six cent mille hommes.

Le site était admirablement choisi et l'on sut en tirer parti. La scène englobant à gauche le flanc massif du sanctuaire, s'allongeait à droite dans la forêt, dominée et presque surplombée par une côte abrupte et touffue,

quatre ou cinq fois plus haute que la tour de la basilique. Les acteurs étaient consciencieux, sérieux et acceptables, hors le Christ qui avait l'air de sortir d'une boutique des environs de Saint-Sulpice. L'édifice écrasant, les grands arbres, les oiseaux, le ciel, les nuages, tout se mêlait à l'inexplicable drame qui se déroulait, tantôt en plein soleil, tantôt, comme à l'ombre des siècles, sous d'épais feuillages, tel que l'avait cueilli, dans les Évangiles, il y a près de cinq cents ans, l'honnête, scrupuleux et pédestre Arnould Gréban, chanoine de l'église Saint-Julien, au Mans.

Un prêtre devrait se demander s'il est prudent et salutaire de tirer du fond brumeux des légendes où s'estompent ses horreurs et ses injustices, pour la mettre brusquement et violemment sous les yeux des fidèles, à la clarté du jour, une tragédie presque inimaginable où nous voyons l'embarras de Dieu-le-Père, obligé de condamner Dieu-le-Fils, c'est-à-dire lui-même, au plus effroyable supplice, afin de racheter la faute d'un homme qu'il avait créé et qui ne pouvait faire autre chose que ce qu'on avait mis en lui en le créant.

Pourquoi Dieu-le-Père avait-il prédestiné et agencé sa créature de telle façon qu'il savait d'avance qu'elle désobéirait, qu'elle ne pouvait pas ne pas désobéir, puisque cette désobéissance était, de toute éternité, inscrite dans l'éternel présent avant que d'être commise dans le même présent éternel ?

Son Fils et Lui avaient-ils à réparer une erreur commune ? Mais aux yeux de qui fallait-il la réparer ? Il y aurait donc, au-dessus d'eux un être plus puissant et plus juste qu'ils n'étaient ou ne sont ? S'il y eut erreur, c'est que Dieu n'était pas Dieu. S'il n'y eut pas erreur, s'il savait et voulait tout ce qui s'ensuivit, qui trompe-t-on et de qui se moque-t-on dans ce jeu absurde et sanguinaire ?

Malgré qu'on en ait — car on voudrait pouvoir défendre une légende et un idéal que tant de siècles eurent tant de mal à former — toutes les réflexions qu'arrache le problème, prennent un aspect injurieux et blasphématoire. L'accoutumance à une fable dont furent bercés les premiers jours de notre enfance, le ressassement d'une histoire dont les angles s'émoussent dans l'espace et le temps et dont

les larmes et le sang disparaissent sous les fleurs et les ailes des archanges, nous masquent trop souvent l'inconcevable tragédie. Quand nous l'apercevons enfin en chair et en os dans sa réalité crue, vivante et inhumaine, telle qu'elle fut et qu'elle devait être, nous n'osons plus en parler et nous redoutons d'y penser. Il semble qu'avec elle s'effondre un des derniers refuges de l'homme.

Je voudrais qu'il en fût autrement. Je cherche partout dans l'histoire, dans la raison, dans le fond de mon cœur, un argument sérieux en faveur de l'incomparable légende. J'avoue humblement, à mon très sincère regret, que je n'en ai pas trouvé jusqu'ici.

LES DEUX ARBRES DU PARADIS

« Le Seigneur Dieu, nous dit la Genèse, prit donc l'homme et le mit dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât.

« Il lui fit aussi ce commandement, et lui dit : Mangez de tous les fruits des arbres du paradis;

« Mais ne mangez pas du fruit de *l'arbre de la science du bien et du mal*; car, au même temps que vous en mangerez, vous mourrez très certainement. » (Genèse. 11, 15, 16, 17; trad. Lemaistre de Sacy.)

Après qu'Adam et Ève eurent mangé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, Dieu dit : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. *Empêchons*

donc maintenant qu'il porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit et qu'en mangeant il ne vive éternellement. » (Genèse, 111, 22.)

Remarquons qu'il ne s'agit plus ici de l'arbre de la science du bien et du mal, *mais de l'arbre de vie*. Le verset que nous venons de citer le prouve et le verset 9, du chapitre II, le corrobore indiscutablement. Il nous dit : « Le Seigneur Dieu avait aussi produit de la terre toutes sortes d'arbres beaux à la vue et dont les fruits étaient agréables au goût; et *l'arbre de la vie*, au milieu du paradis, avec *l'arbre de la science du bien et du mal*. » (Gen., II, 9.)

Il y a donc très nettement deux arbres extraordinaires au milieu du paradis. Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mort immédiate, est formellement défendu. Il n'est pas question du fruit de l'arbre de vie. Pourquoi ? Tout ce que nous savons, c'est qu'au moment où Dieu s'aperçoit qu'Adam et Ève ont mangé du fruit de l'un d'eux, il constate qu'ils n'ont pas touché au fruit de l'autre qui les aurait rendus immortels comme lui. Dès qu'il a fait cette constatation

capitale, il les chasse précipitamment comme s'il avait peur, et met devant « Le jardin de délices, des Chérubins qui faisaient étinceler une épée de feu, pour garder le chemin qui conduisait à *l'arbre de vie*. » (Gen., III, 24.)

Dieu semble donc l'avoir échappé belle. Il a eu chaud, pourrait-on dire avec une familiarité déplacée. Mais pourquoi a-t-il couru ce danger qui paraît l'avoir profondément troublé ? Il ne pouvait donc l'éviter ni le détourner ? Il était donc forcé de risquer le coup ? Forcé par qui ou par quoi ? On a trop souvent l'impression que Dieu n'est pas complètement libre.

Somme toute, Adam, c'est-à-dire nous tous, a manqué de très peu l'immortalité. Il l'a manqué non pour avoir, comme on le croit généralement, désobéi, cette désobéissance lui a tout bonnement ouvert les yeux et permis de constater que lui et sa femme étaient nus, châtement peu sévère. Mais pour n'avoir pas remarqué l'arbre de vie (Dieu ne lui en laisse pas le temps), il est condamné à mort, avec toute sa postérité. Il a perdu, et nous avec lui, l'occasion d'être éternel comme Dieu.

Cette occasion se retrouvera-t-elle ? Ne désespérons pas.

Pour nous résumer, il n'a pas été chassé du paradis, parce qu'il avait mangé du fruit de l'arbre du bien et du mal; mais parce qu'il n'avait pas mangé du fruit de l'arbre de vie. Il est en effet écrit que s'il en avait mangé, il serait devenu éternel comme Dieu; et dès lors Dieu aurait-il pu l'expulser du « Jardin de délices » ?

Notons l'étrange attitude de Dieu en cette conjoncture. Il dit textuellement à Adam : « Mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car, au même moment que vous en mangerez, vous mourrez très certainement. » (Genèse, II, 17.)

Or, Adam a mangé du fruit de cet arbre et n'est pas mort dans le temps qu'il mangeait, mais neuf cent trente ans après. Qu'est-ce à dire ? Pourquoi Dieu lui déclare-t-il formellement qu'il mourra dans le temps qu'il mangera ? Puisqu'il est Dieu, il devait savoir qu'il ne mourrait pas tout de suite mais neuf siècles plus tard. Qu'est-ce que ce Dieu qui trompe ou se trompe tout le temps ? Est-ce à cause des

règles ou des lois qu'il s'était prescrites ? Mais il devait connaître les conséquences de ces règles ou de ces lois ; sinon il n'était pas Dieu. Pourquoi avait-il fait cette défense à nos parents, puisqu'il savait en les créant, qu'il mettait en eux la nécessité de désobéir ? Que serait un Dieu qui ne saurait pas tout d'avance dans le temps ou l'éternité qu'il est lui-même ? Ce Dieu ne serait pas conforme à la pensée que lui seul a pu déposer en nous ; sinon d'où nous serait-elle venue ? De Satan, nous dira-t-on. N'est-ce pas lui qui a créé Satan, pourquoi lui permet-il de le rendre ridicule ? Est-il vraiment notre Dieu, celui qui se trouve à la source la plus profonde de notre religion ? Ou bien est-ce Moïse qui radote et patauge, se trompe ou nous trompe ? Mais alors, qu'est-ce que la Bible, le livre saint entre tous les livres, le livre fondamental, l'unique livre de notre Vérité, le seul, nous affirme-t-on, où l'on entende directement la voix de Dieu ?

Peu après, Jéhovah, toujours versatile et imprévoyant, « Se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, dit la Genèse. Et étant touché de douleur jusqu'au fond du cœur. »

Il dit : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. » (Genèse, VI, 6, 7.)

Mais tout de suite après, changeant encore d'idée, grâce à l'Arche qu'il ordonne à Noé de construire, il sauve les générations futures de ces hommes et de ces animaux qu'il avait résolu d'exterminer.

La Genèse ne peut être qu'un écho affaibli de grandes traditions préhistoriques. Mais ces tergiversations divines se retrouvent plus ou moins au début de la plupart des religions. Faut-il soupçonner qu'à un moment donné, s'est passé quelque chose d'anormal dans la divinité ? Mais peut-on parler d'un moment donné quand il s'agit de l'éternel présent ?

*
* *

L'être ne pourrait être borné que par le non-être ; mais le non-être n'étant pas « existable », l'être ne peut avoir de bornes.

Dieu même ne pourrait plonger dans le non-être ce qui existe sans s'y plonger soi-même. Les Anges rebelles ne furent pas anéantis, mais transformés. Satan n'est pas un ange qui n'est plus, mais un ange qui n'est plus ce qu'il était.

Le non-être ne peut avoir que la propriété négative et incompréhensible d'être ce qu'il n'est pas et de rendre fous ceux qui le veulent comprendre.

*
* *

L'obscurité est une forme différente de la lumière, ou plutôt, l'obscurité n'existe pas plus que le vide, le non-être ou le néant. Elle n'a d'apparence qu'en nos yeux, pour nos yeux; elle n'est que ce que nous ne voyons plus.

*
* *

Si l'on venait me dire : « Tout ce que les religions, les philosophies, les sciences, les traditions vous apprennent, n'est pas vrai, ne saurait être vrai; elles se sont trompées et vous ont trompé, voici la vérité. » Compren-

drais-je cette vérité ? Ne me l'a-t-on pas déjà dite sans que je l'aie entendue, ou n'est-on pas sur le point de me la dire ?

* * *

« Prendre les choses comme elles sont », dit la Sagesse des Nations qui souvent n'est pas plus sage que la « Société de ces mêmes Nations ». Très bien, mais si nous l'avions toujours fait, où serions-nous ? Heureusement, il y eut quelques hommes qui les prirent à rebrousse-poil et les mirent sens dessus dessous.

* * *

J'aime les curés. Ce sont, en général, de très braves gens ; les meilleurs qui nous restent. Ils représentent un autre monde. On dirait qu'ils habitent une planète moins lourde et plus chimérique que la nôtre. Parfois ce sont des saints et nous ne nous en doutons point, car on ne connaît un saint, comme on ne connaît un ami, que lorsqu'il est mort. Même ceux qui ne sont pas encore saints,

sont admirables. Voilà les plus heureux des hommes. On voudrait leur demander leur secret; mais quand ils le disent, il s'évanouit. On s'imagine qu'ils en ont un autre dont ils ne parlent qu'entre eux; mais aucun d'eux ne l'a trahi. Il doit être aussi sacré que celui de la confession. Ils sont les figurants consciencieux et infatigables d'une féerie fatiguée. On dirait des brebis et parfois des agneaux, dans un troupeau de loups. S'ils disparaissaient tous, nos villes seraient pareilles à des forêts sans oiseaux. Presque tous, aujourd'hui, sont aussi pauvres que leurs pauvres, mais n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Le miracle, c'est que dans leurs églises à peu près vides, ils ne perdent pas courage, parlent dans le désert comme s'ils s'adressaient à des foules et bénissent les absents comme s'ils se pressaient autour d'eux.

Quand je les vois aller et venir, lisant leur bréviaire, faisant le catéchisme aux enfants, célébrant la sainte messe, sanctifiant la première communion, écoutant des péchés qu'ils n'ont jamais commis, consolant les malades, chantant autour des morts, bavardant avec de

vieilles femmes sur le parvis de l'église, regardant de la fenêtre du presbytère, les tombes du petit cimetière où ils dormiront, j'ai toujours peur que, tout à coup, ils ne perdent la foi. Je serais plus malheureux qu'eux s'ils la perdaient. Je voudrais les rassurer, les raffermir et, sans avoir l'air de le faire exprès, leur faire entendre que tout ce qu'on dit contre ce qu'ils disent n'est pas incontestable. Je crois bien qu'à leur place, je finirais par croire que je crois. En tout cas, je ferais comme eux, et sans tromper personne, j'agis comme si je croyais. Ils me rappellent le ciel des premières années et les jolies images de l'enfance. Ils m'intimident un peu, comme une très belle femme intimide un adolescent. Je crains sourdement que tout geste, toute pensée, ne se transforme en péché mortel. Je voudrais être pur comme une vierge au sortir de l'eau bleue. Je surveille mes mots comme des écoliers indisciplinés, de peur d'en laisser échapper qui pourraient leur donner l'idée que je ne pense plus comme eux. Je n'ose les regarder qu'en songeant à autre chose, à la dérobée, tant il me semble que leur certitude est précieuse et fragile. Pour

rien au monde, je ne me permettrais d'y toucher. Je la vois comme une merveille en verre filé ou une sorte de grande larme batavique qui tombe en poussière dès qu'on en rompt la pointe.

Ils sont les derniers gardiens des dernières illusions salutaires. Ce ne sont pas les basses et sanguinaires folies qui commencent qui remplaceront ce que nous avons perdu.

*
* *

La première fois que la mort entre dans une maison, elle l'ouvre à tous ceux qui habitent d'autres mondes, qui ne la connaissent pas encore et passaient devant elle sans en franchir le seuil.

*
* *

Pourquoi le génie de la nature, ou plus spécialement, si vous le préférez, le génie de la terre, incontestablement supérieur au nôtre (nous le voyons dans toutes les inventions de la vie) se communique-t-il si lentement, si tardivement, si parcimonieusement à l'homme ?

Que deviendrons-nous quand nous aurons appris tout ce que sait déjà, autour de nous, la nature ou simplement la terre ?

* *

« Tout ce que nous appelons chercher et apprendre, nous dit Socrate dans *Ménon*, n'est autre chose que se souvenir. »

Ou, si vous aimez mieux, redécouvrir tout ce que savait la vie dès le premier jour de sa naissance.

* *

Est-ce les morts qui sèment les vivants ou les vivants qui sèment les morts ?

* *

L'homme qui, désincarné, deshumanisé, purifié par le voyage dans l'espace et le temps, se verrait, du haut d'une étoile, tel qu'il est aujourd'hui sur la terre, ne mourrait-il pas de honte et de dégoût ? N'est-ce pas ce que feraient les morts s'ils survivaient ? N'est-ce pas pourquoi

il faudrait dire, comme l'*Apocalypse* : « Heureux les morts qui ne vivent plus! »

* * *

Dieu est tout en un seul point et ce seul point est toujours et partout.

* * *

Par le seul fait que je suis, quelque chose en moi est immortel et l'écoulement du temps n'a pas plus d'influence sur lui que l'écoulement des cellules de mon corps dans l'espace.

* * *

Comme le fait remarquer H. Ivanox, auteur d'un curieux livre un peu déséquilibré et intitulé *Paradoxe*, on se moque de la vanité des astrologues qui ne prétendent traduire que les secrets de nos petites vies, mais nul ne s'émeut de la fatuité des astronomes qui croient déchiffrer les énigmes de l'infini.

* * *

Pensons parfois aux animaux nécrophages, à toutes les vies qui vivent de la mort. Nous-mêmes ne sommes-nous pas de ces animaux ? De quoi donc vivons-nous ?

* * *

Relations difficiles entre un croyant et un incrédule. Le premier regarde l'autre comme un damné déjà dans les flammes et une fripouille capable de tout. Le second prend le premier pour un *minus habens* incurable ou un simulateur. Toute amitié sincère et foncière est difficile, néanmoins elle existe, mais avec des croyants qui ne croient pas à fond.

* * *

« Il y a des sondes pour les abîmes, disait Malherbe dans une lettre à M. de Tournus, il n'y en a point pour les secrets de Dieu. » Les secrets de Dieu sont les secrets de l'univers, et les sondages dans certains de ces secrets

ont déjà ramené quelques débris et quelques témoignages qu'on ne connaissait pas au temps de Malherbe.

*
* *

On crut un moment que l'évolution expliquerait les énigmes de la vie. Elle ne les explique pas plus que la création. Elle n'est qu'une création qui s'accomplit sous nos yeux, une création dont les mouvements sont séparés ou morcelés par le temps qui est une illusion humaine. Comme la création improprement dite et imaginaire que nous croyons instantanée (bien que nous ignorions complètement ce qu'elle fut) au moment où cette évolution semble se dérouler sous nos yeux, elle est déjà entièrement accomplie dans l'éternel présent, la grande réalité que cache notre temps qui n'existe que pour nous.

Vous me direz, à quoi rime cette évolution créatrice ou cette création qui évolue, et comment se fait-il que tout existe s'il n'y a pas eu de création ? Je vous arrête, vous m'en demandez trop. Si je pouvais vous répondre, je ne serais plus votre frère, mais votre Dieu.

*
* *

« Le secret de l'Église, affirmait Villers de l'Isle Adam, c'est qu'il n'y a pas de Purgatoire. » Je crois plutôt que ce secret, soigneusement caché depuis les origines, c'est qu'il n'y a pas d'Enfer. Le Purgatoire serait, à la rigueur une forme de la justice, assez bizarre, mais défendable; au lieu que l'Enfer et ses peines éternelles est une invention juive, barbare, absurde et pour tout dire, infâme.

*
* *

Je constate que dans mes rêves, les morts me visitent plus souvent que les vivants, *mais jamais en tant que morts*. Est-ce que notre vie inconsciente, qui est notre vie essentielle, notre vie qui n'est plus disciplinée, limitée et souvent tyrannisée par la raison, ignorerait la mort ou n'en tiendrait pas compte? Si la constatation était générale, ce serait un curieux indice.

*
* *

L'univers a toujours existé, puisque l'inexistence, le non-être, le néant est impossible et même impensable; mais rien ne nous permet d'affirmer qu'il exista toujours tel que nous le voyons. Il est possible qu'il ait été beaucoup plus matériel, beaucoup plus spirituel ou même beaucoup plus ou beaucoup moins n'importe quoi dont nous n'avons, dont nous n'aurons peut-être jamais la moindre idée.

Si rien ou le néant avait pu exister avant la création, c'est ce rien ou ce néant qui aurait été Dieu.

*
* *

Cette terre que nous croyons voir avec ses océans, ses montagnes, ses déserts, ses forêts et ses villes, ce ciel avec ses étoiles, son soleil, etc., qui nous paraissent si naturels, si nécessaires, tellement évidents, tellement incontestables, nous ne les apercevons point tels qu'ils sont en eux-mêmes, mais tels qu'ils

sont en nous. Il suffirait qu'un rien fût déplacé ou modifié dans notre œil, dans notre oreille, dans notre système nerveux, dans notre cerveau, et l'univers n'aurait plus aucun rapport, aucune ressemblance avec celui que nous contemplons. Montez de l'homme à l'archange : autant de degrés, autant de mondes différents. A Dieu seul l'infini cosmique se manifeste tel qu'il est dans sa vérité, dans son éternelle et immuable réalité.

* * *

Si Dieu n'existait pas, ce serait ce qui n'existe pas qui serait Dieu et se mettrait à exister. Nous n'y gagnerions, nous n'y perdrons rien. On n'échappe pas à Dieu.

* * *

Les lois de l'univers pourraient-elles être changées ? Serait-ce encore l'univers ? Mais qu'appelons-nous lois de l'univers ? Quelques petites constatations, probablement enfantines, auxquelles nous ne comprenons rien.

*
* *

Pourquoi Dieu, s'il était parfait, a-t-il éprouvé le besoin de créer quelque chose ? Il n'a rien créé puisque tout existait. Mais comment et pourquoi tout existait-il ? Parce que Dieu existait. Mais pourquoi et comment Dieu existait-il ? Et pourquoi, si tout existait depuis toujours, tout n'a-t-il pas persisté tel qu'il était ? Tout n'était donc pas parfait ? Nous ne saurons rien de plus.

*
* *

Il n'y a pas de lumière. Il y a nos yeux qui captent certaines vibrations, certaines ondes que nous appelons lumière, comme ils auraient pu en capter d'autres que nous appelons ténèbres.

*
* *

Le vide, nous dit-on, est un espace où ne se trouve rien. Mais il se trouve toujours quelque chose dans l'espace, ne fût-ce que l'espace

même. Et l'espace est incontestablement quelque chose; peut-être la seule chose qui existe, puisque le temps n'est qu'une hypothèse de travail.

*
* *

Mon père, ma mère, mes grands-parents paternels et maternels, les parents et les grands-parents de ceux-ci, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini; tous sont morts et tous ces morts continuent de vivre en moi puisque je ne suis qu'eux et ne fais que les remplacer sur la terre. Comment expliquer qu'ils ne me disent rien de ce qu'ils font dans l'autre monde ni de ce qu'y font les morts auxquels ils sont mêlés? Est-ce parce qu'ils n'étaient pas encore morts lorsqu'ils me transmirent la vie dont je jouis en ce moment, et ne savaient rien de ce qui se passait de l'autre côté du tombeau? Mais ils sont morts depuis qu'ils vivent en moi, et devraient, semble-t-il, habiter l'autre monde en même temps qu'ils m'habitent. Ne pourraient-ils s'intéresser à la vie qu'ils mènent, dans mon corps ou mon âme, et qui est toujours leur vie? S'ils ne me disent rien, s'ils ne se

manifestent jamais, s'ils ne se sont jamais manifestés à aucun homme, faut-il croire que tout est mort de ce qu'ils furent, hormis ce qui subsiste en moi ? Ce qui demeure en moi, est-il l'accessoire, le principal ou le tout ? Pour quelle incompréhensible raison se comportent-ils comme si le reste n'était plus rien ? Est-il certain que nous ne saurons jamais que ce que nous aurons appris sur cette terre ? Dès lors, à quoi bon mourir ?

*
* * *

Tout s'arrange toujours aux dépens de ceux qui ne sont pas heureux.

*
* * *

L'auteur, quand il lance dans le monde un personnage qu'il vient d'inventer, d'agencer ou de reconstituer, ne devrait-il pas se demander : pourrais-je vivre avec lui ? Parcourant les frontières indéterminées de la feinte et de la réalité, ne serait-il pas prudent qu'il prévît

que sa maison sera peut-être, un jour, pirandelliquement envahie par les créatures issues de son cerveau qui viendront lui demander asile comme s'il était leur père, déposant leurs petits bagages dans son salon, sa chambre à coucher et sa salle de bains, s'installant chez lui comme chez elles et mettant aussitôt en action, à son seul préjudice, tous les défauts, toutes les manies insupportables, dont, afin de les rendre plus humaines, plus vraisemblables et plus pittoresques, il les aura trop généreusement comblées ? Flaubert, par exemple aurait-il été heureux de passer le reste de ses jours avec Mme Bovary, qui est pourtant l'une des héroïnes les moins agressives de nos grands romans ? Et Salammbô, la voyez-vous dans un ménage bien tenu ? Et celles de Balzac ? Quel enfer où passent cinq ou six anges découragés ! Et celles de Tolstoï et de Dostoïeski ? Le doux capharnaüm du bon Dickens ne serait-il pas lui-même bien inquiétant ? Et sans remonter aux spécialistes des tragédies sanglantes, Shakespeare, Corneille et Racine, pour revenir à nos meilleurs contemporains, que ferait Mauriac si les plus malé-

fiques de ses hommes et de ses femmes prenaient d'assaut, par une nuit sans lune, sa vieille et vénérable demeure à titre de parents acariâtres et tenaces, dont il ne pourrait plus se débarrasser ? Et Zola, Carco et Céline ? qui donc oserait se représenter, leur désespoir, leur horreur et leur affolement ?

Je sais que dans toute histoire, il faut nécessairement quelques monstres et quelques coquins pour faire souffrir les honnêtes gens qui, s'ils ne souffraient pas n'auraient rien à nous dire et n'intéresseraient personne. Mais mettons-en le moins possible, en ne perdant pas de vue que, par un bizarre retour d'une sorte de justice immanente, ils ont des droits sur nous et notamment le droit de nous demander certains comptes, certaines compensations, puisqu'ils sortent de nous et qu'ils sont nos enfants. Nous sommes responsables de nos personnages presque autant que de nos actes. Un mot est vite dit, une page est vite écrite, et voilà un être projeté dans l'espace et le temps où nous ne savons plus ce qu'il fait. Mais lui ne l'ignore point et quand il ne sait plus où se réfugier, il revient chez son père. Rappelons-

nous que dans l'imagination, comme dans la vie de tous les jours, tout a quelque chose d'éternel et que même au pays des rêves, presque rien ne se perd, presque rien ne s'oublie. N'oublions pas non plus que la peinture d'un vice ne corrige pas de ce vice, mais apprend à l'acquérir plus facilement et à moins de frais.

Créons donc moins de méchantes que de braves gens, surtout parmi les femmes. La vie nous en fournit assez. Les héros imaginaires que nous introduisons dans les villes et dans les campagnes, servent de modèles à ceux qui, comme nous le faisons tous, y attendent la mort et ont sur eux plus d'influence que s'ils les rencontraient en chair et en os le long de rues et de chemins qui leur sembleront toujours moins réels que ceux de la fiction.

* * *

Si les morts pouvaient revenir sur la terre, toutes les mères n'y seraient-elles pas revenues ? Mais qui nous dit qu'elles n'y reviennent point ? Le souvenir de celle que je perdis, il y

a plus de trente ans, n'a-t-il pas sur moi une influence plus intime que sa présence réelle dont je méconnaissais le prix ? N'est-elle pas plus près de moi qu'autrefois ? Ne sait-elle pas bien plus de choses qu'elle n'en savait au temps qu'elle me berçait sur ses genoux ; puis, aux jours que je n'étais qu'un jeune homme infatué et ignorant comme les autres, qui ne pensait à elle qu'aux moments où il se croyait malheureux ? N'est-ce qu'un souvenir ? Ne vit-elle plus qu'en moi ? Je ne saurais le croire. Il me semble qu'elle grandit dans mon cœur, ou plutôt qu'elle y acquiert tout ce qu'en elle je n'avais pas aperçu.

*
* *

Nos meilleurs, nos plus sûrs amis sont les morts. Peu à peu, ils remplacent les vivants et répandent une paix que nous n'avions pas connue. Celui qui vit avec eux n'entend plus de paroles qu'il aurait mieux aimé ne pas entendre, n'attend plus de lettres qu'il aurait mieux aimé ne point recevoir et ne perd plus le sourire. Perdre le sourire, c'est le grand

malheur de notre existence; une fois perdu, il est bien rare qu'on le retrouve de ce côté de la porte éternelle. A sa place, se creuse un pli que la mort même n'efface point.

* * *

Que feraient-ils s'ils nous aimaient encore ? Ne nous diraient-ils pas ce qu'il faut faire pour être heureux où ils se trouvent, où nous irons, s'ils s'y trouvaient, s'ils le savaient ?

* * *

Et puis qu'importe qu'ils ne le sachent pas, que nous ne le sachions pas davantage. Le temps que nous leur accordons est un temps plus auguste que les autres; un temps qui ne se perd pas comme les autres. Nous sommes déjà dans notre éternité quand nous les évoquons. Penser aux morts nous rend presque immortels.

* * *

On ne vit vraiment, on n'a vraiment vécu

qu'en ce qu'on aime, qu'en ce qu'on a aimé.
Le reste ne laisse pas de traces.

*
* *

L'homme dix fois plus intelligent que le plus intelligent d'entre nous serait-il meilleur ou pire ? Quel serait son idéal ou son Dieu ? Il est difficile de le prévoir. Il faudrait d'abord savoir si l'intelligence décuplée ne serait pas autre chose que ce qu'aujourd'hui, nous entendons par ce mot.

Avons-nous quelque indice ? Ne sommes-nous pas deux ou trois fois plus intelligent que l'homme de Néanderthal ou de Cromagnon ?

*
* *

Ce qui importe dans notre vie spirituelle plutôt qu'intellectuelle, c'est moins ce à quoi nous pensons que ce à quoi nous ne pensons point, ce à quoi nous ne pensons jamais.

Néanmoins ne dites pas : qu'importe ce que je pense. Ce que vous pensez agit sur ce que vous ne pensez pas et peut le réveiller. Sans vous

en douter, vous devenez ce que vous pensez, en améliorant ce que vous ne pensez pas; et au bout de la vie, peut-être même après la vie, vous n'êtes plus que votre pensée.

*
* *

Notre pensée ne peut pas grand'chose tant qu'elle n'a pas su intéresser à ce qu'elle veut, la pensée inconnue et diffuse de l'inconscient. Mais animée et secondée par ce que nous ne pensons pas encore, par ce que nous penserons demain et qui existe déjà, elle serait peut-être notre seule arme efficace contre la mort; la seule devant laquelle celle-ci reculerait, si nous savions nous en servir.

*
* *

Nous appelons âme ce que notre pensée n'atteint pas; c'est pourquoi les frontières de notre âme sont mouvantes comme celles d'un pays qu'on conquiert lentement.

*
* *

On ne connaît un homme que lorsqu'il ne vit plus.

*
* *

Pourquoi toutes les âmes seraient-elles immortelles ? Dès aujourd'hui, il y a celles qui vivent et celles qui ne vivent point ; celles qui n'ont jamais vécu, celles qui ne vivront jamais. Que resterait-il de celles qui n'existerent point ?

*
* *

Ce que nous appelons l'autre monde, est déjà ce que nous le faisons. Nous n'y entrerons peut-être point ; mais nous pouvons en jouir comme si nous y étions, et quand nous y entrerons, nous n'y trouverons que ce que nous y aurons apporté.

*
* *

Dire que Dieu ne peut évoluer, est-ce dire qu'il n'existe pas ? Qu'est-ce qu'évoluer ? C'est

changer. Dieu peut-il changer ? Il ne peut être aujourd'hui que ce qu'il était hier, que ce qu'il sera demain, sinon il ne serait pas Dieu. De même, Dieu peut-il se mouvoir ? Qu'est-ce que se mouvoir ? C'est se déplacer dans l'espace. Mais il est l'espace qu'il occupe tout entier, comme il est l'éternité. Il ne pourrait se déplacer, comme il ne pourrait s'éterniser qu'en lui.

Nous croyons évoluer parce que nous croyons changer en lui. Nous croyons qu'il se meut parce que nous nous déplaçons en lui.

Les mots les plus justes, les plus précis dont nous nous évertuons à le cerner, à le dessiner, sont des trompe-l'œil, ne lui conviennent point, n'ont pas été imaginés pour lui. Il passe à travers, les déjoue, les rompt, les déconcerte et les bafoue. Aucun mot, dans aucune langue, n'a été prévu pour le qualifier, le décrire, le limiter ou même l'approcher.

*
* *

Plus est haute l'idée que nous nous faisons de Dieu, plus les croyants nous accusent de le

méconnaître et de le blasphémer. Ils oublient qu'elle ne sera jamais trop haute. C'est dans la folie des cimes qu'il faut la chercher; et la valeur de l'homme ne peut se mesurer qu'à l'idée qu'il se fait de son Dieu.

*
* *

Nous appelons Dieu, tout ce que nous ne connaissons, ne comprenons, ne concevons pas encore. Dès qu'une notion pénètre dans notre intelligence et croit s'y acclimater, nous l'enlevons à Dieu qui, du reste, regagne à l'instant, d'autre part, plus qu'il n'avait semblé perdre.

*
* *

N'écartons jamais la pensée de la mort. La mort est peut-être la survie et, en tous cas, la plus belle énigme de la vie.

*
* *

Aucune des espèces disparues, aucun des plus fantastiques, des plus incohérents monstres

antédiluviens, n'a vécu en vain. Ils ont laissé dans les acquêts, dans la mémoire de la vie, et jusqu'en nos plus récentes cellules, des traces indestructibles.

*
* *

Si ce que nous appelons Dieu, la Nature, la Vie, ou ce que vous voudrez, n'a pas l'air de savoir ce qu'il fait sur la terre, pourquoi le saurait-il ailleurs ? Il laisse aller les choses ou les forces, leur permet de se tromper, de tâtonner, de faire des expériences, etc. Mais ces expériences, il doit savoir d'avance ce qu'elles donneront. Elles sont donc inutiles. Et si ce n'est pas Dieu, qui est-ce ? Quelqu'un qui cherche comme nous ? Ne pourrions-nous pas l'aider ? Mais qui est, où est le Maître ?

*
* *

L'homme se croit le roi, non seulement de la terre, mais de l'univers. L'Être supérieur, l'Ange, l'Archange ou l'Insecte qui attend son tour et, derrière nous, existe déjà, pourrait dire comme le lion de la fable :

*Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.*

Il est probable qu'ils peignent mieux que nous; mais nous ne voyons pas encore ce qu'ils font, comme nous ignorons ce qu'ils préméditent.

* * *

Pourquoi voulez-vous que nos pensées, nos sentiments, nos actes, nos destinées soient libres, puisque les astres les plus gigantesques, et les nébuleuses extra galactiques au regard desquels tout notre système solaire n'est qu'un point dans l'infini, sont forcés d'imposer à tout ce qui existe, les lois auxquelles eux-mêmes sont soumis ?

* * *

Le temps est-il le même dans tous les astres ? Pourquoi et comment le serait-il, puisque pour nous, il ne se compte que par les battements de notre cœur, car les secondes de nos horloges ne reproduisent que les pulsations de nos ventricules et le trajet de notre

petite vie ? Quand nous calculons les siècles ou les millénaires que les étoiles mettent à évoluer ou à nous envoyer leur lumière, que faisons-nous ? Un travail aussi vain que celui des Danaïdes dont le mythe fut imaginé par des voyants qui savaient que nous ne saurions rien.

*
* *

Supposons que nous puissions vivre durant quelques jours avec nos grands-parents que nous avons trop peu connus dans les ténèbres de notre enfance, et avec les parents et les grands-parents de nos grands-parents paternels et maternels, dont nous avons vaguement entendu parler. Il est probable que nous nous découvririons et nous reconnâtrions dans le passé, que nous nous verrions comme nous ne nous sommes jamais vus et que nous commencerions à comprendre pourquoi se passent en nous bien des choses qui nous semblent inexplicables. Peu à peu, nous nous retrouverions en chacun d'eux, car nous ne sommes que ce qu'ils furent.

*
* *

Il est à peu près certain que notre inconscient et même notre subconscient, notre moi universel et éternel sait tout ce que nous cherchons encore. Au fond, nous savons fort bien que ce que nous disons au sujet de ce tout, n'a aucune valeur, n'est que paroles incohérentes dans la nuit, ne répond à rien de réel. Néanmoins, nous n'ignorons pas complètement ce qu'il est, sans pouvoir le dire ni même le penser. C'est pourquoi, malgré tout, nous sommes plus tranquilles que si nous ne savions rien et n'avions point cette certitude obscure que nous ne parvenons pas à exhumer.

*
* *

Que faire au chevet d'un mort si l'on ne prie pas ? Mais prier n'est pas nécessairement prononcer des paroles mortes comme le mort et qui n'ont plus de sens. Essayer de comprendre et reconnaître qu'on ne comprend pas, n'est-ce pas la plus loyale, la plus digne,

la plus belle des prières, la seule qu'honnêtement, nous puissions encore faire aujourd'hui ?

*
* *

La seule prière digne de celui qui essaie de la dire et de celui qui l'écoute, c'est de se faire de son Dieu l'idée la plus belle, la plus grande possible.

*
* *

On a soutenu que le grand, l'unique drame de l'univers est la lutte de l'Être contre le Néant ou le Non-Être; et que de cette lutte procèdent tous nos maux. Plût aux dieux qu'il en fût ainsi! Nos maux ne seraient pas durables. Mais il faut être au moins deux pour lutter et que serait la lutte de Rien contre Tout? Ce qui n'existe point se mettrait donc à exister? Le néant ne pourrait attaquer l'Être qu'en lui empruntant les forces qu'il voudrait détruire. Si le Néant pouvait être vainqueur, l'Être, c'est-à-dire tout, disparaîtrait dans le Non-Être qui, gorgé d'Être, cesserait d'être le Non-Être. Si le Non-Être

pouvait anéantir ce qui existe, rien n'aurait jamais existé; ce qui est, à la rigueur possible en paroles, mais moins imaginable que l'existence.

* * *

Néant et Non-Être sont-ils synonymes ? Pourquoi ne signifieraient-ils pas, ne nieraient-ils pas la même chose puisqu'ils n'existent pas plus l'un que l'autre ?

* * *

Si le Néant et l'Être pouvaient coexister, il y aurait deux Dieux et deux Dieux d'égale puissance, sinon le plus puissant, depuis toujours, aurait anéanti le plus faible. Et s'ils sont d'égale puissance, ils ne peuvent être qu'un, ou du moins n'avoir que la même volonté, sinon ils s'annuleraient.

* * *

Les manifestations de la vie, disent les anti-finalistes, n'ont pas de but. Ils sont aussi

téméraires que les finalistes, et ce qu'ils affirment, comme ce qu'affirment leurs adversaires, ne repose sur rien. Dans l'état présent de la science, il est encore impossible de se faire une opinion.

* * *

Mais si la vie n'a pas de but, pourquoi ne suffit-il pas qu'elle soit ? Où voulez-vous qu'elle aille puisqu'elle est partout ? Elle est déjà en Dieu et ne peut être ailleurs. Elle a l'air d'en sortir, de faire un petit tour pour y rentrer ; mais tous ces déplacements ne se font que dans notre imagination enfantine et mal renseignée par nos observations. Ne nous énervons pas dans les à peu près de l'inconnaissable.

En attendant, il n'y a qu'à continuer de vivre afin de voir ce que la vie finira par donner. Du reste, elle a déjà donné tout ce qu'elle donnera ; mais nous l'ignorons encore. Elle a l'éternité pour nous l'apprendre, mais l'homme n'a pas encore eu le temps de l'écouter.

*
* *

Mais aura-t-il le temps ? Ne disparaîtra-t-il pas de ce monde avant de l'avoir compris ? Alors, il se demande pourquoi il y est venu, pourquoi on l'y a mis. N'a-t-il pas tort de chercher un sens à ce qui n'en a point ? L'homme veut comprendre, mais comprendre quoi ? Le but de l'univers ? C'est vouloir comprendre ce qui n'est point. Avoir un but, pour l'univers, serait vouloir être ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire s'anéantir. Un but prouverait qu'il y a quelque chose hors de lui ; et s'il y avait quelque chose hors de lui, c'est ce quelque chose qui serait tout et il y serait inclus.

*
* *

Je pense à ceux que j'ai connus dans mon enfance : oncles, tantes, cousins, cousines, etc., qui sont morts comme s'ils n'avaient pas vécu. Pourquoi étaient-ils venus sur la terre ? Uniquement pour n'être point ? Continueront-ils de n'être point de l'autre côté du tombeau ?

Et s'ils revenaient parmi nous, ailleurs que dans mon souvenir, pourquoi ne recommenceraient-ils pas ce qu'ils n'étaient point ?

Qu'ai-je perdu en les perdant ? Tout juste ce qu'ils auraient perdu si je les avais précédés dans la tombe. Si demain ils se retrouvaient devant moi, qu'auraient-ils à me dire, qu'aurais-je à leur répondre ?

Ils allaient à la mort comme des troupeaux, en folâtrant, sans y penser, sans en parler. Est-ce parce que nous ne folâtrons plus, parce que nous y pensons et en parlons parfois que nous existons davantage ?

Il est difficile de faire revivre ceux qui n'ont pas vécu. C'est pourquoi, à la résurrection du dernier jour, il y aura, dans l'étroite vallée de Josaphat, beaucoup moins de morts qu'on ne croit. Tous ceux qui n'ont pas existé ne s'y trouveront point.

Ils ne seront pas récompensés, ils ne seront pas punis, ils ne seront plus.

Si j'étais Dieu, je pardonnerais tout à ceux qui ne comprennent rien. Mais je me demanderais pourquoi je les ai faits.

*
* *

Chacun de nous peut se dire : si je n'existais pas, rien n'existerait. Et devrait ajouter : puisque j'existe, j'existerai toujours.

*
* *

Le cœur, les poumons, l'appareil digestif, le foie, les reins, la rate, le cerveau d'un cheval, d'un bœuf, d'un âne ou de n'importe quel animal, même de celui qui paraît le plus complètement idiot, sont aussi parfaits, aussi habiles, aussi prévoyants, aussi perspicaces, aussi savants que les nôtres. Dès la première minute, ils ont en chimie, en botanique, en physique, en médecine, en biologie et en d'autres sciences, qui n'ont pas encore de noms, des connaissances qui surpassent tout ce que nous avons péniblement découvert. Jour et nuit, de la naissance à la mort, ils pratiquent des opérations, calculent des dosages, font des mélanges de poisons et de contre-poisons, cultivent des infiniment petits, luttent

contre la mort tout en la préparant, avec une précision, une maîtrise, une minutie que nos plus célèbres laboratoires n'ont jamais atteintes. En un mot, ils savent tout ce que nous commençons à peine de savoir, outre ce que nous saurons jamais. Dans cet être inintelligent règne donc une intelligence à laquelle la nôtre n'ose pas encore se comparer. Comment se fait-il que rien de cette intelligence ne pénètre dans le cerveau de l'animal ? Comment expliquer que des cloisons puissent être à ce point étanches que l'organe qui semble créé pour recueillir ou pour faire de l'intelligence soit impitoyablement, irrévocablement séparé du foyer même de toute intelligence ? Comment est-il possible qu'il n'y ait jamais eu, hormis parfois dans l'homme, une communication quelconque entre le génie qui éclate dans l'inconscient et la stupidité de l'animal qui porte ce génie ?

*
* *
*

Le jour où s'établirait pareille communication, ne fût-elle que partielle ou intermittente, nous n'aurions plus qu'à déposer notre

sceptre et notre couronne; nous aurions cessé d'être rois.

* * *

C'est en cessant de vivre que nous cessons de mourir.

* * *

Quelques hommes approchaient des sommets. C'était trop beau. Il s'agit à présent de nous rejeter dans la boue des bas-fonds et des commencements; et l'homme perdra quatre ou cinq siècles.

* * *

Je n'ai pas regret à mes jours qui s'en vont et m'entraînent sans que j'aie le temps de les voir. Chaque jour que l'on perd est un jour que l'on gagne. Si le tas diminue devant nous, il grandit derrière. Ce qui n'est plus à nous nous appartient plus réellement que ce que nous n'avons pas encore.

* * *

Mais voyons-nous nos jours? Comment les

verrions-nous puisque nous sommes dedans ? Nous n'apercevons que ceux qui ne sont plus et croyons entrevoir ceux qui ne sont pas encore. Tout le reste, l'univers qui suit son cours, la terre qui tourne, le temps qui s'écoule, l'espace que nous dévorons dans les cieus, ce qui vit et meurt en nous, ce qui se passe sous nos yeux. n'arrive pas jusqu'à nos regards que n'atteint qu'un peu de poussière quotidienne et toujours pareille à elle-même.

* * *

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, l'orateur politique n'a rien à dire. Sur le sujet qu'il traite il n'a pas plus de clartés que n'importe qui ; mais il faut à tout prix dire quelque chose. Il dit alors n'importe quoi, de préférence le moins raisonnable, parce que c'est moins difficile et fait plus d'effet. Sur quoi renchérit dans l'absurde, l'utopique et l'irréalisable, celui qui lui répond ; et ainsi, rebondissant d'insanités en insanités, se répand une folie collective où le simple bon sens devient une sorte de monstre inconvenant et lamentable

que personne n'ose plus honorer d'un mot ou d'un regard.

*
* *

J'aime tout ce qui n'est plus, mais bien davantage ce qui n'est pas encore.

*
* *

Aux abois, ne sachant plus que dire, les croyants répondent : c'est un mystère. Ils ont raison, on aboutit toujours au mystère. Ils en ont comme nous en avons; et les nôtres sont peut-être plus nombreux et plus grands que les leurs. Mais nous n'en tirons pas des certitudes historiques trop incertaines, une morale et des règles de vie imposées sous peine d'éternelle damnation. Tout cela fondé sur le néant. Car le mystère n'existe pas en soi. Il n'est que ce que nous ne comprenons pas encore, et s'évanouit à mesure que nous comprenons. En attendant, ne tirons pas de lui, c'est-à-dire de ce que nous ne savons pas, les lois de ce que nous savons.

* *

Le seul repos, c'est de penser sur les hauteurs. Que chacun s'efforce de se maintenir sur les sommets qu'il a conquis et ne les quitte que pour les cimes qui les domineront.

* *

Que nous serions heureux si les belles vérités que nous croyons avoir trouvées pénétraient enfin dans notre sang!

* *

A moins qu'elle ne s'accompagne de douleurs physiques qui appartiennent encore à la vie et que les médecins peuvent assoupir, il y a bien des chances pour que la mort la plus pénible soit moins désagréable, moins angoissante qu'un affreux cauchemar, qu'à notre réveil nous racontons en souriant.

*
* *

Avons-nous remarqué que la psychologie de nos rêves d'enfant n'est pas très différente de celle de nos rêves d'aujourd'hui ? Les songes d'un vieillard ne sont-ils pas toujours jeunes, toujours absurdes et puérils ? Au rebours de notre raison, ne font-ils aucun progrès ?

*
* *

La naissance dont on ne parle guère, n'est-elle pas beaucoup plus importante, plus dangereuse, plus redoutable que la mort dont on parle tant et dont elle n'est que le prélude ?

*
* *

Ce qui est infini est incalculable ; mais ce qui est incalculable n'est pas infini. Si l'on pouvait arriver au bout de l'incalculable, on retrouverait, à la même place, l'infini.

*
* *

Ne nous abusons point sur le sens du mot infini et ne croyons pas le comprendre parce que nous en usons. Comme le dit très bien Joseph Le Boucher dans son nouveau livre encore inédit : *En Eau Profonde* qui fait suite au *Grand Testament*. « L'infini veut dire du fini qui n'en finit pas, du fini qui s'étend par répétition au delà de toute limite, mais en restant toujours du fini ».

C'est la seule forme sous laquelle, nous, qui sommes momentanément finis, pouvons nous représenter l'infini dont nous sommes issus et où nous rentrerons.

SUR LA MORT DE LA REINE ASTRID

Au pied de la catastrophe qui chevauche presque la précédente, on pense aux tragédies antiques. Mais les victimes des dieux avaient commis d'inexpiables crimes. On pense alors à Job qui n'était coupable que de vertus trop surhumaines. Le destin s'abattit sur eux à coups si redoublés que les plus criminels devenaient pardonnables. Mais ceux qu'il vient de foudroyer, qui formaient le couple le plus jeune, le plus consciencieux, le plus séduisant de l'Europe, qu'avaient-ils fait ? L'amour, la beauté, la bonté sont-ils donc une offense aux implacables lois qui gouvernent ce monde ? Une famille royale doit-elle payer pour tous ? Attire-t-elle la foudre parce qu'elle est plus

haute ? Quel crime avons-nous commis qu'elle seule pût expier ? Avions-nous mérité ces châtiments incomparables ? Ne nous étions-nous pas sacrifiés à l'honneur comme ne l'avait fait aucun peuple ? N'avions-nous pas suffisamment payé tribut à un idéal dont nous n'attendions aucune récompense ? Qui veut-on punir ? Qui veut-on éprouver ? Que veut-on prouver ? Où veut-on en venir ? Je n'interroge ni Dieu ni les hommes. Dieu est trop haut, et la plupart des hommes sont trop bas. Je m'adresse aux puissances inconnues qui portent notre terre dans leurs mains incompréhensibles. N'ont-elles pas vu l'époux royal écrasé d'une douleur que rien ne pourra plus consoler puisqu'il fut l'aveugle instrument de leur iniquité ? N'ont-elles pas vu le bonheur des enfants mis à mort dans la mort de leur mère ? Mais alors que voient-elles et pourquoi s'arrogent-elles le droit de régner sur nous tous ?

Est-ce là ce qu'on appelle le destin ? Il est temps qu'il s'arrête car il se déshonore. Ce n'est pas en frappant des innocents qu'il manifeste sa puissance. Ce n'est pas en immolant d'ado-

rables victimes qu'il se montre plus grand que nous. S'il nous en veut, qu'il nous atteigne, mais qu'à la fin il épargne nos rois. Nous avons tous commis la faute qu'ils commirent. Si j'étais Dieu, je ferais interner le Destin.

*
* *

On se consolera presque en éliminant une fois pour toutes l'idée de justice. On se dirait qu'en cet inqualifiable attentat éclate une telle iniquité que seul le monstrueux et l'irresponsable hasard l'a pu perpétrer. Mais qu'il y ait eu hasard ou préméditation, il n'en est pas moins certain que ce qui vient de se passer était prévu et fixé de toute éternité. Quelqu'un ou quelque chose, Dieu, le temps ou l'espace, savait depuis toujours qu'à tel jour, à telle heure, en tel lieu, ceci s'accomplirait. Conçoit-on un hasard qui se prévoit et se fixe comme s'il réfléchissait ou obéissait à d'autres lois que celles qu'il ne peut pas avoir, sous peine de n'être plus ce qu'il est ? On ne sait plus. On tâtonne dans la douleur comme un aveugle

qui cherche une porte et ne trouve qu'un mur.

*
* *

Des esprits troubles ou chagrins qui, ne trouvant aucune faute aux victimes, tentèrent néanmoins de justifier la plus criante injustice, firent remarquer que ces monstrueuses épreuves atteignant d'incontestables innocents, ne sont pas inexplicables. Elles seraient peut-être, entre autres hypothèses, la rançon de retentissantes atrocités commises au début de la conquête du Congo. D'abord, il a été prouvé que presque toutes ces accusations étaient calomnieuses. Ensuite, à supposer qu'elles fussent avérées, il est impossible de les imputer au grand et juste roi que fut Léopold II. Il ne saurait, équitablement, être responsable de crimes d'agents plus ou moins atteints de folie coloniale, dont la plupart, du reste, n'étaient pas ses subordonnés. Au surplus, à ce compte, quel pays échapperait à de pareils châtements ?

Même en admettant que des fautes aient été

commises, on ne comprend pas qu'elles retombent sur ceux qui n'étaient pas nés au moment qu'elles le furent.

* * *

Mais ce sont là des considérations bornées et purement humaines dont ne tiennent pas compte les trois ou quatre grandes religions que nous connaissons. Elles font payer aux descendants et aux parents de ces descendants les péchés des pères et des aïeux. Cette iniquité nous semble inconcevable, tant que nous ne nous transportons pas dans l'esprit qui l'anime. Jéhovah, par exemple, est convaincu que lorsqu'il châtie le fils ou les descendants d'un coupable, il châtie l'homme même qui l'a offensé. Physiologiquement, il a raison. Le fils, le petit-fils, l'arrière-petit-fils, ceux du frère ou de l'oncle, du grand-oncle et de tous ceux qui en naîtront, jusqu'à la fin de générations innombrables, sont toujours le même homme qui continue de vivre en eux. Ce très juste principe d'une monstrueuse injustice peut

mener fort loin, puisque l'homme existe depuis des temps immémoriaux et que chacun des descendants de cet homme unique s'est multiplié à des millions d'exemplaires qui sont encore le même immortel. C'est ce principe qu'appliqua Jéhovah en condamnant en bloc le genre humain pour le péché de notre premier père. « Dieu, dit Bossuet, à propos de ce péché, regarde tous les hommes comme un seul homme. »

Il pourrait encore, suivant la même justice, la même logique physiologique, le passé et l'avenir étant pour lui le présent et le coupable toujours le même immortel, punir celui-ci pour des crimes qui ne sont pas encore commis et que perpétreront les derniers venus de sa postérité.

Qui nous dit que ce n'est pas ce qui se passe et que bien des malheurs qui nous semblent inexplicables, ne s'expliquent pas autrement ? Les peines seraient interchangeable et frapperaient indifféremment en avant ou en arrière, pour punir le passé ou l'avenir. Il arrive même qu'un innocent paie pour le crime d'inconnus qui ne lui sont rien, simplement parce que, comme eux, il est homme.

Ici commence le vertige. A supposer que Jéhovah soit le Dieu idéal, nous ne comprenons plus; mais c'est peut-être parce que nous ne voyons pas d'assez haut, assez loin, ni assez profondément. Du reste, tous les dieux que nous connaissons agissent comme Jéhovah. Ce fut le fond de toute justice divine. Au-dessus de tous les dieux, hormis pour Jéhovah qui se confondait avec lui, régna toujours le destin qui n'est que l'injustice incompréhensible.

Pourquoi notre logique, notre justice à laquelle nous accrochons notre vie, seraient-elles celles de l'univers et les seules que nous puissions imaginer? Pourquoi n'y aurait-il pas quatre, cinq ou six logiques, comme il y a quatre, cinq ou six dimensions? Vous objecterez les mathématiques qui semblent régner jusqu'aux confins des mondes et rester dans les dernières nébuleuses imperturbablement pareilles à ce qu'elles sont sur la terre. Mais n'est-ce pas une illusion, et petites-filles de notre logique, n'en partagent-elles pas les infirmités?

Il eût suffi qu'un léger coup de pouce fût donné à l'axe de notre cerveau pour le faire

raisonner tout autrement. Qui sait si ce coup de pouce n'a pas été plus d'une fois donné depuis que l'homme existe ?

Vous le voyez, cette théorie de l'homme immortel, bien que physiologiquement défendable, peut avoir de terribles conséquences. Il est probable que nous ne savons pas encore exactement ce qu'est l'homme, c'est pourquoi, presque tout ce qui lui advient nous déconcerte.

*
* *

A bout de tout, devant l'abîme sans réponse, nous revenons à ce hasard qui nous a déjà repoussés. Mais le hasard est encore moins admissible que l'hypothèse la plus hasardeuse. Il a contre lui qu'il n'existe point, qu'il est, autant que le néant, incapable d'exister. Il serait un phénomène sans cause et ce qui n'a pas de cause ne peut avoir d'effet. Un monde où il n'y aurait ni causes ni effets, serait éternellement immobile, éternellement mort; ou plutôt est impensable et ne serait point. Quand nous parlons d'un hasard épouvantable, nous

disons simplement que le fait qui nous atteint aux sources de notre vie est issu de causes que nous ignorons, que probablement nous ignorerons toujours. Ce n'est plus le hasard, mais notre ignorance qui est épouvantable.

Le hasard est aussi prémédité, aussi prédéterminé que le guet-apens le mieux concerté, sinon ce qu'il fait ne se ferait pas. Dès lors qu'a-t-il encore de commun avec ce que nous entendons par le mot hasard ? Ce que le hasard exécute est arrivé depuis toujours.

« En attendant, sachons attendre en attendant », comme disait saint François de Sales, dans une charmante et très juste tautologie. Le temps passé dans cette attente sera moins perdu que celui qui se dissipe en vaines agitations et se retrouvera quelque jour, sous une autre forme, dans un creux de notre conscience.

Plus nous discutons ce qu'on nous offre comme actes de Dieu, mieux nous voyons transparaître, plus nous voyons grandir le visage de Celui qui se cache derrière ces actes que nous ne comprenons point.

Nous ne pouvons juger l'homme qu'en

hommes. Laissons à Dieu le droit de le juger en Dieu.

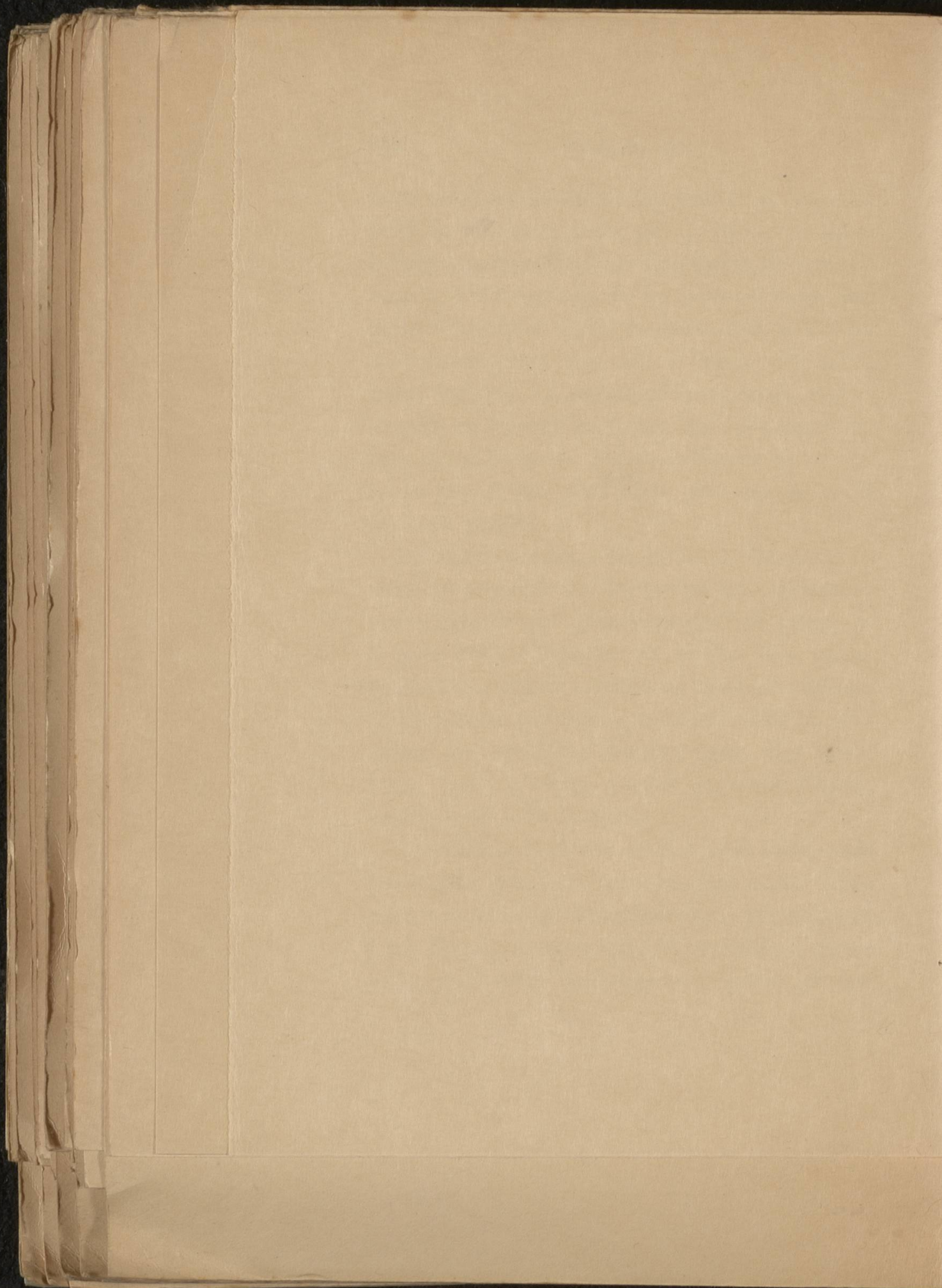
Que chacun s'incline devant ce Dieu qu'il entrevoit à l'extrême de ses pensées, mais non point devant les divinités éphémères et locales qui n'atteignent pas cet extrême. Ce n'est point orgueil ou outrecuidance, mais outrespect et le seul hommage qui soit digne de Lui, digne de nous. Est-ce l'offenser que de le croire plus grand, plus juste, plus parfait qu'il ne s'est révélé ?

Les dieux révélés, c'est toujours l'homme qui nous les a révélés en des temps où il ne savait pas encore ce que nous savons. C'est pourquoi il nous est difficile de les adorer tels qu'on nous affirme qu'ils sont. Nous n'aurons jamais d'autre Dieu que celui que nous créons ou que créent les meilleurs d'entre nous. Sur cette terre, nous n'avons jamais entendu d'autre voix que la voix humaine.

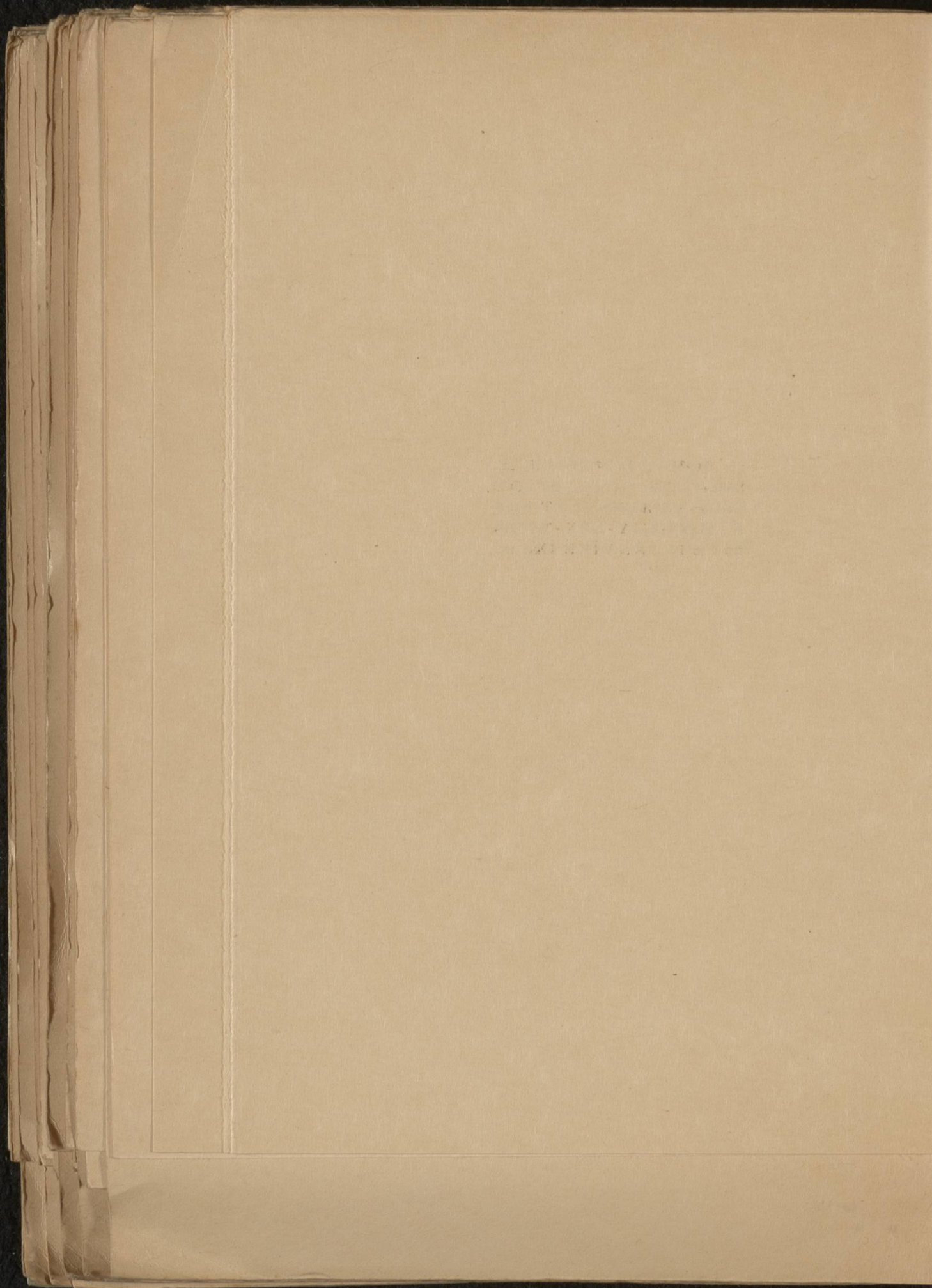
L'homme qui s'élève ne fait que suivre son Dieu qu'il place de plus en plus haut. Dieu n'est immobile et immuable que par rapport à soi. Mais pour nous qui n'en possédons qu'un reflet que nous conformons à notre propre

image, un Dieu qui n'évoluerait pas avec nous ne serait qu'un Dieu mort. Et si Dieu meurt, l'immortel de nous-mêmes ne meurt-il pas aussi ?

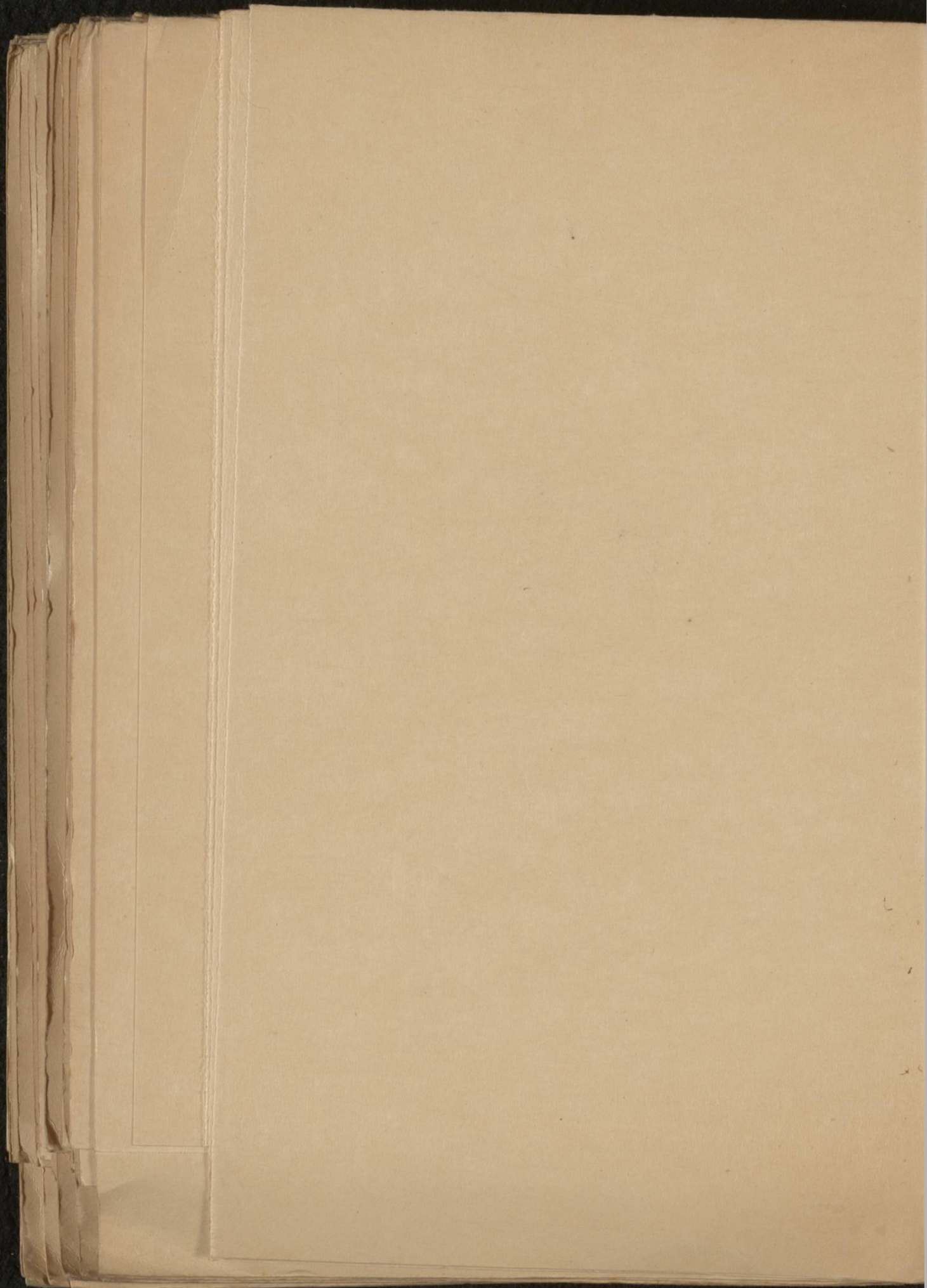
FIN

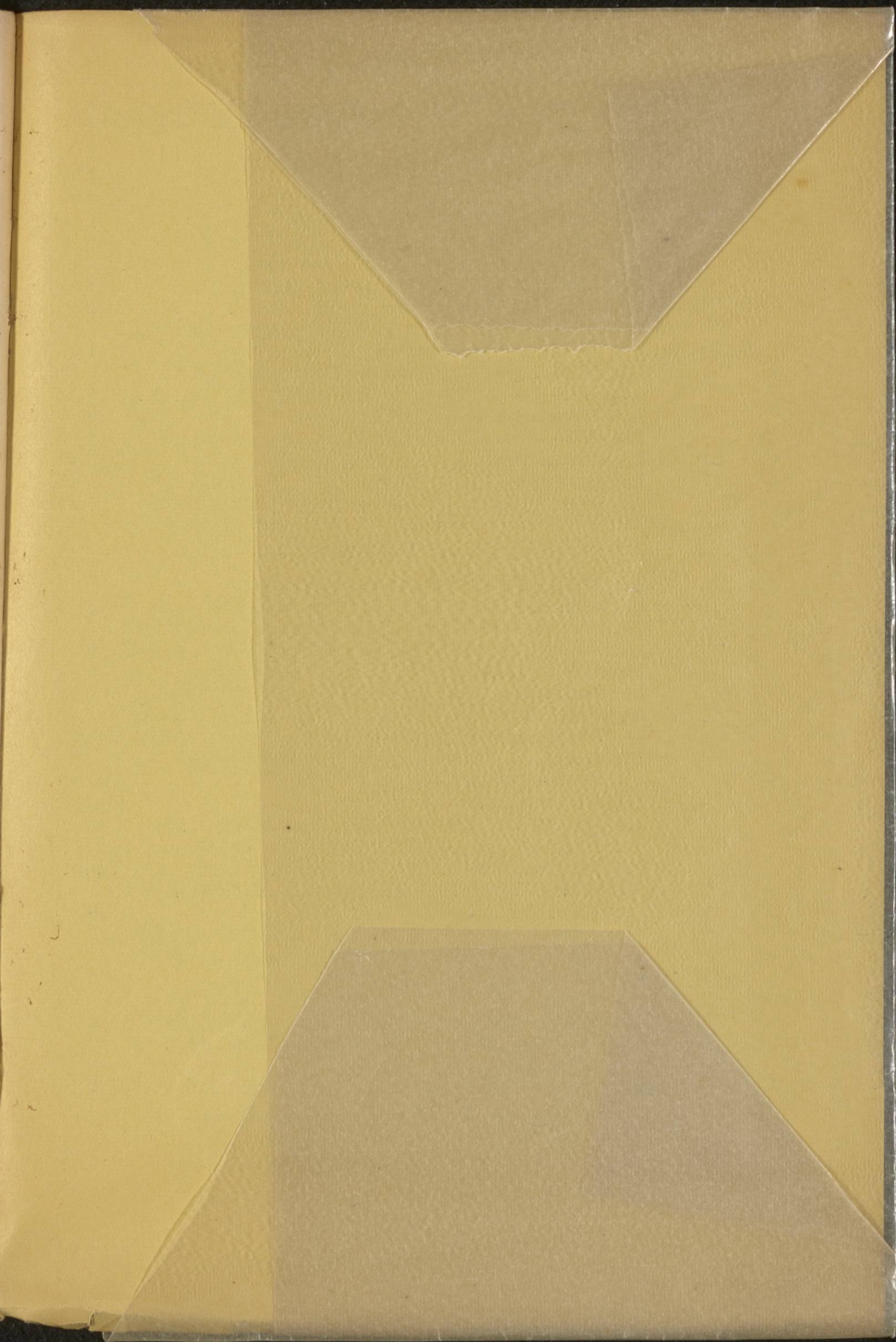


== ACHEVÉ D'IMPRIMER ==
SUR LES PRESSES DE
LOUIS BELLENAND ET FILS
A FONTENAY-AUX-ROSES
== LE 15 JANVIER 1936 ==









OUVRAGES DE MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (109 ^e mille) . . .	1 vol.
La Vie des Abeilles (179 ^e mille)	1 vol.
Le Temple Enseveli (38 ^e mille)	1 vol.
Le Double Jardin (31 ^e mille)	1 vol.
L'Intelligence des Fleurs (62 ^e mille)	1 vol.
La Mort (70 ^e mille)	1 vol.
Les Débris de la Guerre (19 ^e mille)	1 vol.
L'Hôte inconnu (36 ^e mille)	1 vol.
Les Sentiers dans la Montagne (24 ^e mille) .	1 vol.
Le Grand Secret (25 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Termites (100 ^e mille)	1 vol.
La Vie de l'Espace (50 ^e mille)	1 vol.
La Grande Féerie (30 ^e mille)	1 vol.
La Vie des Fourmis (76 ^e mille)	1 vol.
L'Araignée de verre (40 ^e mille)	1 vol.
La Grande Loi (30 ^e mille)	1 vol.
Avant le grand Silence (25 ^e mille)	1 vol.

THÉÂTRE

Joyzelle, pièce en 5 actes (15 ^e mille)	1 vol.
L'Oiseau bleu, féerie en 6 actes et 12 tableaux (94 ^e mille) .	1 vol.
La Tragédie de Macbeth, de SHAKESPEARE. Traduction nouvelle avec <i>Introduction</i> et <i>Notes</i>	1 vol.
Marie-Magdeleine, drame en 3 actes	1 vol.
Monna Vanna, pièce en 3 actes (54 ^e mille)	1 vol.
Monna Vanna, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. Musique de HENRY FÉVRIER (14 ^e mille) .	1 broch.
Pelléas et Mélisande, drame lyrique en 5 actes (31 ^e mille)	1 broch.
Intérieur, pièce en un acte	1 broch.
La Mort de Tintagiles, drame lyrique en 5 actes . . .	1 broch.
Ariane et Barbe-Bleue, conte en 3 actes	1 broch.
Le Miracle de Saint Antoine, farce en 2 act.	1 broch.
Théâtre. Tome I. — <i>La Princesse Maleine, L'In-</i> <i>truse, Les Aveugles</i>	1 vol.
Tome II. — <i>Pelléas et Mélisande</i> (1892), <i>Alladine et Palomides</i> (1894), <i>Intérieur</i> (1894), <i>La Mort de Tintagiles</i> (1894)	1 vol.
Tome III. — <i>Aglavaine et Sélysette</i> (1896), <i>Ariane et Barbe-Bleue</i> (1901), <i>Sœur Béatrice</i> (1901) .	1 vol.
Le Bourgmestre de Stilmonde, suivi de Le Sel de la Vie	1 vol.
La Princesse Isabelle, pièce en 20 tableaux	1 vol.

37313. — A. MARETHEUX et L. PACTAT, imp., 1, rue Cassette, Paris. — 1936.



45-16.581